

SAGESSE NAISSANTE

—

Même ceux qui éteignent les étoiles, les indifférents, les athées, la plupart des hommes ont besoin de Dieu. C'est écrit dans une matière plus ancienne que le papyrus et plus solide que la pierre des lois, puisque c'était déjà en circulation dans le sang, exigence informulée, par delà la mémoire de l'espèce. C'est pourquoi les hommes de tous les temps sont contemporains. Un sophiste athénien, un paysan des Croisades, un instituteur laïque sont soumis aux lois de la reproduction et du séjour sur la terre. Ils ont en commun des besoins premiers. Le malentendu entre nous vient de ce que l'on parle pêle-mêle de ce qui est d'un temps et de ce qui est de tous les temps. Au-dessus de nos têtes, le ciel change de seconde en seconde par la fuite du système solaire. C'est à l'intérieur de la terre et de l'homme qu'est la vérité. Là où il n'y a plus d'homme, il n'y a plus de Dieu. Peut-être la terre est-elle dans l'espace un Pavillon spécial affecté à cette espèce de maladie, un lazaret de quarantaine, une léproserie pour incurables de l'absolu?

Un grand remue-ménage agite présentement la fourmilière humaine. On jette à la mer des récoltes de blé, de café, tandis que des armées de la faim marchent sur les capitales. Ce n'est pas la première fois et ce n'est pas très grave. Il y a autre chose. Périodiquement, une famine décime une partie du genre humain. S'est-on imaginé sérieusement que l'invention des machines à coudre et du téléphone arrêterait la descente des glaciers po-

laires, la montée du feu souterrain? Les échanges de blé, de café, avec l'appoint d'or nécessaire, retrouveront leur équilibre et leur rythme. Ce sera la fin de la crise. Mais la reprise des affaires n'arrangera rien profondément. Car il y a autre chose.

Le mal secret ronge la chair fiévreuse de l'humanité et embrase d'inquiétude les cerveaux. Aucune région n'est épargnée. L'Europe est pleine de guerres sournoises, la Russie soviétique vomit des blasphèmes et, par delà l'Oural jusqu'en Inde et en Chine, l'épidémie zigzague, franchit le Pacifique et tape sur le crâne de l'Amérique orgueilleuse. Ce n'est pas le cœur qui est malade, toujours prêt à se donner, c'est la pensée. On dirait qu'elle ne sait plus marcher sans béquilles.

Une fois de plus, la révolte de l'homme crie, comme la mer quand elle vient buter contre une falaise. Le système du monde craque, les races débordent, partout le possible est en fermentation. Des entrailles de la préhistoire montent des squelettes d'avant le déluge, du fond de l'Océan des monstres marins viennent montrer leur gueule d'Apocalypse, et Jésus-Christ marchant sur les eaux n'est qu'une phosphorescence. Ce n'est pas vrai, le chaos n'a pas été organisé une fois pour toutes. L'immense désordre des origines est toujours latent, la confusion des âges sans mémoire, la bataille de tout contre tout.

Ça ne va plus.

Plus ou moins longtemps, ça peut aller. Les autres trichent et nous le savons, mais nous trichons aussi, et ils le savent. Qu'est-ce que ça fait? Seulement, le moment vient où ça ne va plus. Parce que la vérité est comme un cri qui veut sortir. Il faut le pousser dehors ou être étouffé. L'humanité élabore dans la paix et la guerre les doctrines dont elle a besoin pour vivre. Ce sont les moissons des champs spirituels. Quand ces moissons viennent à manquer, il y a de grandes famines sur la

terre... La vérité ne peut plus être tenue cachée. Elle éclate partout à la fois. La grande nouvelle n'est pas encore dans les journaux, elle est dans tous les signes du ciel et du temps, elle tournoie comme un éclair et un sifflement dans les cerveaux désemparés; *Dieu est tombé en morceaux.*

Au temps de la Trinité et de Madame la Vierge, la vie tourne en rond à l'ombre des cathédrales. L'Angélus du matin fait lever les têtes au-dessus du champ et de l'établi. Cette voix de cloche dit au plus solitaire: « Tu n'es pas seul, il y a d'autres hommes qui, à cette heure, se mettent à la besogne par toute la terre. » Elle dit au plus ignorant: « Il y a beaucoup de choses que personne ne sait. » C'est une voix qui s'adresse à tout le monde, personne n'est mis de côté, il y a un message pour chacun. Les expériences domestiques, les actions des rois et des gueux, les découvertes de quelques savants trouvent leur place dans le tableau de la Création. Bien ou mal, toutes les fonctions humaines sont remplies au nom de Dieu. Et les hommes prêtent serment, c'est la pierre de base. Ils peuvent tromper et mentir, et le pouvoir abuser de la force, cela ne change rien d'essentiel à l'ordre de la société chrétienne. Dans l'écoulement de tout il y a une direction, un point de convergence. Les plus pauvres, les plus ignorants, les mendiants, les parias, les lépreux, les criminels, nul homme au monde n'ignore que la vie est une grande aventure. Dans l'écoulement de tout il y a quelque chose de permanent. Dans la société chrétienne Dieu est partout présent.

Ces temps sont révolus.

Un changement s'est fait peu à peu. Il a fallu beaucoup de lentes caravanes, cheminant par les déserts d'Afrique et d'Asie, beaucoup de caravelles partant sans retour à la suite du soleil. Les nouvelles circulent à bonne allure, c'est-à-dire pas trop vite: elles ont le temps

de pénétrer l'être entier... On a fini par savoir que la terre est peuplée de races de toutes les couleurs, qu'il y a beaucoup plus d'infidèles que de chrétiens, que ces peuples sont attachés à leurs dieux, qu'ils sont réfractaires à la conversion et que Jésus-Christ n'est pas mort pour eux sur la Croix. On a fini par comprendre que la religion catholique n'est pas universelle, que la chrétienté a des limites, comme tous les royaumes terrestres. Construites à la mesure du monde connu, les cathédrales devinrent trop étroites pour contenir les nouveaux mondes. Et une grande division commença. Peuple contre peuple, chacun avec ses drapeaux, ses armes, son appétit, ses croyances, qu'y a-t-il entre eux de commun?

Pendant ce temps, une autre division attaquait la pensée de l'homme. Car les sédentaires voyagent sur place par l'expérience quotidienne et dans les livres. Le savoir n'est plus le monopole des clercs. Le pouvoir et le savoir vont chacun de leur côté, et il y a plusieurs savoirs. Le tableau de la Création change à vue d'œil. Il représente maintenant un monde à compartiments. Eux, ils sont musulmans, bouddhistes; nous, chrétiens. Toi, tu pries, reste dans ton coin; moi, je fais de la géométrie, ne me dérangez pas. Lui, il rend la justice. Les fonctions s'exercent séparément, tant bien que mal, au nom de qui, au nom de quoi? Celui qui prie ne sait rien et prend plaisir à s'abêtir. Dans un compartiment, on voit des instruments d'astronomie, dans un autre des objets de piété. Dans un caveau dissimulé, un homme fait des calculs. Il applique les mathématiques aux choses sacrées, il fait le compte des reliques et des morceaux de la vraie Croix. Il compte les voix des conciles. On l'entend murmurer: Est-ce vrai? Il se pose la question à voix basse. Il n'ose pas encore élever la voix. Un cri se prépare, comme un feu qui couve.

Désormais, le branle est donné. Rien ne peut arrêter le sourd travail qui ronge les croyances. Il y a mainte-

nant une multitude de lois particulières. La terre est entraînée à toutes voiles vers la diversité et le chaos. Et la connaissance des nombres rend exigeant. « Est-ce vrai? » retentit dans les cours de justice, les salons et les salles à boire, une immense interrogation. Et l'histoire s'infiltre partout, l'histoire qui se souvient plus loin que cette terre-ci et le christianisme.

Quand on est jeune, on doit gagner son pain, on est ravagé par les passions, il reste peu de temps pour comprendre la réalité. L'école nous a rempli la tête de beaucoup de choses qui servent à quoi? Nous avons été guidés par quelques instincts. Nous nous sommes échappés pour voir des pays, mais au retour les explorateurs du monde ne sont que des aventuriers. On voit que, sous des régimes différents, c'est toujours César qui commande et que les sédentaires ont oublié la chose importante, que la vie est une grande aventure. Ils montent la garde autour d'un patrimoine.

Il se passe de plus en plus dans le monde la même chose qu'à l'usine où on a organisé le travail à la tâche, aux pièces, à la chaîne. Un Bureau s'occupe des malades, un autre Bureau des pauvres, nous n'avons plus à penser à ces gens, ils sont pourvus. Un Bureau s'occupe de l'éducation, mille Bureaux se sont réparti les besognes. Où il y avait des hommes, il y a maintenant des fonctionnaires besogneux, qui ne sont plus capables de penser à Dieu. C'est pourquoi Dieu est tombé en morceaux. Les catholiques ont gardé un des morceaux de Dieu, qu'ils défendent par l'excommunication et l'anathème. Le morceau des protestants s'est émietté rapidement, une miette par secte. Les socialistes et les marxistes se disputent un troisième morceau. Les savants se sont approprié un quatrième morceau, ils lui ont donné le nom de science. Dirons-nous que cette grande guerre de religions ne nous regarde pas, que seuls importent le boire, le

manger et les garnitures? Une grande partie de la peine des hommes vient de ce que, tournés vers l'avenir, ils veulent y retrouver des bonheurs passés, et les femmes veulent retrouver le long de la route quotidienne les émotions du premier amour. Scrutant l'avenir, l'humanité cherche à retrouver le paradis des origines. De là le succès de saint Antoine de Padoue, qui fait retrouver les objets perdus.

Il y a encore beaucoup de chrétiens, mais la société est chaque jour un peu moins chrétienne. Le bourgeois français est plus ou moins confortablement installé dans des habitudes. Il se marie à l'Eglise, laisse baptiser ses enfants et ne refuse pas des funérailles religieuses. Pour lui, la question religieuse ne se pose pas. Il n'arrive pas à comprendre qu'elle est posée partout. Et beaucoup de chrétiens donnent la mesure de leur foi quand ils disent que le christianisme est la solution la meilleure. Pour un chrétien, ce n'est pas la meilleure, c'est la seule. Quant à nous, qui n'acceptons pas la loi dictée du ciel, continuerons-nous encore longtemps à perdre nos vies en protestations et en négations?

Le drame moderne, commencé dès longtemps, éclate dans la tête de Pascal. Savant de génie et croyant jusqu'à la sainteté, il est déchiré par la guerre intérieure qui se dispute son être: « Il est indubitable que, que l'âme soit mortelle ou immortelle, cela doit mettre une différence entière dans la morale » Est-ce vrai? Passerons-nous notre vie à balancer devant un dilemme de logique? Nous n'acceptons pas les réponses de l'Eglise chrétienne, mais les questions auxquelles l'Eglise chrétienne répondait continuent à se poser. Les savants ont commencé par écarter ces questions, ils avaient autre chose à faire. Maintenant, leur travail est assez avancé pour que ces questions soient reprises, puisqu'on ne peut pas les tuer. Le monde est un coupe-gorge, dit l'expérience, mais les hommes de tous les temps ont des sen-

timents de bonté et d'amour, des besoins de justice et de grandeur. Nous ne pouvons plus nous alimenter des réponses toutes faites et recuites depuis deux mille ans au feu des autels; faudra-t-il mourir de faim?

Au commencement de la vie, la réserve d'espérance et d'illusion est si abondante qu'on ne voit pas l'écart grandissant entre ce qu'on croit et ce qui est. Ainsi, la bonne Julie pleurait quelquefois, puis se remettait à chanter. Peu à peu, elle s'aperçut que sa réserve d'espérance et d'illusion s'épuisait. « J'ai cru fermement, disait-elle, que Jésus était le Fils de Dieu, mais ensuite j'ai appris que c'était Lui qui le disait... » De nouvelles raisons d'être surgissent, encore informes, de l'expérience quotidienne, mais combattues et contredites par les anciennes raisons d'être et des images de piété. C'est le moment critique des existences.

C'est l'Eglise chrétienne qui a mis l'Europe au monde. Il faut qu'elle comprenne que nous ne pouvons plus nous contenter de contes de nourrices. Toutes ces histoires sur les six jours de la Genèse, le premier homme, la première femme, le déluge, c'était joli, émouvant, solennel; le temps est venu de tourner la page. Quand nous étions petits, tu disais: « Qui aime bien châtie bien » et tu nous donnais la fessée. Tu peux bien l'avouer à tes fils devenus grands, tu t'es plus d'une fois trompée. Tu ne pouvais pas discuter avec nous, mais plus d'une fois tu as été trop loin et trop fort. Tu répondais n'importe quoi, car il fallait répondre, tu avais réponse à tout, mais tu ne savais pas toujours. Nous avions besoin d'absolu, tu nous en versais à pleins bols. C'était bon, il fallait cela. Mère, tu nous as jetés dans la vie et maintenant tu voudrais nous retenir. Nous ne pouvons pas rester ici enfermés. Il n'y a plus place pour nous à la maison. Trop de gens s'y sont faufilés qui convoitent l'héritage. Mère, tu es entourée d'imposteurs.

L'Eglise chrétienne a fait de grandes choses, elle en fera encore, elle suscitera des vocations, des dévouements sublimes, elle aura encore des saints et des martyrs. Elle consolera. Mais une grande partie de la chrétienté ne répète plus que des lèvres le symbole des apôtres. Les hérésies d'Arius, prêtre d'Alexandrie, et de Pélasge, moine breton, règnent sur une grande partie de la chrétienté. Des foules continuent à répéter: « Que ton règne vienne », et son règne ne vient pas. « Que ta volonté soit faite », elle n'est pas faite.

On peut différer plus ou moins longtemps de prendre un parti, mais le moment de se prononcer est venu. Le fruit a mûri à l'espalier de l'expérience. Il faut faire un choix. Le nôtre est fait: *nous sommes laïques.* Il faut le dire, parce qu'il devient impossible de le cacher. Tant qu'il pouvait y avoir doute, tant qu'on pouvait tant bien que mal accorder les actions avec des principes encore respectés, mais vétustes, il valait peut-être mieux me taire, ne pas lancer à la volée des affirmations prématurées. Cela devient tout à fait impossible.

Nous avons été élevés dans le respect de toutes les croyances. C'est peut-être à ce signe de tolérance qu'on reconnaît les beaux moments de civilisation. Les honnêtes gens ne veulent ébranler la foi de personne et on en profite. Nous voyons des choses, nous ne disons rien. Nous entendons des choses, nous continuons à ne rien dire. Parce que nous laissons dire et laissons faire, on interprète notre abstention comme un acquiescement, notre silence comme un consentement. Parce que nous ôtons notre chapeau devant les symboles qui passent, parce que nous ne faisons pas opposition, on abuse de notre discrétion, de notre réserve, de notre politesse. Peu à peu, de fil en aiguille, de concession en concession, une équivoque naît, s'enfle et se propage. Nous pensions que cela ne tirait pas à conséquence et soudain on bute à une limite invisible qui ne peut pas être dépassée.

Alors, on crie de part et d'autre à l'hypocrisie, à la trahison. Et cette guerre ne serait pas si durable si elle n'avait pour premier champ de bataille le cœur de l'homme.

Nos relations avec l'Eglise chrétienne n'étaient pas claires. Nous nous en laissions imposer par l'histoire magnifique de son œuvre terrestre et par son assurance. Elle tranchait des questions pressantes qui, sans elle, restaient sans réponse. Elle profitait de nos moments de distraction ou d'incertitude pour pousser ses avantages, gagner du terrain, militer, conquérir. Et tout à coup, après un excès de tolérance, il fallait réagir avec un excès de brutalité. L'Eglise chrétienne a ses profiteurs, qu'est-ce que cela fait? Elle rend des services, qu'est-ce que cela prouve? Tout cela ne doit pas détourner de l'essentiel. *Elle ne mène plus.* Elle est toute nue, comme le prince dans le conte danois. On admirait son beau costume, brodé d'or et de pierreries, n'est-ce pas qu'il est beau? Jusqu'au moment où un innocent murmura: Mais il est tout nu! Et c'était vrai, il était tout nu. Personne n'avait osé en croire ses yeux et tout le monde s'en allait répétant: Quelle splendeur! Le moment est venu de dire ce qu'on voit, ce qui est, de dire que nous sommes laïques, sans orgueil ni honte, sans élever la voix ni à voix basse, sur le ton convenable.

Assez longtemps nous avons fait la navette entre l'Eglise chrétienne et la maison des sciences, ne pouvant renoncer ni à l'une ni à l'autre, tiraillés entre le relatif et l'absolu, et il y avait entre les deux maisons un terrain vague, des frontières contestées. Ce terrain vague, c'était le *no man's land.* C'est sur ce terrain vague que nous construirons la maison qu'il nous faut. Nous en avons assez d'être locataires chez les autres, en garni dans une dépendance de l'Eglise ou de la maison des sciences; d'être, comme dit Saint François de Sales, les bons valets soit du pape, soit des princes.

On parle beaucoup de déchristianisation et de retour

au paganisme. Aujourd'hui, disent les moralistes, on est païen. Ce n'est pas vrai. Les païens avaient un sens du Cosmos qui s'est perdu. Ils avaient les dieux de l'Olympe, des croyances populaires, des mystères, une sagesse : O Univers! Tout ce qui t'accommode, m'accommode; tout ce qui est de saison pour toi ne peut être pour moi ni prématuré ni tardif. O Nature! Tout ce que tes saisons m'apportent, je le trouve un fruit délicieux...

Aujourd'hui, disent les moralistes, les hommes sont « matérialistes ». Ce n'est pas vrai. Pendant la guerre, quelles que soient les causes de la guerre, des millions d'hommes sont morts pour une cause, bonne ou mauvaise, et pour des idées. Matérialistes! Il faut n'avoir jamais pris garde à la mélancolie, à l'angoisse, au doute, à la détresse, à l'espérance que les regards expriment quand ils reviennent de leur exploration par delà les frontières de la vie quotidienne. Qu'on donne de la soupe aux affamés, afin que leur ventre les laisse tranquilles et qu'il y ait autre chose qu'une marmite et des jambons dans leur regard d'hommes.

Il y a peu de différence entre ceux qui cherchent la vérité et ceux qui, l'ayant trouvée, l'adorent. Les uns et les autres lui font une place dans leurs pensées et leurs actions.

Comme tous les mots de la langue, *laïque* a deux sens. D'abord un sens négatif : qui n'appartient pas à l'Eglise. Qui appartient alors à qui, à quoi? On ne le dit pas. Qui n'appartient pas à l'Eglise, le premier sens est négatif. Tant que l'Eglise est au centre de la société, au milieu du monde et que tout tourne autour d'elle, ça va. Le laïque est alors un sectaire. Dans le feu de l'action tous les hommes sont des sectaires. Il n'y a pas d'exception. Mais si l'Eglise chrétienne ne mène plus, les laïques ne sauront-ils pas s'élever spirituellement au-dessus de la secte? Leur erreur c'est d'avoir permis que laïque prenne

le sens de béotien, c'est d'avoir eu peur des ironies faciles, peur de passer pour des primaires. Le gros de toutes les armées n'est-il pas composé de fantassins lourdement armés, enclins à la superstition? Devenu majeur, laïque ne peut plus se contenter d'un état-civil négatif : qui n'appartient pas à l'Eglise. Ce n'est plus assez de dire : non. Nous ne pouvons pas nous contenter d'un petit morceau du Cosmos, d'un petit morceau de la Création, d'un petit morceau de Dieu, le dimanche et les jours de fête. Nous ne pouvons pas nous laisser indéfiniment parquer dans un coin de l'Univers avec un os économique à ronger, ou des histoires de l'autre monde.

Au temps de l'Eglise primitive, la propagande chrétienne se faisait par des distributions de pain et des bons de soupe. Nos médecins sont dans le monde entier des missionnaires respectés. La foi n'est pas un monopole. Le mystique et le savant sont penchés sur l'énigme, écartant les apparences pour aller au cœur, et une même fièvre les travaille. Un sage chinois apporte son témoignage : « L'homme se soumet les terribles forces physiques de la Nature, de façon qu'elles ne puissent faire aucun mal. La civilisation actuelle de l'Europe a réussi dans cette tâche à un degré qui n'avait jamais été atteint par une autre civilisation ». Telle est l'œuvre des savants. Mais arrivés à la limite des connaissances humaines, nous disons : *ici commence le grand mystère universel.* Et nous ne voulons pas qu'on hiérarchise le mystère, qu'on l'emprisonne dans des formes immuables, qu'on en tire des dogmes qui, échappant à la méthode expérimentale, violentent le droit d'examen et asservissent la liberté de pensée.

Une doctrine lentement s'élabore. Ce n'est pas l'œuvre d'un jour. Et le rythme accéléré de la vie moderne contrarie le rythme lent de la digestion spirituelle. Quand nous disons que nous avons compris, il reste beaucoup à faire. Nous nous laissons prendre d'assaut par une

idée ou un système, opposant une plus ou moins vive résistance. Mais une ville peut être prise que la citadelle tient encore. Et la prise même de la citadelle ne marque pas la fin de la conquête qui reste à organiser dans tout le pays. On peut avoir compris la méthode expérimentale, l'avoir acceptée, lui avoir fait soumission, mais plus d'un fortif du système cérébral lui échappe encore. Il y a toujours quelque centre de rébellion ou de dissidence. Il faut du temps. L'Eglise chrétienne se moque de nos balbutiements. Elle a mis du temps elle aussi à formuler ses réponses, elle a balbutié pendant des siècles.

Le sage chinois a encore un mot à nous dire : « Cependant il existe dans ce monde des forces plus terribles que celles de la Nature; ce sont les passions du cœur humain. Le mal que les forces de la Nature peuvent faire à l'humanité n'est rien si on le compare à celui que peuvent faire les passions humaines. Tant que cette force terrible, que sont les passions humaines, n'est pas réglée et dirigée d'une manière convenable, il ne peut pas y avoir de vie possible pour les êtres humains ». La conquête exalte et ne fait appel qu'à une partie de l'homme. Dans le feu de l'action, il arrive que l'homme se perde de vue. La conquête est maintenant assez avancée pour que l'homme moderne fasse un retour sur lui-même. C'est ce qu'il fait. Dix volumes de littérature en apportent la preuve quotidienne. Quand le double modèle de l'honnête homme et du paroissien exemplaire furent trop étroits et dépassés, on se tourna vers le Huron, l'Iroquois et le bon sauvage. Nous avons trop souvent fait le tour du monde dans tous les sens pour avoir gardé aucune illusion sur le bon sauvage. Les meilleures têtes des cent dernières années ruminent ce problème : quel modèle d'homme proposer en exemple? Ceux qui seront nos témoins devant l'avenir sont attachés à cette besogne. Si leur œuvre a un sens général et durable, de Stendhal à André Gide, il est dans cette préoccupation. Une grande

parole est gravée dans le marbre d'un monument parisien : Avant de devenir sage, il faut avoir été longtemps libre. Il s'agit de concilier la liberté qui est aussi nécessaire que l'air et le pain, avec une contrainte acceptable.

On dit partout que l'Europe est en décadence. Ce n'est pas vrai. On parle des égarements de l'Europe, de la civilisation menacée. Le monde n'en est pas à sa première métamorphose. Il n'est pas vrai que l'avenir n'appartienne à personne. L'avenir appartient aux forts, qui ne se lamentent pas. La ruine d'Athènes n'a pas arrêté la marche de la civilisation. Au delà des effets immédiats, les invasions barbares ont été un bienfait pour la civilisation gréco-romaine épuisée. Le mouvement de la Réforme marque à première vue un recul, c'est-à-dire un retour au fanatisme, mais il a servi la cause de la liberté de pensée. Aujourd'hui Rome n'est plus que la capitale de l'Italie : le gouvernement de la chrétienté a été relégué dans la Cité du Vatican. Et la Rome protestante n'est plus qu'un chef-lieu de canton où s'engraisse une bureaucratie pléthorique, parmi les désordres bancaires et l'émeute.

Que se passe-t-il d'important à cette heure dans le monde? Est-ce la bataille autour du traité de Versailles? Le mécontentement des vaincus, le plan quinquennal, la conquête de la Mandchourie? L'histoire fournit beaucoup d'exemples de choses semblables qui sont tombées dans l'indifférence ou l'oubli. Chaque civilisation élabore une sagesse. Une sagesse demande à naître.

Le sommeil est une récompense au bout de la journée. Les enfants ont peur, la nuit, quand ils se réveillent. Ils appellent au secours. On ne voit rien que du noir, on entend le vent. Quel dénuement, quel abandon, quel face-à-face avec l'éternité! Tous les paysages effacés, les choses diverses ont été reprises en masse, tous les appuis à la fois manquent, les objets avec leur forme et leurs dimensions, les chaises, la table, les gravures contre le

mur, la nuit a tout englouti. Il ne reste que la solitude du sarcophage, où un homme vient d'ouvrir les yeux. Il est étendu immobile, il pense que la terre est emportée dans le vide, que le soleil ne reviendra peut-être jamais. Sa respiration devient difficile, il compte les battements de son cœur. Tout à coup, pas bien loin, un bruit attaque le silence; d'abord inaperçu à cause de sa continuité, il semble hésiter sournoisement, puis se fixe dans les bas-fonds de la nuit d'où il s'étale implacablement, cette chambre d'insomnie est une caverne préhistorique, dominant la rivière, il n'y a pas encore de civilisation, et dans l'absence de toute chose on dirait qu'une parole va être prononcée.

Que la lumière a de peine à se séparer d'avec les ténèbres, à la fin des longues nuits d'hiver, l'aube est un accouchement difficile qui n'en finit pas, rien que des clartés douteuses éparses, des restes de lumière à l'abandon. On entend des vols d'oiseaux invisibles, peut-être des perdrix dérangées au creux d'un sillon, et un dernier cri sauvage d'oiseau nocturne. L'aube semble arrêtée, il lui faut un temps infini pour augmenter à peine, quel rappel que rien n'est donné, que toute chose est produite difficilement, que toute chose doit être conquise peu à peu, la terre, le ciel, le pain ,le bonheur, reconquise pas à pas, et par moment tout semble renoncer, il n'y a que le cœur qui bat et les yeux qui cherchent, mais ils ne rencontrent que des masses d'ombres. Que la terre a de peine à se mettre en mouvement chaque matin, comme au commencement du monde.

Le soleil ne s'est pas montré, il a fallu se mettre en route sans lui, il y a plusieurs jours qu'il se tient caché, on marche devant soi, on avance; si on ne savait pas profondément sans se le dire qu'il reviendra, qu'il sera de nouveau là, bientôt, qu'il est là quand même, s'il n'était présent quoique invisible, on n'avancerait pas, on s'arrêterait de marcher, on se coucherait par terre, on ne con-

tinuerait pas à vivre, on ne pourrait pas : c'est sur de ces certitudes profondes que nous nous appuyons, les plus solides et les plus nécessaires étant souvent les moins apparentes et les plus méconnues. Les uns croient ceci, les autres cela, il y a les bons et les méchants, toutes les espèces d'hommes, toutes les races de la terre, séparées, divisées, c'est au soleil que va chaque matin la première pensée des hommes. Mais on a fini par être tellement sûr de son retour qu'on l'a relégué dans un coin du monde, le laissant à son voyage circulaire, comme s'il était le serviteur, lui le maître. Car nous sommes ainsi faits que s'il ne se mêle jamais quelque doute à nos croyances, à nos certitudes, elles dépérissent et nous tombons dans un demi-sommeil. S'il n'y a plus rien à découvrir, à conquérir, le mouvement continue sans nous. L'enquête et la conquête ne sont jamais achevées. Il y a toujours plus loin, ailleurs, autre chose. Il y a le mystère universel.

Dans l'immense écoulement des générations sur la terre nourricière, les hommes essayent de former des groupes de familles et de peuples. Ils se partagent la tâche, — ceux qui construisent des maisons de branchages ou de pierres, ceux qui font du pain, ceux qui rendent la justice, ceux qui observent les étoiles, les défricheurs, les inventeurs, les prophètes. Et peu à peu ils oublient, agrippés au sol, que les villages et les patries sont des relais sur des chemins régionaux ou de grande communication, que l'humanité est une smala en route à travers le désert de sable et d'azur, parmi quelques oasis, vers l'inconnu.

Debout sur le seuil de sa maison où le sommeil l'a tenu allongé comme un cadavre, un homme ce matin regarde, les mains pendantes, immobile comme un rocher, toutes choses encore confondues, la terre et l'eau, le ciel et la terre, l'espace encore tout rempli de ténèbres, rien ne

bouge, sauf ses yeux et un petit bouquet de feuilles, au sommet du peuplier :

Nous voici revenus au temps de la Genèse,
Chaque matin refait l'œuvre du Créateur
Et modèle à nouveau les choses dans la glaise,
Inventant à tâtons la forme et la couleur,
Et le soleil dans l'air jette son hypothèse.

Les lumières de l'aurore balayent l'espace, partout les choses ressuscitent, diverses, innombrables, à la place où elles sont enracinées, partout les cadavres se mettent à remuer dans les lits et l'étincelle des regards s'allume comme des braises dans une cendre dispersée. Que de hâte, quel aveuglement, — de la zone équatoriale aux deux zones polaires, dans tous les lieux habités, les hommes se sont jetés dans des vêtements et des litanies, sans avoir rien vu, et précipités dans l'engrenage des actions séculaires, combien ont pris le temps de saluer la résurrection du monde?

Les hommes s'accusent les uns les autres de tout le malheur qui arrive, ou bien ils accusent la fatalité. Mais une parole commence à circuler de peuple à peuple, comme à l'approche des temps nouveaux. La voûte de cristal qui fermait le monde ancien a été crevée et nous nous sommes perdus dans les espaces surnaturels. Après un grand voyage, nous sommes revenus sur la terre, au grand printemps de la Renaissance. La terre n'avait été que séparée des eaux à l'origine : il restait à en prendre possession, passionnément. L'un après l'autre, les continents devinrent d'immenses chantiers-jardins dans une ceinture d'océans. Nous nous sommes enfoncés dans les délices de la terre jusqu'au cou. Et cependant au-dessus de nos têtes se reformait la voûte de cristal. Car les nombres ne vont que jusque-là, jusqu'à cette demi-sphère qui la nuit s'éclaire d'étoiles. Il y a une limite. Au delà de cette limite il y a, plus impénétrable, le grand mystère qui est partout, qui fait germer les semences, qui fait

mouvoir les astres et les cœurs, qui règle la circulation de la sève et du sang, qui règle la respiration des êtres et des plantes.

Le moment est venu d'effacer les signes de superstition dont le ciel est tout barbouillé, et pour retrouver le rythme de la vie de se confier au double mouvement qui, tour à tour, entraîne vers l'immense inconnu et ramène dans la chambre intérieure. Il ne s'agit pas de dicter à personne son devoir et chacun s'arrange comme il peut à son poste de combat. Mais il faut que désormais, sortant de la cellule du gagne-pain, du métier, de la patrie, les hommes rentrent en communication avec le grand mystère universel. Il faut qu'ayant engrangé ses récoltes, le paysan se demande : « Ma tâche est-elle finie? N'ai-je plus qu'à me mettre à table? N'ai-je point laissé de champ en friche? » Le cœur de l'homme et le plus vaste cœur de la famille ne sont-ils pas des champs aussi, qu'est-ce qui y a été semé depuis tant de saisons? qu'est-ce qui y a poussé cette année? A quoi sert d'aimer jusqu'à la mort la terre si je ne sème l'amour de la terre dans le cœur de mon fils et s'il déserte? Il faut que l'ouvrier une fois au moins par semaine prenne en mains un globe terrestre et se mette au travail, ou en grève, en présence des grandes lois du monde et qu'il se dise : Seuls les ignorants et les lâches se laissent domestiquer, mais il ne sert à rien d'injurier le vent et de tendre le poing aux étoiles. Et qu'avant de rendre la justice dans le prétoire sans crucifix le juge prenne place un moment au banc de l'accusé, puis qu'il se dise : C'est ton fils qui est là, devant toi, puis qu'il songe à Ponce-Pilate qui s'en lavait les mains et se rappelle que les paroles ne volent pas, qu'elles tuent, longtemps encore après avoir été lâchées. Et celui qui enseigne la jeunesse, qu'il songe que toutes les graines sont différentes, qu'une graine est vite étouffée et qu'il ne s'agit pas de charger de fruits les arbres du verger, mais de les amener à en produire. Et

que tous ensemble se rappellent que la terre glisse dans l'étendue, qu'elle est suspendue dans le vide, qu'une pression du pied la fait dévier de sa route. Afin qu'il entre dans les pensées et les actions un peu d'ordre et de grandeur, conformément aux premiers murmures d'une sagesse qui demande à naître.

FLORIAN DELHORBE.

LA NUIT DU SOBOR

La nuit régnait lorsque je m'éveillai du lourd sommeil qui m'avait abattu sur mon divan de cuir. La conscience me vint d'abord d'une très vieille chose, disloquée, moisie, grinçante, dont les parties assemblées étaient seules maintenues en place par des cordes et des ferrures, une vieille chose à quoi tout mouvement brusque devait être fatal.

Quelques secondes plus tard, je sus que cette vieille chose était mon corps, et les cordes, les ferrures, mon équipement. Je m'étais jeté au repos comme un désespéré dans le fleuve et mon pistolet, mes jumelles s'étaient arrangés pour passer, le plus agréablement possible, ces heures d'inaction.

Le pistolet s'était calé dans mes reins, un peu en oblique, dans la position la plus désagréable qu'il avait pu trouver. Et il demeurait là, tranquille, comme un matou affectueux et dont la seule occupation terrestre est de tenir gentiment compagnie à son maître. L'étui à jumelles, lui, semblait s'être multiplié, ainsi que ces rondes poupées de bois, aux couleurs vives, que l'on vend ici, et dont chacune constitue pour les autres un cheval de Troie en miniature. Je sentais cet étui sous mon épaule droite et à la fois contre mon flanc gauche. J'aurais juré, d'autre part, qu'en allongeant le bras je le retirerais de sous une jambe, le cuir tiède et doux comme la peau d'une femme au matin.

Naturellement, les courroies, bretelles et ceinturon, avaient profité de leur liberté pour réussir un de ces *puzzles* devant quoi le nœud gordien apparaît comme à

peine digne de solliciter l'attention d'un enfant. Et j'étais, sur mon divan, le frère de Mazeppa lié sur sa cavale.

La vie guerrière enseigne à freiner ses réflexes. Aussi demeurai-je immobile, couvant mes cuirs, sans tenter un geste de représailles ou de libération. Un instant, je fus prêt à m'attendrir sur eux. Ils étaient embêtants, certes, mais comme l'est un camarade dormant à vos côtés sur la paille et s'imaginant que vous avez été mis au monde pour lui servir de traversin. Car ils étaient des camarades; ensemble nous connaissions des choses que le reste de la terre ignorerait toujours. De plus, la gêne qu'ils m'imposaient était bien légère comparée à la torture qui, à mesure que j'émergeais du sommeil, sortait de l'ombre d'un bref oubli.

Depuis des jours, la plaine de Mazovie semblait le foyer d'un four crématoire, et les incendies qu'allumaient çà et là les armées, pour obéir à la tradition, étaient ridiculement déplacés. Devant les bourgades et les fermes où s'épanouissait la fleur rouge, il fallait accomplir un effort intellectuel pour conclure que, logiquement, on devait avoir, là, plus chaud qu'ailleurs. Les hommes saturés de chaleur sèche ne pouvaient, pour quelques calories supplémentaires, modifier leurs sensations. L'augmentation de température ne leur aurait été rendue sensible que rôtissant dans le brasier.

Dans la ville que j'avais rejointe le soir même, cette chaleur était plus intolérable encore. Au lieu de griller dans le four crématoire, on bouillait dans une lessive. Lessive rance, aux relents de chambrée, et qui, dans les maisons, avait des senteurs fétides. Après s'être essuyé le front, on s'étonnait de ne point trouver son mouchoir maculé comme un vieux torchon ou le pansement d'une plaie suppurante. Il eût semblé naturel, dans cette peste, de suer l'eau de vaisselle ou le pus.

Au-dessus de ma tête, une fenêtre, basse et longue comme l'embrasure d'un observatoire, encadrait le ciel,

coupole de zinc surchauffée. Un toit plutôt qu'un ciel. Et toute la ville était dessous comme un prisonnier sous les plombs.

La chaleur, ce soir-là, était encore aggravée par le silence. Aucun bruit ne venait distraire l'attention uniquement occupée à détailler les phases de l'étreinte tyrannique, à constater qu'il était impossible de dormir, impossible de penser.

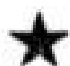
Deux coups de feu sonnèrent en bas entre les maisons noires et j'attendis une fusillade qui ne vint pas. La cruauté ne dictait pas mon espérance, ni l'espoir des combats. De même, il m'était indifférent que les Rouges, dont les avant-gardes s'infiltraient cinq jours auparavant dans les faubourgs de la ville, soient parvenus une fois encore aux portes de Varsovie. Je voulais seulement dormir, opposer la bataille à la lessiveuse, oublier la chaleur dans le vacarme d'un combat miraculeusement surgi dans les rues du quartier Powislé.

Les rues du quartier Powislé n'étaient pas faites pour l'odeur de la poudre, mais pour celle de l'égout. Elles s'étiraient, moisies et solitaires, dévalant vers le fleuve invisible. Et plus loin dans l'Est s'enfonçait la terre, du même gris que le ciel. On n'aurait pu distinguer où finissait l'une, où commençait l'autre, si, derrière les bois, un incendie n'avait pas tracé la frontière de ces deux royaumes. La lueur des flammes, dans cette nuit dépeuplée d'étoiles, était misérable et comme anémiée. Elle évoquait l'attente d'une vieille femme prête à toutes les lâchetés et à tous les pardons, derrière un carreau de papier huilé, ou bien encore ces veilleuses que les riches malades, redoutant la mort, font allumer dans leurs demeures. Et c'était là la plaine des Invasions! Et ceux qui s'en allaient portaient sur leurs haillons l'étoile de pourpre! Allumer ses autels au feu des villes embrasées... Rêve décevant! Là-bas, ceux de l'Etoile-Rouge et

de l'Aigle-Blanche semblaient faire réchauffer une tisane sur un misérable réchaud.

Cependant, les flammes durent atteindre le toit de paille d'une maison ou quelque dépôt de bois. Elles jaillirent d'un coup, au-dessus de la dentelure des arbres, en un élan qui fendit l'ombre, comme un soc.

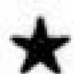
La masse de fumée montait, droite et lente, dans l'air surchauffé. Elle forma bientôt un dais sanguinolent au-dessus de la plaine sablonneuse où s'alignaient les pins. Alors, reflétée par cet écran, la lueur tragique accourut jusqu'à la ville et la baigna. Varsovie, à peine échappée à la mort, éleva sur la colline le geste pathétique de ses monuments et de ses clochers. La Vistule s'alluma et s'éteignit d'un coup, dessinant entre les horizons de Villanow et le pont Poniatowski un cimeterre immense. Sur les croix dorées dominant l'église de Sainte-Marie-Madeleine, dans le faubourg de Praha, de l'autre côté du fleuve, durant de longues secondes, des taches sanglantes persistèrent.



Puis, comme un coup de masse sur la tête, la conscience de la chaleur revint.

Je décidai d'abandonner la lutte sous les plombs et de descendre rechercher sur les bords de la Vistule quelque miraculeuse fraîcheur. Je m'y préparai en tentant d'extraire de la masse innommable de mon équipement, qui ressemblait plus alors au groupe de Laocoon qu'à n'importe quoi au monde, mon ceinturon et mon parabellum. Car, en dépit de la victoire qui venait de sauver la Pologne, il était plus prudent, lorsque l'on portait la capote bleue, de ne point se fier à l'amitié et à la reconnaissance pour assurer sa sécurité immédiate. J'allais cependant renoncer à l'auto-protection, lorsqu'une voix montant de la rue me prévint avec tous les *Prosze*, les « s'il vous plaît » désirables, que l'on allait avoir l'honneur de tirer sur la fenêtre éclairée, si la lumière n'était

pas immédiatement éteinte. J'éteignis la lumière et, dans l'obscurité, la séparation des pièces de mon équipement fut extraordinairement rapide. Ainsi je pus vérifier une fois de plus que les objets avaient une volonté propre et qu'ils n'aimaient point voir forcer leur obéissance.



Les champs de bataille exercent sur les soldats la même attraction mystérieuse que l'endroit du crime sur le criminel. Je remontai donc machinalement le fleuve, vers l'ancien pont Alexandre, comme si, une fois encore, je devais me rendre à Radzymin, où l'élan des Bolchevikis avait été brisé.

Des terres mornes bordaient les eaux qui, dans la torpeur du monde, paraissaient couler aussi lentement que des nappes de lave ou des flots de mélasse. Aucun de ces clapotis, frais comme le murmure des sources, et dont la musique berce le rêve des fleuves, n'attestait la présence de cette Vistule, que, bien des fois, du haut du ciel, j'avais vu partager la plaine verte ou jaune, ainsi qu'un bélier d'argent. J'aimais ce fleuve, comme on peut aimer un avion dangereux, un cheval qui met son orgueil autre part que dans l'obéissance aveugle à son cavalier. Il savait, dans ses pires violences, conserver une manière de langueur. Il frappait, il ruinait, non par cupidité ou par haine, mais parce que la loi des Grands Fauves est de ruiner et de frapper. Et lorsqu'il rassemblait, entre ses rives plates, toutes les douces couleurs du ciel, ses gestes savaient attester qu'il ne se comportait point en félon ni en courtisan. Si le fleuve était beau alors aux yeux des hommes, c'était pour son plaisir et non pour les tromper. Il obéissait à des ordres mystérieux. De soudains reflets, des tremblements d'eau profonde, des tourbillons, des bouillonnements rompaient les figures de la danse alanguie, et révélaient le fleuve à la force toujours prête, à la vigilance toujours en éveil.

Une longue file de pontons et de péniches s'étendait parallèlement au rivage, aussi régulièrement que des bibelots sur une étagère. Parfois un des bibelots était brisé. Une carcasse de bateau coulé émergeait du fleuve épais et triste.

L'avenue déroulait entre l'eau et les terrains vagues sa molle chaussée poussiéreuse. Sur le sol des hommes dormaient. Quelques-uns se soulevèrent à mon passage. « *Jesten Gloany.* » (J'ai faim). Et ces hommes-là avaient faim en vérité pour ne pas accompagner leur demande de l'éternel: « S'il vous plaît, monsieur. » Pour dire vrai, ils ne demandaient pas. Ils constataient seulement, d'un ton de prière, une pénible réalité.

Comme j'approchais du pont, un pas sur le trottoir sonna derrière moi, inquiétant. Retourné, je ne vis rien que la nuit.

Un convoi, glissant sur les rails de tramway, roulant dans les ornières, tanguant sur la route défoncée, s'engageait dans la cage métallique, semblable à une énorme ratière, qui relie Varsovie à Praha. Son vacarme absorba le bruit inquiétant.

C'étaient d'inconcevables charrettes, des berlines, des fourgons, qui semblaient avoir été passés en compte par la Grande Armée en retraite aux divisions grises de Pilsudski. Parmi elles rampaient un camion automobile traîné par quatre rosses et un canon de 77 ficelé à un avant-train de 75.

Lorsque cet échelon pour Cour des Miracles se fut enfoncé dans la ratière, en direction de l'Est, le souvenir des pas entendus avant le défilé me fit tourner la tête. Derrière moi, un homme se dressait, les talons joints, immobile. La main portée à la crosse de mon pistolet, je lui fis face. Et l'ombre se mit à rire doucement :

— Tu ne me reconnais pas, frère?

J'éclatai :

— Te reconnaître, lui dis-je, quand, par une nuit pareille, Dieu le Père et Satan, venus pour la grande moisson, seraient obligés de saisir, pour remplir leurs besaces, au hasard, les Justes et les Mauvais... Caïn serait à la droite et...

— Ne blasphème pas, frère, interrompit l'ombre, je suis l'aspirant Markow.

Dans mon souvenir, comme dans le faisceau d'un projecteur, apparut une lande où des baraques crottées, en file, semblaient se renifler comme un troupeau de chiens; des rangées inégales de sapins qui faisaient songer aux poèmes de Verhaeren; des vallées tristes où la terre paraissait attendre le dernier jugement. Au centre de ce décor, une figure ronde et jeune, aux yeux clairs.

L'ombre dit :

— Le camp de Mailly! Te souviens-tu?... Le ciel sort le nuage de l'étable en le tenant par la bride...

Les vers adorables chantaient dans la nuit moite. De leur grâce naquit un peu de cette fraîcheur que le ciel nous refusait. Je fis un pas et pris la main de l'ombre :

— Pourquoi ne savais-je pas, Markow, que tu étais à Varsovie?

La main s'arracha à mon étreinte. Une voix haineuse martela :

— Je ne suis point Polonais... Il y a quatre jours, je me battais encore contre eux, dans l'armée rouge. J'ai quitté l'armée rouge, car j'ai une mission à remplir ici. Je t'expliquerai cela, frère. Marchons. Il y a, aux abords de ce pont, trop de patrouilles de chiens.

Nous allâmes dans la poussière, au bord du fleuve. Mon compagnon parlait à nouveau d'une voix douce, et, supposant en moi quelques doutes encore, contait de puérils souvenirs sur la vie du camp. Et je ne savais pas si je suivais un être réel ou un fantôme.

L'ombre disait :

— Peu de temps après ton départ sont arrivées les complications. A la Courtine où nous avions été relégués (c'est le mot exact, frère), nous fîmes une petite révolution. Puis je fus envoyé quelque part dans l'Est, parmi des cantonniers, des manœuvres, des territoriaux. Et tous ceux-là s'imaginaient que la route, objet de leur travail, était la seule réalité du monde. Le soir, parmi leurs cantonnements, ils parlaient d'Elle, d'Elle seulement, comme si le ciel, aussi beau que la mer, n'avait pas existé; ou bien ils se montraient des photographies de pauvres femmes qu'ils s'imaginaient aimer. Mais ils ne les aimaient pas, frère, et ce n'était pas leur absence qu'ils regrettaient. Ils regrettaient le repos, le bon sommeil dans le lit, le lendemain sûr, les bons repas, et aussi l'habitude qu'ils avaient de commander et de leur définir la Vérité. Et je ne comprenais pas comment, toi, tu pouvais être de la même nation qu'eux... Je suis parti, après l'armistice, et, me cachant comme un criminel, je suis retourné chez moi à travers le grand désordre des peuples. Chez moi, dans la vieille Russie bleue que je t'ai contée, où le Sauveur, dans les Eglises, sent les pommes et le miel, chez moi, et pas dans cette niche où ils vous flattent pour obtenir des sucreries, mais où ils comptent que le jour naîtra bientôt où ils pourront impunément vous mordre.

Nous étions parvenus sous le viaduc qui prolonge vers la ville le pont Poniatowski et domine sans grandeur les basses maisons de Powislé. L'ombre obliqua vers le fleuve.

— Je suis Markow, l'aspirant, dit-elle. Frère, je demande à ton amitié de me suivre si le service ne te réclame pas. La lumière règne déjà à l'Est sur la Sainte Terre. Elle sera très vite ici. Et je dois retourner vers *lui* avant l'aube, sur l'autre rive.

Dans une barque, dont le fond était rempli de vase, nous avançâmes lentement sur le fleuve, protégés par

l'ombre du pont. Puis cette ombre disparut. Les arches centrales, rompues par les Russes en retraite, manquaient au-dessus de nous. Alors, Markow laissa porter sa barque et nous descendîmes vers Praha.

Cependant le rythme des avirons, le balancement du canot, avaient rendu le monde plus irréel encore, autour de moi... J'étais sur un chemin mouillé de la Champagne. Auprès de moi un jeune Russe traduisait les chants d'Essenine : « Je n'ai pas besoin de Paradis, donnez-moi ma patrie... » Markow ne pouvait, sans émotion, réciter les vers du poète paysan, pour qui la Lune était une grenouille dorée. Et la nuit venait. Devant les casernes de briques, des trompettes rappelaient à la prière. Alors, montant de lignes d'hommes au garde-à-vous, la casquette à la main, les hymnes venaient battre les fenêtres du camp français. Puis c'étaient les trompettes encore, aux sonorités basses et déchirantes. Quelques instants après leur dernier coup d'aile, l'aspirant Markow entrait dans ma chambre, portant des livres dans les poches de son manteau gris.

L'aspirant Markow était pessimiste, lorsqu'il avait un mur au-dessus de la tête et des murs tout autour de lui. Il oubliait la grenouille dorée, la Russie bleue et les nuages d'Essenine, pour réciter de sombres rythmes :

Je préfère dans cette vie
A toutes les beautés harmonieuses
Le frisson qui me traverse la peau
Ou la sueur froide de l'effroi.

Ces soirées ont laissé dans mon cœur une trace ineffaçable. Creusant plus profond que les fibres intéressées au seul jeu de la mémoire, les paroles qui chantaient alors à mes oreilles m'ont révélé le monde. Parce qu'elles retentirent dans cette baraque de Mailly, havre inattendu entre les horreurs de la Somme et celles de Verdun, — horreurs diverses, mais que l'esprit chancelant

savait vite ramener à un commun dénominateur, — j'ai pu contempler, les yeux secs et les muscles matés, bien des spectacles terribles. Un instant auparavant, lorsque la triste voix s'est élevée de l'ombre : « J'ai faim », n'est-ce point la formule chère à Markow qui m'a cuirassé contre la pitié : « Les hommes sont tous des monstres. Seulement, il y a de petits monstres et de grands monstres. » Et dans la barque c'était la phrase d'un de ses auteurs favoris qui grondait en moi, dévorant tous les bruits de la terre : « Heureux celui qui tombe la tête en bas, le monde, ne fût-ce que pour une seconde, lui apparaît différent. » J'avais bien l'impression de tomber la tête en bas et de vivre dans un pays où rien ne se passait comme autre part.

Puis l'aspirant fermait ses livres. Les yeux clos, allongé dans un fauteuil, contre le poêle, il répétait quelques vers, puis interrogeait : « Beau, n'est-ce pas? » Il aurait été vain de répondre. Markow se disait nihiliste, mais il adorait la beauté. « Dans la guerre de France, disait-il, deux crimes seulement ont été commis : le bombardement de Reims et la destruction méthodique des vergers de Picardie. »

Et maintenant Markow nageait, tout contre la rive droite du fleuve. Bientôt les avirons grincèrent sur le sable. Lorsque la barque eut été cachée dans les taillis, il désigna une bande rouge, allongée sur les dents de scie des pins :

— Il était temps, frère. Les Polonais ne voient jamais très loin. Mais, durant le jour, ils ouvrent de temps en temps un œil.

Cependant que, à travers une campagne sordide qui semblait une copie de la zone, nous avancions dans l'aurore naissante, je pus enfin revoir Markow. C'était bien une ombre que j'avais accompagnée dans la nuit. Mon camarade était aussi loin de l'enfant soldat que j'avais connu, qu'une pièce de monnaie arrachée à la terre qui

l'a conservée durant des siècles peut l'être d'une autre pièce sortant de la frappe. Une couche d'huile de lin semblait recouvrir son visage. Des mèches de cheveux gris tombaient le long de ses oreilles. Mais au-dessus du menton, aussi volontaire que jadis, les lèvres restaient pures sous la barbe sale, comme si les poèmes, dont les mots les avaient caressées, avaient su leur donner une forme éternelle. Les mâchoires n'apparaissaient brutales que hors de la parole et du rire. Et Markow parlait et riait sans cesse. Par-dessus tout, les beaux yeux clairs étaient demeurés semblables, doux sans humilité et profonds sans vide. En eux vivait l'aspirant Markow, dont l'âme était portée par l'étranger marchant à mes côtés.

Il me guidait par des ruelles sans couleur et sans joie. Une patrouille de soldats en capotes grises nous examina, soupçonneuse. Puis, à travers des cours et des impasses perdant la peau de leur façade, nous parvînmes à un étroit atelier encombré de planches. Un vieillard crasseux, penché sur un établi, leva la tête.

— Il t'a appelé toute la nuit, dit-il.

Markow gagna le fond de l'atelier, s'agenouilla. Puis, détourné :

— Viens le voir, frère. Il dort.

Un homme au visage extraordinairement maigre et sans âge, comme il s'en rencontre tant dans ces marches orientales, frappées d'une sorte de famine perlée, était allongé sur un lit de copeaux. Des couvertures raidies de terre et de fange qui le recouvraient émergeaient, au-dessous de la figure cireuse, les linges d'un pansement.

— C'était à Ozow, dit mon camarade, il y a cinq jours. Vous — et la voix chaude se fit brutale sur le « Vous », qu'elle prononça à deux reprises — vous aviez pris le commandement des Polonais en retraite. Alors ils firent front, car ils sont braves, avec de bons chefs. Et nous arrivions, nous, épuisés, affamés, presque sans muni-

tions. Vos contre-attaques dans la nuit nous affolèrent, et ce fut au matin qu'il tomba. Devant nous, un chemin creux coupait la plaine. Les coups de feu traçaient en haut de son talus une rampe de flammes brèves. Au-dessus de cette rampe, il y avait une tête casquée du bleu de France... Ah! frère, pourquoi nous as-tu combattus?...

— Je ne vous combats pas, répondis-je. Je combats. C'est autre chose. On me dit : « Tout ce qui viendra de l'Est est ennemi. » Si tu viens alors de l'Est, tant pis pour moi, Markow. Les fusils partent. C'est le jeu.

Mais, sans m'entendre, le Russe poursuivait :

— Deux balles le frappèrent à la poitrine. Je le pansai. Je le mis à l'abri. Et puis j'allai combattre encore. Car, si nous étions alors fantassins dans l'armée des Soviets marchant sur Varsovie, c'est que nous voulions, que nous devions atteindre cette ville. Il n'y avait pas de plus sûr moyen de le faire que de lier notre sort à celui de l'Etoile Rouge et de combattre pour elle au premier rang. Tu comprendras dans un instant, mais, si tu ne devais pas comprendre, si tu devais me considérer et me juger comme un soldat des Soviets, je ne repousse point ce titre-là. Nous sommes, nous Russes, les tampons contre les Barbaries. Les Barbares, aujourd'hui, viennent de l'Ouest. Allemagne et France, vous êtes menacés, sinon conquis. Crois-moi, frère, nous ne haïssons et ne voulons détruire en vous que la mentalité et la classe reflétant la Barbarie des Etats-Unis.

Des mouvements du blessé interrompirent Markow qui, ayant placé sur le flanc le maigre corps, reprit :

— Nous nous repliâmes le soir de Radzymin en feu. J'allai le chercher sous les buissons où je l'avais étendu. La campagne flambait. Vos voix françaises étaient incapables de dominer les cris d'une armée qui, devant nos hordes sans cartouches et sans vivres, voyait son front ceint d'une couronne inespérée. Je le traînai en arrière

d'une maison. Alors, toutes maculées de sang, les paroles sortirent de ses lèvres: « Varsovie... Le Sobor... » C'est à toi, aujourd'hui, frère, que s'adressent ces paroles. Tu en as entendu de semblables monter entre les lignes. Il est entre les lignes, lui aussi, et tu peux aller le chercher.

Je crois alors avoir fait comprendre à Markow ce que son exhortation avait d'obscur, de ridicule et de déplacé. Mais, au moment que je concluais mon discours, les yeux du blessé s'ouvrirent, et mon camarade, sans plus se soucier de mes reproches, se pencha vers lui:

— Il te conduira au Sobor...

J'assistai alors à la transfiguration la plus étonnante et la plus rapide qu'un œil humain puisse contempler. Le pâle et creux visage, que cabossaient déjà les ombres de la mort, redevint aussi jeune que l'était le visage de l'aspirant Markow au camp de Mailly. Les traits de pierre sourirent.

— L'homme bleu... dirent les lèvres.

Puis le blessé retomba dans son apathie somnolente. Markow ramena jusqu'à son menton les couvertures sales et, revenu près de l'établi où le vieux rabotait une pièce de bois gonflée d'eau, me dit:

— Frère, celui que tu vois mourir est Poltzew; mais il ne doit pas mourir avant d'avoir réalisé son rêve. Et ce rêve est grand. Sans cela je l'aurais achevé sur la plaine, et je ferais retraite avec les miens, vers les marais. C'est pour lui que je suis ici, dans la main de la mort. Car le vieux nous vendra demain. S'il a tardé à le faire, c'est que Poltzew avait ici son atelier de mosaïste, lorsqu'il travaillait au Sobor. Le vieux s'imagine que nous sommes revenus chercher quelque magot. Il nous épie, suit nos regards. Si nos yeux se fixent sur un point de l'atelier, il s'en va flairer les murs, sonder le plancher à coups de talon. Mais il se lasse. Avant-hier et hier, son amour de l'argent fut plus fort que son désir de voir de sales bolchévikis fusillés à la Citadelle. Aujourd'hui, les

deux forces s'équilibrent. Demain, il sacrifiera l'espoir de la fortune aux joies de la vengeance. Ta présence le trouble et l'inquiète. Nous livrer lui paraît moins facile... D'ailleurs, reprit Markow après un silence, c'est à lui surtout que tu rends service, car il ne nous aurait pas livrés. Aussi gonflés de rancune qu'ils puissent être, les morts ne vont pas conter aux capotes grises où l'on peut trouver des cibles propres à entraîner les recrues au tir réel. Mais je ne me suis pas mis au travers de ton chemin pour m'épargner un meurtre ou pour sauver la peau d'un vieux charpentier polonais qui, là où Poltzew travaillait ses marbres, ses émaux, ses ors, étale ses outils à peine bons pour raboter des cercueils.

Le vieillard avait levé la tête au mot « or ». Ses yeux fixaient le Russe, luisants de haine et d'avidité.

— Il comprend ce mot-là, le chien! Oui, l'or de Poltzew, l'or jaune et l'or rouge. Tout l'or de Ravenne, tout l'or de Sainte-Sophie. Poltzew les avait retrouvés, et, dans cette baraque, il y avait plus de richesses que dans le Trésor des Tsars.

Il marchait sur le Polonais, gesticulant. Celui-ci baissa la tête sur son rabot. Markow ricana, puis:

— Voici. Poltzew est un de ceux qui décorèrent le Sobor. On croit que ses coupoles sont simplement ornées de fresques composées à la façon des mosaïques. Les mosaïques existent. Poltzew, patiemment, longuement, a créé une tête de Christ. Et cette œuvre lui appartient. Tes diplomates n'ont pas songé à cela, lorsqu'ils donnèrent à la Pologne et Varsovie et le Sobor. Poltzew vient reprendre son bien.

Je haussai les épaules et ne cachai pas à Markow ce que je pensais de ce projet. Son camarade et lui s'imaginaient-ils pouvoir écorcher patiemment, minutieusement, une coupole du monument monstrueux? Mais le Russe disait:

— L'alliance avec la lourde Amérique a su épaissir

tes idées, frère. Regarde Poltzew. Il va mourir. Ou pourrait-il emmener son œuvre autre part que dans la mort?



Le soir même, je revins dans la maison de Praha. J'apportais des capotes bleues et des bérets. Comme nous sortions, Markow dit:

— Attends mon retour, frère, devant l'église Saint-Florent, à l'entrée du pont. Je dois aller jusqu'à la barque qui nous amena cette nuit.

Poltzew marchait avec peine. De longues minutes nous furent nécessaires pour rejoindre la camionnette militaire arrêtée auprès de la gare. Cependant, malgré cette lenteur, nous attendîmes Markow près d'une heure au rendez-vous fixé.

J'avais allongé le mosaïste sur un banc. Il riait.

— Cette nuit... Je serai cette nuit devant mon Christ!

Je répondis durement, comme si je voulais faire payer mes angoisses à ce moribond. Une force étrange, et qui n'avait trouvé dans mon esprit desséché par la fatigue, étourdi par la chaleur, aucune résistance sérieuse, m'avait poussé dans l'aventure. Pourquoi m'étais-je décidé aussi vite? Devais-je accuser les vieilles images de Mailly, l'ennui, l'amitié? Aucune de ces raisons ne savait me satisfaire. Aucune logique ne pouvait expliquer mes actes. Mais ces actes étaient réels. J'étais l'allié de deux fous qui voulaient emporter un Christ en mosaïque et je devais ouvrir à leur folie les portes du Sobor. Pour ne point sentir ce que ma conduite avait d'absurde, pressé de retrouver ma liberté, j'agissais à pleine puissance, comme tourne un moteur d'avion dans un coup dur.

— N'y comptez pas trop, dis-je sèchement à Poltzew délirant d'espoir.

Aussitôt, les yeux du mourant s'éteignirent. Des cendres couvrirent son visage. Il me prit la main.

— Frère, supplia-t-il, je ne peux plus attendre, tu le

sais. Demain, demain! Il faut beaucoup de vie pour durer jusqu'à demain et ma provision de vie est usée. Usée par la guerre, usée par la blessure et surtout usée par l'exil. Tu ne peux pas comprendre. Par mon œuvre je m'étais créé ici une patrie nouvelle, ou plutôt j'avais élu, entre tous les points du territoire russe, le lieu de mon foyer spirituel. Ce territoire et ce foyer ont été divisés. L'alliance que j'avais forgée est rompue. J'ai dû vivre écartelé par ces deux forces. Vivre hors de la Russie était impossible, et pouvais-je, d'un autre côté, vivre loin du Sobor?

Les doigts de Poltzew serraient mon poignet.

— Quand nous avons brisé leurs lignes en Ukraine et que nos pas eurent effacé la trace de leurs souliers sur la vieille terre, j'ai souhaité passionnément la bataille devant Varsovie. Je voyais les obus crevant les voûtes du Sobor, exterminant les foules dont nous les avions peuplées! Alors j'aurais été libre, car rien ne m'aurait attaché ici, et l'artillerie aurait, par son sacrilège, coupé les liens m'enchaînant à la Russie. Le sort n'a point voulu qu'il en soit ainsi. Mais il ne peut vouloir que je meure sans avoir revu le Seigneur nimbé de lumière auprès de qui et pour qui j'ai vécu, depuis que j'ai commencé à polir l'émail, à découper les feuilles d'or. Markow t'a dit sans doute que je voulais l'emporter dans le tombeau. Son amitié, la haine qui le dresse contre les Polonais l'inclinent aux entreprises folles, aux solutions exagérées. Je veux simplement le revoir.

La main de Poltzew retomba. Il ferma les yeux. Puis la voix remonta, étouffée par la bâche, monotone et grise, comme récitant une litanie.

— Le Christ du Sobor ne ressemble à aucun autre, parce qu'il est le Vrai. Partout ailleurs, les artistes ont cru que le Sauveur était un Dieu rempli d'amour. Et cela n'est pas. Où aurait été son mérite, s'il nous avait aimés, de mourir pour notre salut? Je l'affirme, frère, le Fils

ne nous aimait pas. Et ce fut pour cela que le Père le choisît pour le Sacrifice. Là est le miracle et le prodige.

« Un Dieu méprise les hommes, qu'il a pesés sur d'exactes balances. Il sait qu'ils sont petitesse et vanité. Leurs forfaits les plus grands, leurs vertus les plus hautes n'arrivent pas à l'intéresser. Ses regards détournés de la triste terre, il contemple des créations plus parfaites et plus harmonieuses. L'ordre du Père s'abat alors sur ces épaules vouées à la Croix: « C'est toi que j'ai élu pour aller sur la planète la plus nue et la plus misérable de l'Univers, et tu seras le plus nu et le plus misérable de ses habitants. C'est parce que ton cœur est rempli de dédain pour elle et pour eux que je t'ai choisi. Pour les ramener, les aider, découvrir la paillette d'or ensevelie dans leur âme de boue, il faut que la plus grande merveille des Temps s'accomplisse. Toi, l'Ennemi clairvoyant, le Juge impitoyable, tu seras l'Allié et le Rédempteur. »

« C'est ce Dieu que j'ai représenté sous la coupole du Sobor. L'œuvre réalisée, l'Alliance établie, la Rédemption faite, il garde dans ses yeux un reflet de l'ancien mépris, conserve dans son cœur un souvenir de l'antique dégoût. Il serre contre lui, avec rancune, la Croix Byzantine. Et son geste de bénédiction est purement physique. Il bénit comme un homme d'Etat salue, machinalement, d'un bras étranger.

« Il n'est pas cruel. La cruauté est un hommage et le Sauveur semble dire: « Mes actions ont été commandées. Ma bénédiction l'est aussi. Vous, mes fidèles, m'êtes aussi indifférents que lorsque je contemplais, de la Maison du Père, une harmonie que vous avez brisée. »

« Ce Christ est lointain, frère, lointain et dédaigneux dans son ciel d'or solitaire, comme les avions que l'on voit s'abaisser sur la campagne les soirs d'été. Une seule chose le rapproche de la terre: le nimbe d'or auréolant son visage fermé. Le cercle est la perfection et la con-

solation. Son existence prouve Dieu par la beauté et apporte la certitude que tout est un recommencement. Pourquoi vos appareils sont-ils beaux dans le ciel, alors qu'ils ne sont sur la terre que de maladroites carcasses? C'est qu'ils sont précédés de l'hélice, qui est la flamme de l'épée tournoyante dont il est parlé dans les livres de Dieu. Toutes ces couleurs dans lesquelles s'ébrouent les hélices, tous les rayons qu'elles font naître, j'ai su les mettre dans le nimbe cerclant la tête ennemie. Et cette auréole corrige les yeux lointains, le front hostile, le froid visage... »

L'arrivée de Markow interrompit la litanie. Comme la voiture démarrait, sa voix s'éleva:

— L'homme, voire le Polonais, est un être qui s'attache rapidement à son semblable. Le vieux que nous avons calomnié dans l'atelier était un être sociable. Le cœur lui a saigné de nous voir partir...

Encore bercé par la mélopée de Poltzew, je ne prêtai point d'attention à ces paroles, mais le Russe reprit:

— Oui, le cœur du vieux a véritablement saigné à notre départ.

— Le vieux?...

— Oh! dit Markow, il dort maintenant. Et les rois du cochon ou de l'acier qui écrivent aujourd'hui l'Evangile diraient qu'aucun bruit ne saurait l'éveiller désormais. Mais je sais, moi, que son sommeil cessera, le jour où retentira la trompette de l'Ange.



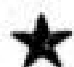
En dépit des multiples cachets dont je sus revêtir de fallacieuses demandes, des coups de téléphone alertant la Place, des Uhlaner porteurs de sollicitations urgentes, chevauchant entre la mission française et les autorités polonaises, l'entrée du Sobor ne me fut point accordée pour cette nuit-là. Certes, depuis la victoire de Weygand, la consigne était de satisfaire aux demandes des Fran-

zouski. Mais la consigne ne peut rien contre la coutume, et la coutume veut que toute activité officielle cesse dans Varsovie dès le début de l'après-midi, même lorsque l'envahisseur est à quelques kilomètres des faubourgs.

Lorsque je rentrai au petit jour dans ma chambre de Powislé, Poltzew venait de mourir.

Mon émotion fut grande et ma pitié sincère. Mais elles se mêlèrent de satisfaction. L'aventure était terminée. Aussi n'écoutai-je point trop Markow, contant les derniers moments de son ami. Les ombres éternelles l'avaient saisi dans un Sobor imaginaire où le délire l'avait transporté. Il conclut, s'adressant au cadavre:

— Sois en paix. Le Christ ira te rejoindre où tu es maintenant. Les chiens ne pourront plus le contempler sur leurs têtes. Il s'en ira là-bas pour toi seul. Le charpentier cupide t'a précédé. Le Sauveur va suivre. Ceci rachètera cela.



Vers le soir, un peu avant minuit, nous nous dirigeâmes vers la cathédrale orthodoxe.

L'étude d'un plan d'action nous avait paru vaine. Nous possédions des explosifs et une clef. La folle volonté de Markow et mon aveugle complaisance devaient assurer le bon emploi de ces outils.

La même chaleur pesait toujours, mais mon corps y demeurait insensible. Tandis que nous allions par les rues, j'avais seulement conscience du poids de la sacoche, bourrée de pétards de mélinite, que je portais à la main. Markow avait garni deux musettes de ces pétards et il en avait empli ses poches. Cependant il était inquiet.

— Crois-tu, frère, demandait-il, que la charge suffira?

Sur la place de Saxe, l'animation de la ville cessait. Le Sobor, dominé par ses dômes et ses bulbes, pointant au ciel son campanile, nous apparut ainsi qu'un monstre, aux jambes ployées pour le bond. Son architecture mas-

sive, qu'allégeait l'élan du clocher, faisait songer à quelque plésiosaure au long cou disproportionné. Je fis part de cette impression à Markow. Il se mit à rire, puis:

— Allons, dit-il, allons arracher la dent du plésiosaure.

Et nous entrâmes dans les cavernes que l'ombre des murs immenses creusait sur la place bleue.

Des clefs rouillées mordirent de vieilles serrures, comme d'antiques bistouris la carcasse ridée d'une momie. Les portes refermées, la lueur blanche des lampes électriques jaillit à nos poings. Elle fonça, droite et brutale, lame nue étirée soudain dans l'attaque, et retomba, brisée sur les dalles de marbre par la parade foudroyante du Sobor.

Maintenant, contre la présence sacrilège, pointaient des multitudes d'armes dorées. Des armures somptueuses brillaient. Au fond des chapelles latérales, des fresques pourpres flambèrent. La horde des Saints, des Vierges et des Prophètes marcha vers nous. Dans le faisceau de ma lampe tenue d'une main mal assurée, les murs de la cathédrale fastueuse ondulèrent comme une tapisserie dont le vent anime les dessins. Sous les longues paupières qui les sertissaient, des regards inhumains s'allumaient dans les yeux des idoles.

La voix de Markow, qui sur les fleuves et les plaines réveillait les échos du monde, était sans éclat.

— Viens, Jonas, disait-elle, le ventre de la baleine n'est peut-être pas le paradis, mais nous allons pouvoir travailler en paix.

Dans le rutilement des joyaux barbares, nous marchâmes jusqu'à l'un des énormes piliers de grès rose soutenant le dôme. Un échafaudage de poutres et de planches l'enserrait. Les Allemands avaient, durant l'occupation, arraché les plaques de cuivre doré couvrant les coupoles, et, par les toits sans défense, la pluie s'était infiltrée, massacrant les peintures, ruinant les fresques. On avait essayé trop tard de lutter contre elle, de réparer

l'irréparable. Par les échelles, nous montâmes jusqu'au dôme central. En bas, la nuit, écorchée un instant par nos brèves lumières, comblait la nef. Nous passions au côté de géants sévères, au regard fou. Et parfois ces regards me frappaient avec une brutalité telle que je sentais autour de moi chanceler l'échafaudage, et les monstrueux piliers tanguaient et roulaient dans l'ombre, comme les mâts d'un navire par grosse mer.

Markow s'arrêta sur une plate-forme et tendant le bras:

— Le Christ de Poltzew.

Jetées en diagonale entre l'armature de bois des piliers, de minces passerelles s'allongeaient au-dessus du vide. Sur elles s'appuyait une échelle montant jusqu'à la face triste et déçue du Sauveur, telle que l'avait rêvée le mort. Ce visage pathétique apparaissait déchirant parmi l'océan d'or qui le baignait, et le crime m'apparut soudain sans pardon possible de rayer de la terre ce symbole prodigieux.

Je criai à mon camarade:

— Les hommes ne sont pas dignes de lui, c'est vrai. Epargne-le néanmoins. Il les domine comme le remords qui doit accompagner leur vie. Il fut chassé de la Demeure du Père par des promesses, et ces promesses n'ont pas été tenues. Markow, ce Christ est l'image du soldat de tous les pays qui fut trompé!...

— Si les soldats de tous les pays, répondit tranquillement Markow, ont compté sur la reconnaissance des hommes et attaché du prix à l'opinion du monde, c'est qu'ils ne méritaient point leur nom de soldats. Frère, crois-tu que nous aurons assez de pétards pour démolir le Fils de Dieu?

Sur les passerelles suspendues au-dessus de la crypte, sous le regard triste du Sauveur et la surveillance des foules de Palestine, telles que les vit Byzance, je confectionnai les charges. Tâche méticuleuse et écrasante

dans un tel décor. Les boîtes de laiton, sorties des sacoches, des poches et des musettes, brillaient un instant sous les lampes, puis leur lumière s'éteignait, anéantie dans le splendide brasier du dôme. Je liai ensuite neuf pétards et j'allai les placer, tout en haut de l'échelle fragile, contre le visage même du Rédempteur déçu. Puis je fis un chapelet de boîtes de laiton, réglementairement disposées, les pétards de relais à leur place, et toutes reliées entre elles, comme à la charge centrale, par les cordeaux détonants. Markow demeurait sceptique. Les pétards qui, dans ma chambre, lui apparaissaient comme de puissants engins, semblaient dans l'immensité du Sobor aussi ridicules que des aiguilles à tricoter devant la charge d'un taureau.

— Il faudrait bourrer, frère, déclara-t-il. Poltzew travaillait avec soin. Les mosaïques sont solides.

La colère qui me souleva m'aida à finir le travail, et Markow, tranquillisé par la certitude que je lui donnai que la mélinite produisait de puissants effets de rupture au moyen de charges superficielles, se calma.

— La mélinite, dis-tu, est faite de cristaux jaune. Le diamant seul peut user le diamant. L'or seul peut détruire l'or. Cela est bien.

Les charges en place, nous descendîmes, déroulant le cordon Brickford, fixé au dernier pétard. A mi-hauteur de l'échafaudage, je dis:

— En allumant ici, nous aurons plus de vingt minutes pour sortir avant l'explosion. Cela suffit-il?

— Oui, répondit Markow. Mets le feu.

Je fixai l'allumeur et l'enflammai. Le Russe alors prit la main où flambait encore l'allumette, et la baisa.

— Descends, dit-il. Laisse-moi seul ici quelques secondes. Je veux voir la tige de la Fleur Rouge monter vers le ciel.

Lorsque j'eus repris pied sur les dalles, je vis la forme

noire de mon camarade debout entre les poutres croisées de l'échafaudage et qui suivait, pouce par pouce, l'ascension du point rouge marquant la combustion de la mèche.

Je l'appelai.

— Attends-moi au dehors, dit-il. Assure-toi que personne ne nous surprendra sur la place de Saxe. Je reviens. Vingt minutes. J'ai le temps...

La forme noire escalada rapidement les échelles. Bientôt elle fut sur la plate-forme du sommet, parmi les boîtes de cuivre formant les fleurons de la couronne de mélinite. Le faisceau d'une lampe plongea vers les dalles, dans ma direction. Une allumette brilla. Un cordon enflammé par les deux bouts tomba à mes pieds, et sous les voûtes du Sobor une chanson s'éleva:

> Oui, temps, tu es beau, il est beau
> De respirer ton espace terrible...

— Markow!!!

Le chant cessa. Une voix lointaine gonflée d'angoisse tomba du dôme:

— Frère... attends-moi... au dehors. Je suis remonté... J'ai le temps... Ah! frère, va-t'en... Attention à...

Un chapelet d'explosions déchira la nuit des voûtes, comme la lanière d'un fouet fait jaillir le sang d'une épaule. Sous la poussée des flammes, les fresques surgirent, hostiles, les ors se foncèrent, les piliers de grès rose furent d'énormes tisons. Au creux du tourbillon sanglant qui remplit la coupe du dôme, le Christ de Poltzew m'apparut, décapité.

Les pierres tombaient, les échafaudages s'abattirent. Les puissants échos roulaient des tonnerres. Parmi la poussière et les fumées, une lumière inattendue brilla. La lampe de Markow luisait sur les dalles. Devant elle, allongé dans son halo clair, je vis le corps de mon ami.

Sur sa figure brûlée, dans sa poitrine ouverte étincelaient les émaux et les ors dont le sang ne pouvait ternir l'éclat. Dans sa main ouverte, au bout de son bras allongé, une mosaïque jaune, enfoncée dans les chairs, semblait la tête d'un clou.

E. PEYRILLER.

N'IMPORTE OU, HORS DU MONDE...

—

LONDON BRIDGE

Alors qu'il est des lieux où la lumière abonde
Et que je porte en moi des paradis oisifs,
Quel triste goût m'attache à la ville du monde
Où le spleen et l'oubli sont les plus expansifs?
Ah! si vous m'étreignez, rivages de l'enfance,
Soleils éteints, Cyclade au collier dénoué,
C'est dans les soirs brumeux, sur la Tamise dense,
Parmi cette fraîcheur de navire échoué.
Moi qui fus par la grâce élevé dans l'enceinte
Où la lumière est comme une fleur d'hyacinthe,
Je me prends à subir l'envoûtement du Nord.
Mais l'exil me découvre un plus lointain rivage :
J'apprends à désirer dans un pâle visage
Ce que le pur amour n'obtient qu'après la mort.

—

A CHRISTINE

N'as-tu point tes beaux yeux perdus dans l'opulence
D'un plafond chimérique où fumée et parfum
Te font un reposoir de songeuse indolence?
Mais ton cœur exilé cherche un pays commun.
Car tu tiens désormais la sensible balance
Où l'absence l'emporte en un monde importun,
Et ton enchantement communique au silence
L'irréparable écho de quelque nom défunt.
Ces talismans vidés de substance vivante
Empruntent à ton souffle un deuil toujours nouveau
Quand tu vas épelant ta secrète épouvante.
Nos riants souvenirs réveillent un caveau...
Hélas! combien d'entre eux tomberaient en ruines
Si nos mains reformaient les rondes enfantines!

—

ESCALE

Ces piliers frémissants qu'un port nocturne trempe,
Cette inlassable mer d'escadres constellée,
Les milliers de soleils, et cette faible lampe
Que ma présence abrite au bord du mausolée,
Chancellent tout de même, et l'insensible rampe
Porte tout au niveau de la sombre vallée;
Le terme en est commun; mais notre frêle tempe
Dans le tuf et la chaux sera plus tôt scellée.
Longtemps, longtemps encore après notre passage,
La terre opiniâtre offrira son visage
A l'imminence froide où s'effritent les astres,
Et dans ce même port battu des mêmes vagues,
Un autre front pensif accablé de désastres
Roulera sa ruine au vacarme des dragues.

—

LES CITES BIENHEUREUSES

Les soyeuses cités, lunes de la mollesse,
Déroulent leurs tapis sombres comme le vin,
Et leur béatitude, au vent qui passe, laisse
Une langueur de nard, une douceur de lin.
Un chant voluptueux monte de leur paresse;
Leurs harpes sont aux bras d'un vibrant séraphin
Qui vante au voyageur la ville enchanteresse,
Citerne pour la soif et table pour la faim :
— Venez ici cueillir le jasmin et l'amande;
Notre nom est Bagdad, Bedjapour, Samarcande;
L'hyacinthe et l'azur brillent dans nos travaux.
Pèlerins fatigués, vos litières sont prêtes.
Et toi qui veux goûter au pouvoir des pavots,
Viens... Nous ne défendons nos portes qu'aux prophètes!

—

LE CHANT DES PELERINS

Nous avons connu la sécheresse ardente,
Le but errant, l'espoir d'un large foyer,
Et la douceur de prendre pour oreiller
La pierre, quand la rosée est abondante.
Nous avons repoussé les brillants fantômes,

Ces campagnes d'iris qui fleurissaient l'air,
Les bras féminins dispensateurs de baumes
Et les enfants noirs, merveilleux, du désert.
Et nous nous sommes écartés des prophètes,
— Chastes, assoiffés, sans manne, résistant
Au parcours lascif d'une Sabée en fêtes
Toute sonore de citernes. Pourtant,
Un soir, nous crûmes défaillir au toucher
Des rives... C'était sous les branches obscures
Comme un firmament de lumière couché :
Dans l'eau du lac croissaient des forêts plus pures,
Un monde affranchi. Rien n'avait pu ternir
Ce règne limpide aux bords jonchés de gerbes
Mûres, où flottaient parmi les grandes herbes
Les linéaments distincts du Souvenir.
Mais nous avons quitté la vive clairière,
Bannis d'un ciel que le temps nous révéla;
Nous ne regardons jamais plus en arrière,
Pèlerins désespérés de l'au-delà.

—

RONDEL

Je voudrais oublier les mots
Et secouer l'arbre des tropes,
Fruit défendu qui t'enveloppes
De plus de maux que de rameaux!
Les Taureaux parlent aux Europes,
Dodone épelle les ormeaux,
Je voudrais oublier les mots
Et secouer l'arbre des tropes.
Mêle aux rapides animaux,
Aux rennes purs, aux antilopes,
Vieille Chimère qui galopes,
La forme humaine de mes maux!
Je voudrais oublier les mots.

PAUL LORENZ.

DE L'ALCAZAR AU CINÉMA

Les Ambassadeurs transformés en théâtre; — après la Cigale, la Pépinière, le Moulin-Rouge, l'Eldorado lui-même, le « Louvre » de la chanson devient cinéma à son tour.

Une première évolution avait conduit le café-concert au music-hall. D'une centaine de cafés-concerts et plus que comptait Paris en 1886, une vingtaine ou à peu près subsistait. Le « tour de chant » n'était plus qu'un numéro, et des moindres. Le music-hall devait sa vogue à la richesse de sa mise en scène, à la variété de ses exhibitions. Elle semble à son tour décroître. Comme le prix de la vie, les goûts du public ont varié.

Cela rappelle ces « jardins », dont la fin du XVIII[e] siècle vit naître la mode, dont le Directoire et l'Empire marquèrent l'apothéose. Les Tivolis, le Colisée — entreprise grandiose aboutissant à la faillite, — Frascati, l'Elysée — mué en Elysée-Bourbon, puis en Jardin de Chantilly — jouirent de la faveur des oisifs, et ce furent le bal d'Idalie ou Jardin Marbeuf, le Jardin Beaujon et ses montagnes russes (1801-1824). L'existence du Jardin du Delta fut éphémère.

On ne parvient pas à galvaniser une mode à demi disparue. Aux Champs-Elysées, le Château des fleurs et le Jardin d'hiver, fondés en 1845, ne tardèrent pas, malgré une publicité intensive, à fermer leurs portes. Au Bois de Boulogne, dès 1857, le Pré Catelan, dont Nestor Roqueplan avait deux ans plus tôt obtenu le privilège, devait, après de mauvaises affaires, subir une transformation.

Joseph Citrouillard, dans son *Dictionnaire d'Ephémé-*

rides panachées — c'est désigner une publication du *Tintamarre* — fournit cette fantaisiste chronologie :

1663. — On introduit le café en France.
1707. — On y mêle de la chicorée.
1845. — On y mêle des concerts.

La vogue des cafés-concerts commença effectivement à se dessiner à la fin de la Monarchie de Juillet. Pourtant, leur création remonte plus haut. Dès 1773, l'*Almanach forain ou les différents spectacles des boulevards et des foires de Paris* signalait l'existence, sur le boulevard du Temple, de plusieurs « *musicos* ou caffés des boulevards dans lesquels on entend de la musique ». C'étaient les sieurs Gaussin, Armand Cretet, la dame Alexandre : cafés « superbement illuminés le soir », où l'on pouvait ouïr (1787) « une musique instrumentale et vocale souvent plus que passable ».

L'*Almanach général des spectacles de Paris et de la province,* pour 1791, se montre plus explicite. « Boulevard du Mesnil-Montant » (lire du Temple), entre le Café Turc et le Bal de la Galiote, le Café des Arts possédait trois chanteurs, trois chanteuses et un orchestre composé de cinq musiciens. L'établissement était « un des plus beaux et des plus vastes du boulevard ». Par contre, la société y était « très-mélangée ».

Au Café National, on buvait, fumait, dansait; l'orchestre y avait « de la précision », mais on ne chantait pas. Par contre, le café Yon (l'Almanach fournit la composition de la troupe : six hommes, six femmes et douze musiciens) était un véritable café-concert. On ne se contentait pas d'y chanter, on y jouait la comédie :

M. Yon a fait faire au lieu d'amphithéâtre pour l'orchestre comme dans les autres cafés chantans, une espèce de petit théâtre avec des coulisses et un fond de décoration assez agréable, où l'on joue des opéras comiques tout entiers, qui ne coûtent rien pour la vue que ce que l'on prend au café.

C'était l'« entrée libre ». Des badauds que le prix de la « consommation » effrayait stationnaient et s'attardaient devant ce paradis peu défendu. Le café était ouvert, et, du boulevard, on voyait une partie des scènes qui s'y passaient.

Son voisin, le café Goddet appelé à devenir le Café de la Victoire et « attenant au spectacle des Beaujolais », venu l'année précédente du Palais-Royal, avait aussi son théâtre. La « meilleure société » venait « plus volontiers à ce café qu'à tous les autres... Dans l'avant-salle exposée au grand air..., les galants donnaient le soir rendez-vous à leurs belles ».

Les décrets des 8 juin 1806 et 8 août 1807 rétablissant le privilège des théâtres et réduisant à huit le nombre des scènes autorisées, tous les petits spectacles, à commencer par les cafés-concerts, furent du coup supprimés. Les entrepreneurs avaient huit jours à peine pour plier bagage et licencier leur personnel. Pour beaucoup, ce fut la ruine.

Au Palais-Royal, cependant, à l'extrémité de la galerie de Beaujolais, faisant face à l'actuel péristyle du théâtre du Palais-Royal, une sorte de café-concert, le Café des Aveugles, avait subsisté. Datant de la Révolution, il était situé dans un sous-sol mal éclairé où on descendait par un escalier de cinq marches. Il passa longtemps pour une des curiosités qu'on menait voir aux étrangers. Gérard de Nerval s'y attarda au cours de ses vagabondages nocturnes. Dans la *Bohème galante*, il donnait cette raison d'être (très Europe centrale) des musiciens aveugles :

L'orchestre *homérique* [ο μη οραων, aveugle] exécutait avec zèle les accompagnements. La foule était composée d'un parterre inouï, garnissant les tables, et qui, comme aux Funambules, vient fidèlement jouir tous les soirs du même spectacle et du même acteur. Les dilettantes trouvaient que M. Blondelet (le sauvage) semblait fatigué et n'avait pas dans son jeu toutes les nuances de la veille. Je ne pus appré-

cier cette critique; mais je l'ai trouvé fort beau. Je crains seulement que ce ne soit aussi un aveugle et qu'il n'ait des yeux d'émail.

Pourquoi des aveugles, direz-vous, dans ce seul café qui est un caveau? C'est que vers la fondation, qui remonte à l'époque révolutionnaire, il se passait là des choses qui eussent révolté la pudeur d'un orchestre. Aujourd'hui tout est calme et décent. Et même la galerie sombre du caveau est placée sous l'œil vigilant d'un sergent de ville.

Le lieu avait été animé. K.-J. de Berkheim, dans ses *Lettres sur Paris* (dans les années 1806 et 1807), en donnait cette description :

Le Café des Aveugles, non loin de celui du Sauvage, est installé de même sous terre. Son nom lui vient de l'orchestre complet, composé exclusivement d'aveugles, formés aux Quinze-Vingts, qui y sont tous les soirs. Il y a parmi eux une femme aveugle qui chante des airs de bravoure, mais dont la voix est fausse et aigre. Ce café est divisé en vingt petits caveaux, joliment décorés. Le flux et reflux continuel ne cesse que vers minuit. Des gens de toutes les classes et conditions sortent ou entrent sans discontinuer.

Berkheim fait des Aveugles et du Sauvage deux cafés différents. Sans doute fusionnèrent-ils par la suite, car le Sauvage et ses tambours demeurèrent longtemps la grande attraction du Café des Aveugles. Malgré les plumes qui ornaient sa tête et sa ceinture, ce prétendu sauvage était un ancien tambour de la Garde impériale. Il s'appelait Blondelet; durant trois ou quatre ans, son fils Charles lui succéda, avant d'entrer aux Délassements comiques et, bon comédien, de fournir aux Variétés une brillante carrière.

La vogue du Café des Aveugles touchait d'ailleurs à sa fin. De quinze, les exécutants étaient tombés à cinq ou six. Le café végéta encore une vingtaine d'années et disparut en 1867.

Si Madame, duchesse de Berry, encouragea le Gymnase

dramatique, l'autorisa même, en 1824, à se placer sous l'égide de son nom, on ne saurait dire que la Restauration se soit montrée plus favorable que l'Empire à la liberté des théâtres.

A défaut de scènes nouvelles — Paris a la chanson dans le sang, — ce fut l'âge d'or des goguettes. L.-A. Berthaud leur consacra tout un chapitre des *Français peints par eux-mêmes* (1841). Des « Enfants de la Lyre » aux « Ecureuils déchaînés », en passant par la « Société du Gigot », il y en avait environ trois cents. Leur aspect ne variait guère.

Les goguettiers se réunissent une fois par semaine, chez un marchand de vin, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit. La chambre qui leur sert de temple est généralement la plus grande de l'établissement. Elle est éclairée aux chandelles, quelquefois à l'huile. Une espèce d'estrade, destinée au président et aux dignitaires de l'assemblée, est établie un peu au-dessus des têtes communes, à l'endroit le plus apparent de la salle... On y remarque aussi des devises encadrées dans des écussons, telles que celles-ci : « *Hommage aux visiteurs! Respect au beau sexe! Honneur aux arts!* etc., etc. »

En dépit de ces écussons, certaines étaient des foyers d'opposition à peine déguisés. Les chansons, non soumises au visa, ne ménageaient pas les nasardes au gouvernement. Au café-concert, le couplet eût été moins audacieux, plus aisé le rôle du commissaire de police.

Théodore de Banville raconte, dans ses *Souvenirs*, comment, à la Chartreuse, non encore devenue la Closerie des Lilas, le propriétaire, les soirs où l'on ne dansait pas, avait inventé « quelque chose de véritablement curieux ». Ces jours-là, sans faire la dépense d'aucuns musiciens, goguettier à sa façon, il livrait à son public l'estrade, les pianos et les instruments de l'orchestre.

Récitait et chantait qui voulait; les étudiants qui se sentaient quelque génie musical et poétique exécutaient librement leurs compositions, dont l'effet était très grand sur

une foule à la fois libre et instinctive. J'ai entendu là des choses tout à fait amusantes, d'une originalité inattendue et bizarre.

Naturellement, la police intervint et interdit ces chansons non munies du visa de la censure.

Une des cantatrices de ces concerts à la diable, poursuit Banville, était celle qui devint la fameuse Rigolboche. Les chansons qu'elle disait avec infiniment d'esprit et de verve imprévue lui appartenaient, paroles et musique, et elles étaient d'un tour étrange et séduisant.

Rigolboche, ou plus simplement Marguerite, était alors d'une pauvreté extrême. Point jolie, maigre et pâle, le jour, assise par terre dans un coin de la mansarde de Privat d'Anglemont, on la voyait raccommoder ses nippes hors d'usage.

Et le soir, ayant obtenu avec son aiguille de fée quelque chose qui ressemblait à l'apparence d'une robe, elle chantait à la Chartreuse! Elle ne savait pas la composition ni la prosodie, mais elle les devinait, et ses couplets avaient parfois la grâce ingénue et primitive des chansons populaires.

Théodore de Banville fournit également de curieux détails sur ce café-spectacle qui, vers 1841 (et même avant), occupait, boulevard Bonne-Nouvelle, l'emplacement de l'ex-Ménagère. La salle aurait été assez coquette où on jouait des vaudevilles en un acte, fréquemment changés. Pas d'entrée payante : autour de tables de marbre, les spectateurs prenaient place sur des chaises cannées. Le prix de la consommation tenait lieu de billet. Le directeur du « café-spectacle », le capitaine Legras, était un peu, à sa manière, un précurseur. S'étant laissé conter que, sous la Révolution, « on avait joué à la Porte-Saint-Martin une *Chaste Suzanne* dans laquelle l'actrice, qui était belle comme le jour, se montrait complètement, exactement, littéralement nue, sans plus de maillot qu'une nymphe de marbre », il brûlait, escomptant de

formidables bénéfices, de renouveler ce spectacle. A cet effet, il harcelait le ministère de demandes réitérées, « dans le but d'être autorisé à montrer une femme nue ». Mais, formé par Mme de Genlis, Louis-Philippe avait une certaine pudeur extérieure. Les lettres du capitaine Legras restèrent sans réponse et l'autorisation tant désirée ne lui fut jamais accordée.

Ancien comédien lui-même, Jean-Baptiste-Salvador Tuffet se montrait, à la vérité, moins indulgent dans ses *Mystères des théâtres de Paris,* publiés en 1844, sous le masque d'« Un vieux comparse » :

Un monsieur Legras avait établi là un *Café-Spectacle*; il avait ramassé çà et là de pauvres hères qui n'avaient pu trouver un engagement nulle part, même à Amiens; les auteurs qui fournissaient ce cabaret dramatique étaient des génies incompris qui, après avoir été frapper à la porte de tous les plus minces théâtricules, pour y présenter leurs *ours,* apportaient enfin leurs chefs-d'œuvre à M. Legras, qui achetait le vaudeville... *dix francs*! — Deux aveugles composaient l'orchestre, et les acteurs s'évertuaient pour dominer le bruit et faire entendre quelques bribes de ces rapsodies dont le théâtre de Lazari n'avait pas voulu.

L'entrée était libre, mais il fallait consommer et, ce qui est pis, « renouveler les consommations ». Dès 1838, Clairville et Delatour avaient dans leur revue *Les Mines de blagues,* à l'Ambigu Comique, protesté contre cet abus, dont le temps seul eut raison :

V'là l'rideau qui baiss' tout à coup.
Pour nous consoler,
En attendant un' pièc' meilleure
On vient nous rapp'ler
Que nous devons renouv'ler.

Au point de vue de l'ancienneté, aussi bien que du choix, les concerts des Champs-Elysées avaient cependant le pas sur le Café-Spectacle du boulevard Bonne-Nouvelle.

Dès le XVIII[e] siècle, vers 1770 ou 1773, le « Café des Ambassadeurs » — devant sans doute son nom au projet qu'on avait eu de les loger à l'Hôtel Crillon — existait déjà. Jean-Jacques Rousseau en aurait donné le plan et le citoyen Doyen en était concessionnaire.

En 1824 — spécifie Georges Cain dans ses *Nouvelles Promenades dans Paris* — alors que l'Etat transporta à la Ville de Paris la jouissance des Champs-Elysées, le café des Ambassadeurs payait un loyer de 426 fr. 28, et la totalité des sommes perçues par l'administration des domaines pour les vingt-cinq « cafés, laiteries, baraques, restaurants, jeux de quilles et de balles », installés sous les grands arbres, se montait seulement à la somme minime de 6.669 fr. 62.

La somme était minime, en effet, et, sans avoir atteint un plafond qui, en comparaison, ressemblerait fort à un gratte-ciel, le prix de ces locations a dû subir un singulier rajustement.

Alentour, bateleurs, chanteurs, musiciens ambulants attroupaient les badauds et assuraient une nombreuse clientèle aux cafés abrités par les marronniers. Ils eurent tôt fait d'installer sur des tonneaux des estrades de fortune. Sur l'une d'elles, chantait, en 1835, le gros Fleury, et, en 1840, le Café des Ambassadeurs était autorisé à faire construire une véritable scène. Toutefois, Arthur Pougin l'atteste :

Suivant les restrictions absurdes qui, sous le règne du monopole théâtral, étaient toujours jointes à l'autorisation d'ouverture d'un spectacle quelconque, celles-ci n'étaient octroyées que sous la condition d'une humiliation infligée administrativement aux artistes composant le personnel : c'est-à-dire qu'une ou deux fois par soirée, comme si les artistes avaient été de véritables saltimbanques, on les obligeait à faire une quête autour des tables.

Cette quête, cette horrible quête contre laquelle André Ibels mena sa courageuse campagne, aurait donc

été non pas tolérée, mais prescrite par l'Administration. Par contre, aux directeurs seul était imputable cette exhibition de mauvais goût qu'ils avaient appelée la « corbeille ». Avant et après leur modeste tour de chant, assises en demi-cercle, de pauvres filles grelottaient, en toilettes de soirée.

— Ces dames au salon! clamaient à pleins poumons, quand elles reprenaient place après l'entr'acte, d'aimables jeunes gens jugeant spirituelle cette cruelle et basse injure. La fine fleur, vraisemblablement, de la Redingote grise ou des Phares de la Bastille.

Le *Guide Cicerone* (1854) mentionne les récentes restrictions apportées à des autorisations encore bien précaires :

Les Champs-Elysées ont encore les cafés-concerts, qui ont leur théâtre et leur orchestre en plein vent, industrie nouvelle pour laquelle l'administration se montre assez rigoureuse, car on vient d'interdire aux artistes des cafés-concerts les travestissements et le répertoire des deux Opéras nationaux. Prenne qui voudra la défense des chansonnettes. Nous dirons seulement que le café Morel [l'Alcazar d'été] et le café des Ambassadeurs contribuent avec leurs flonflons et leur personnel chantant à égayer la promenade des Champs-Elysées.

Passe pour le « répertoire des deux Opéras nationaux »; à ma connaissance, personne ne songeait à le réclamer. Mais interdire les travestissements était peut-être exagéré. En 1867, la liberté accordée aux théâtres fit tomber ces entraves d'autant plus facilement que, dès 1861, Lorge, directeur de l'Eldorado, avait, pour ses artistes, obtenu le droit au costume.

Comme la « corbeille », qui longtemps lui survécut, la quête continuait à sévir. Monselet constatait, avec une ironie contrastant avec sa bonté, et ne s'offusquait pas:

Les chanteuses font la quête, elles s'enveloppent d'une gaze et vous présentent leur aumônière, en détournant la

tête avec une affectation d'indifférence. Ce sont les plus médiocres d'entre elles; les autres ont le soin de stipuler dans leur engagement qu'elles ne tendront la main à personne.

Les Ambassadeurs, au temps de ma jeunesse, étaient, le lundi principalement, le temple du « chahut ». Expulsé par une porte, on y rentrait par une autre. Un furieux accompagnement de cuillères accompagnaient le *Gaga* de Valti, les gambades de Gilbert et sa dextérité, d'un revers de bras, à enlever son chapeau. En chœur, on reprenait le refrain de la *Sœur de l'emballeur,* qu'amusée, Elise Faure « gueulait » avec une voix de stentor.

Avec un semblable accompagnement, c'était aussi ce délicat refrain, créé par Jeanne Bloch à la Scala :

Thérèse! Thérèse!
Mets-toi donc à ton aise,
Faut pas fair' de façon
Sur l'bateau d'Charenton!

Saluant le public et lui envoyant des baisers, la dame se sauvait, à reculons, tous seins dehors, ou peu s'en faut. A de furieux rappels, se mêlaient des cris d'animaux. On s'amusait de peu, et beaucoup.

Descendu de l'Elysée-Montmartre à l'Alcazar d'Hiver, le quadrille naturaliste remonta les Champs-Elysées et vint s'y épanouir. Ce n'était guère sa place, mais le grand écart de la Goulue y fit courir tout Paris. Epilepsie rythmée à laquelle mon vieil ami Jean Ajalbert consacra cette pièce, d'un joli impressionnisme, de ses *Paysages de Femmes :*

Chahut... L'orchestre délirant,
Sur les verdures embrasées,
Cascade et s'écrase, en torrent,
Dans le loin des Champs-Elysées.

La rampe, en serpent de clarté,
Aux pieds de la danseuse, flambe,
Illuminant l'obscénité
De son sourire et de sa jambe,

Sa jambe qu'elle jette haut
Droit vers la salle frénétique,
Vrillant tous les yeux au défaut
De son pantalon hermétique.

Chahut!... L'orchestre délirant,
Sous les verdures embrasées,
Cascade et s'écrase, en torrent,
Dans le loin des Champs-Elysées.

L'Alcazar d'Eté, l'ancien Café Morel, avait été acheté en 1860, par Goubert. Après avoir perdu au jeu la fortune que lui avaient value les succès de Thérésa, celui-ci fit faillite, aux Champs-Elysées, en 1872. Son bail fut cédé à deux de ses créanciers, MM. Vigneron et Monin. Fils d'un ancien chirurgien de la Grande Armée, Hector Monin avait préféré à la lancette les fards et les produits de beauté et avait fait fortune. Resté seul en 1876, où son associé se retira, il fit de même en 1882. M. Ducarre, le plus avisé des directeurs, cumulait ainsi les deux directions : Alcazar et Ambassadeurs.

Contrairement à ceux-ci, l'Alcazar d'Eté était, en quelque sorte, le Conservatoire de la chanson. Après Thérésa, on y avait applaudi Suzanne Lagier, Zélie Weill, la mère d'Edmée Favart, Florence Duparc, la « fine diseuse ». Paulus, écouté presque religieusement, y avait créé le *P'tit bleu* et la *Chaussée-Clignancourt,* puis, avec son *En revenant de la Revue,* fut peut-être le meilleur protagoniste et le plus populaire de l'« écopée » boulangiste. Bourgès et ses *Pioupious d'Auvergne,* Mme Demay et *Mon p'tit Ernest :* l'étiquette de « Saint-Arnaud de café-concert » n'avait rien d'exagéré.

Puis les Ambassadeurs eux-mêmes s'assagirent. Sans doute, leurs dimanches de sortie, les Cyrards y venaient faire un chahut sympathique à Mistinguett — cela ne nuisit aucunement à son succès, au contraire, — mais le temps n'était plus où, comique très supérieur à ce qu'il débitait, Libert, l'air délicieusement ahuri, mono-

cle à l'œil, col Médicis, pantalon à pattes d'éléphant, chantait le refrain scandé sur les « cricris » — ces anciens ressorts de crinoline restés pour compte — l'*Amant d'Amanda* ou *Je me nomm' Popaul*. Le genre avait évolué. On y jouait des *revues* très *déshabillées*, encore que Willette en eût dessiné les costumes. Le poivre y était répandu à foison et l'esprit n'y manquait pas.

Après le quadrille, la chanson de cabaret était descendue de Montmartre, chantée ou dite par quels interprètes, l'auteur lui-même, l'âpre poète Aristide Bruant, ce Bonaparte vêtu de velours à côtes, et par Yvette Guilbert, Yvette, mieux qu'une interprète, la meilleure collaboratrice que pouvaient rêver Xanrof et Maurice Donnay. Enlevée avec peine à l'Horloge — la concurrence était trop dangereuse — il fallait l'entendre psalmodier cet *Eros vanné*, emprunté à *Ailleurs*, qu'au Chat Noir « notre camarade, le bon poète Maurice Donnay » lui-même, avait si bien su dire :

Je suis le fruit d'un rendez-vous
Pris dans une arrière-boutique
Par un bookmaker aux poils roux
Avec un trottin chlorotique,

Et vieux malgré mes vingt années,
Usé, blasé, car je suis né
Sur un lit de roses fanées
Et je suis un Eros vanné.

Peu de chose à dire du concert de l'Horloge, situé de l'autre côté de l'avenue, près du Cours-la-Reine. La construction du Palais de l'Industrie l'avait une première fois déplacé, en 1855. Sa directrice, Mme Piccolo, mère de Louise Théo, l'agrandit en 1858, pour le passer, en 1869, à une nouvelle direction. Polaire y débuta en 1891, et Yvette y fit deux saisons triomphales. Une note d'*Un Anglais à Paris* (Richard Wallace) établit que les « bourreurs de crâne » ne datent pas de la Grande Guerre. En

juillet 1870, ils tenaient déjà leur emploi. Après la *Marseillaise*, jouée par l'orchestre, une pantomime à grand spectacle représentait un engagement entre deux bataillons de zouaves et d'Allemands. « Ceux-ci eurent le dessous, naturellement, et deux d'entre eux, pour le bouquet, amenés sur le devant de la scène, furent contraints de demander grâce à genoux. »

Ajouterai-je, pour son excuse, que le directeur de l'Horloge était alors un Viennois répondant au nom de Stein.

Bien renseigné, Eugène Héros rappelait cette autre anecdote, plus gaie, dont il garantissait l'authenticité. C'était en 1897 et on jouait une revue de Nanteuil et Meudrot, *Paris-Shocking* : compère Reschal, commère Andrée Ciriac, qui poussa son rôle jusqu'au bout.

Une petite femme ne pouvant venir le soir, mais artiste consciencieuse, se fit remplacer par sa bonne! Celle-ci endossa le costume de sa maîtresse et dûment stylée, entra en scène avec l'ensemble. Terreur de tout le monde quand on s'aperçut que la camériste louchait affreusement. En outre le compère devait dire : « Oh! ces yeux qui se fixent sur moi! » Reschal ne put articuler sa phrase et Andrée Ciriac mouilla son maillot.

L'année suivante, chassé à son tour par la construction du Grand-Palais, J. Oller acheta l'Horloge pour y réinstaller son Jardin de Paris. Mais son ancienne vogue ne semble pas l'avoir accompagné dans cet hégire, ou dura peu. Il fermait en 1913, balayé par les « coups de vent » d'importations américaines d'un goût parfois douteux.

Les Champs-Elysées, c'était « le théâtre et le casino d'été des Parisiens » restés à Paris. La nuit tombée, la terrasse des Ambassadeurs et son « poulet-vapeur » avaient, bien que le snobisme s'en fût mêlé par trop, un charme particulier. Mémorialiste de la *Vie à Paris,* que nul n'a égalé, Jules Claretie a tracé un vivant crayon de

ces soirées de juillet, flambée de lumière et de gaieté, rires ponctués par les détonations du champagne, kermesse de *high life* international, étrangers cravatés de blanc, mais décravatant leurs propos. En ces « défuntes années », malgré le ridicule de leurs « robes surannées », que la vie nous semble, aujourd'hui, avoir été « belle et joyeuse ».

§

A l'intérieur de Paris, quoique d'une élégance moindre, les cafés-concerts étaient déjà mieux, cependant, que des cafés où l'on chantait. Par habitude, Charles Monselet les appelait encore des « cafés chantants », mais notait les améliorations matérielles dont ils avaient été l'objet :

Les nouveaux cafés chantants sont installés avec cette magnificence conventionnelle qui relève du théâtre : une estrade ceinte de guirlandes, de draperies rouges à franges d'or, ornée de peintures représentant des attributs lyriques, enferme comme dans une corbeille un *essaim de jeunes beautés*. Il faut voir leurs robes de gaze épanouies comme des blancs d'œufs fouettés, leurs rubans, leurs gants et leurs effrontées pierres fausses.

Rue de la Lune, avec ses lanternes chinoises lui tenant lieu d'enseigne — enseigne fâcheuse, vu le voisinage, — c'était, en un entresol, le Café Moka; boulevard du Temple, sur l'emplacement de l'ancien Café Turc le café-concert du Géant. Son directeur, le sieur Paris, y fit fortune. Fantaisiste dans ses goûts, sans que l'on pût incriminer ses mœurs, il avait la manie des géants, des petites filles et des femmes habillées en hommes. C'était le cas d'une de ses étoiles, Mlle Aline, dont la notoriété ne dépassa pas le prénom. Il comptait en outre, parmi ses pensionnaires, la sœur de Mlle Cico, du Palais-Royal. Mais il eut mieux : un soir, où elle s'était égarée au Café du Géant, Mme Ugalde fut frappée par la voix d'une débutante. Elle lui parla, s'intéressa à elle, lui

donna des conseils et la fit travailler. Ce fut une des grandes cantatrices dont se put enorgueillir l'Opéra, jusqu'à ce que ses cordes vocales se cassassent. Elle s'appelait Marie Sasse.

Un incendie détruisit en 1863 le concert du Géant. Le père Paris avait gagné assez d'argent pour résister à ce mauvais coup du sort. Sur le boulevard du Prince-Eugène [Voltaire], dont le percement avait jeté bas la série des petits théâtres du boulevard du Temple, il se fit adjuger, après faillite, la salle de Ba-ta-Klan. Sa construction avait coûté, l'année précédente, près de six cent mille francs et il la rachetait pour cent quatre-vingt mille. L'affaire était déjà bonne. Elle devint meilleure encore, grâce à l'excellente troupe que sut recruter Paris, qui, jusqu'à 78 ans, ayant eu l'heureuse idée de faire succéder à la partie chant une pièce en un acte de l'ancien répertoire, Scribe, Brazier ou Dumersan, conserva cette direction, de l'or en barre.

Le Géant avait eu Marie Sasse. Ba-Ta-Klan vit débuter Lucien Fugère, mon très proche voisin, dont le succès fut, on peut le croire, éclatant. Comme plus tard à l'Opéra-Comique, il était l'idole d'un public à la vérité fort différent. A ce sujet, autre anecdote, celle-ci contée par Augé de Lassus :

A la répétition du jour, Fugère — il est à ses débuts — est invité par le régisseur à chanter quelque air de son choix et qui pourra être redit à la représentation du soir. Dès lors la faveur de *La Favorite* s'impose et bat son plein : Fugère, qui déjà rêve du théâtre, peut-être même de l'Opéra, ne trouve rien de mieux à dire que l'air du roi. Mais à peine a-t-il déclamé le récitatif d'entrée : *« Jardins de l'Alcazar!... »* que le régisseur l'arrête :

— Oh! non, pas ça! Je ne tiens pas à faire de réclame à une autre boîte!

En fait d'Alcazar, ce régisseur ne connaissait que les Champs-Elysées et le Faubourg-Poissonnière.

Ce n'était donc pas aussi « triste » que le voulait bien dire Monselet, « quand, par hasard, il existe au milieu de ces gens-là [merci pour eux!] un homme ou une femme qui a du talent ». Marie Sasse, Judic, Fugère, Berthelier, Fusier, Vibert, Dranem, Méviste, Raimu, Dorville, pour en citer quelques-uns seulement parmi ceux qui quittèrent le café-concert pour le théâtre, eurent du talent, et beaucoup, et le souvenir de leurs débuts ne leur inspirait aucune tristesse. Au « beuglant » avait également débuté Agar, Camille aux bras sculpturaux, en cette auberge du Cheval-Blanc, qui, boulevard de Strasbourg, avait précédé la Scala. Au Château des fleurs, Mme Ugalde s'était d'abord fait applaudir. Et puis il y eut Thérésa.

La *Revue Anecdotique* de février 1860 annonçait ainsi l'ouverture de l'Alcazar :

> Une nouvelle salle de concerts monstres vient de s'ouvrir au faubourg Poissonnière : c'est l'Alcazar. Dans le personnel chantant du lieu, nous avons retrouvé une étoile déchue, la Martinez, nommée autrefois la *Malibran noire,* et dont d'impitoyables créanciers voulaient saisir dernièrement jusqu'à la guitare. N'oublions pas que Théophile Gautier a fait autrefois une pièce aux Variétés pour elle.

Cette parade en un acte, créée en décembre 1851 par Maria Martinez, était intitulée *La Négresse et le Pacha* et avait pour auteurs Théophile Gautier et Charles de La Rounat, futur directeur de l'Odéon, sous le pseudonyme collectif de Ali-Biblot-Ben-Salmigondis.

On sait par les *Mémoires de Thérésa* (Henri Rochefort et Ernest Blum passent communément pour les avoir rédigés) comment Eugénie-Emma Valladon, après avoir débuté au Moka et à l'Eldorado, fut engagée à l'Alcazar. C'était une nuit de réveillon, chez le directeur de l'Eldorado, qui, en même temps que ses artistes, avait invité Goubert, son collègue du Faubourg-Poissonnière. Le

souper avait été joyeux, si joyeux que, une première bouteille de champagne débouchée, s'affublant d'une vieille robe d'habilleuse et d'une marmotte, tandis que son partenaire Velotte passait une blouse, l'idée vint à Thérésa d'improviser quelque chose. C'était simplement, sous cet accoutrement, et chantée « à la blague », *Fleur des Alpes*, filandreuse romance de Mazini, que, le soir même, elle avait interprétée sans grande conviction. Cette fois, le succès fut extrême, et les applaudissements crépitèrent, surtout lorsque, bissée, Thérésa prit l'accent allemand et « tyrolianisa » le refrain.

A la sortie, Goubert, demeuré jusque-là silencieux, demanda à la chanteuse, étonnée de cette galanterie rare chez un directeur, la permission de la reconduire. Sur le trottoir il lui offrit le bras, et ce dialogue s'engagea :

— Ecoutez, me dit-il, qu'est-ce que vous gagnez à l'Eldorado?...

— Deux cents francs par mois.

— Voulez-vous en gagner trois cents?

— Je le crois bien.

— Je vous les offre.

— Vous!

— Oui, moi.

— Et pourquoi faire, mon Dieu?

— Pour chanter à l'Alcazar et aux Champs-Elysées, pavillon Morel.

— Les romances de cœur?

— Non. Les romances comiques... c'est à cette seule condition... A partir d'aujourd'hui vous n'aurez pas d'autre répertoire que celui que je vous indiquerai.

Le lendemain, ou plus exactement le soir même — aucun traité ne la liait vraisemblablement à l'Eldorado, — reprenant son accent alsacien, son tambour de basque et sa tyrolienne, Thérésa chantait à l'Alcazar, devant une salle en délire, le macaroni de *Fleur des Alpes*.

Il fila et on la fit bisser trois ou quatre fois.

Goubert était dans l'enthousiasme.

— Tu vois, me cria-t-il à ma rentrée dans les coulisses, tu vois que j'avais deviné juste, et c'est moi qui te le dis : avec ta *Fleur des Alpes*, tu vas faire courir tout Paris.

J'étais si émue, et lui aussi probablement, que je ne m'apercevais point qu'il me tutoyait.

Ce répertoire choisi par Goubert, Louis Houssot, Jean-Baptiste Clément (le futur membre de la Commune, auteur du *Temps des cerises*), Francis Tourte, Paul Burani en étaient les « paroliers »; Darcier, Hervé, A. de Villebichot, Chantagne, les musiciens. *Le Rossignol, On y va, Le Chemin du Moulin, les Cerises de Jeannette, Une Espagnole de carton* assurèrent la vogue de « la Patti du peuple ». Avec *La Gardeuse d'ours, Rien n'est sacré pour un sapeur, La Femme à barbe* et *C'est dans l'nez qu'ça m'chatouille* elle atteignit son *summum*.

On a beaucoup médit de ce répertoire. Les « intellectuels », surtout lorsque la politique s'en mêle, ont des sévérités inattendues et, comme les maris de Gavarni, prêtent facilement à rire. Les belles dames qui, au XVIIIe siècle, riaient aux audaces de Vadé et de Collé affichaient moins de délicatesse et montraient plus d'esprit. Ce premier couplet de *Rien n'est sacré pour un sapeur* (paroles de Louis Houssot, musique de A. de Villebichot), fournit un spécimen du genre. L'indignation des Aristarques de l'opposition était vraiment hors de propos. Sans monter jusqu'à la rue de la Santé, on en disait bien d'autres à la Brasserie des Martyrs.

Qu'un' pauv' servante a donc d'misère
A l'égard de son sentiment,
Et qu'elle a d' mal à satisfaire
L'objet d'son doux attachement
Sans avoir du désagrément; (*bis*)
T'nez, pas plus tard qu'à l'instant même,
J'viens d'êtr' victim' de mon bon cœur,
Ah!
Malgré qu' nous soyons en carême,

Rien n'est sacré pour un sapeur!
Malgré qu' nous soyons en carême,
Rien n'est sacré, rien n'est sacré pour un sapeur!

Evidemment, ce n'est pas la *Chanson de Fortunio.* Toutefois, ces couplets dénués de toute prétention peuvent sembler préférables au robinet d'eau tiède de la romance sentimentale, et, par l'appui de sa voix et de sa diction, Thérésa prêtait à leurs auteurs une apparence de talent.

Rossini le reconnaissait et aussi Gounod, à qui Jules Claretie attribuait ce propos : « Personne n'a, pour chanter, une meilleure méthode que Thérésa, si ce n'est Mme Viardot. Elle phrase comme personne au monde. »

Les élégantes du Second Empire le savaient bien. Ne se contentant pas d'aller écouter l'artiste aux deux Alcazars, elles l'invitaient à leurs soirées et la faisaient entendre à leurs invitées. Un peu benêt, à son habitude, continuant à ne pas comprendre, et toujours à la poursuite de la respectabilité, Champfleury s'indignait, dans *Paris-Guide* (1867), en une prose qu'eût pu lui envier Joseph Prud'homme :

Sans doute, dans les cafés, de choquantes individualités jouent un rôle un peu trop considérable. Qui les met à la mode, qui les acclame, qui reçoit dans l'intimité ces chanteuses qu'un Ribeira seul pourrait idéaliser, lui le grand idéalisateur des idiots et des pouilleux? Ne sont-ce pas les femmes du grand monde, qui, capricieuses, ennuyées, disent à une vachère :

— Toi, tu seras la reine des cafés-concerts, et tu ne m'humilieras pas par ta beauté.

Indignation maladroite, les chansons de Louis Houssot étaient suffisamment dépourvues de style pour mériter l'entière approbation de Champfleury, lâché par *Mademoiselle Mariette,* mais père du Réalisme.

La belle et claire intelligence de Louis Veuillot savait voir plus loin. Quelques-unes des plus belles pages des

Odeurs de Paris sont consacrées au « café chantant ». Il a été entendre Thérésa : il a trouvé à ce qu'elle chante « le goût du ruisseau ». Pourtant, il n'a pas été insensible à son talent, estimant qu'elle savait chanter et, malgré toutes ses prétentions, que ce n'était pas la « première venue ».

Son répertoire seul laissait à désirer : il lui fallait des poètes, et non des amuseurs. A son automne seulement, de 1883 à 1888, elle les trouva en cet Alcazar du Faubourg-Poissonnière, théâtre de ses premiers succès, lorsque Donval, son mari, en était administrateur. *La Toussaint, L'Eté de la Saint-Martin, Le Bon Gîte* de Déroulède, la chanson de *La Glu* de Richepin, on était loin de *La Femme à barbe*. Puis, « atteignant à la pure beauté », ce fut *La Terre*.

Jules Jouy — suivant le mot de Laurent Tailhade — avait eu l'honneur de donner, avant l'éternel silence, un chant digne de sa gloire à la Muse des faubourgs.

Cela n'empêcha pas cet Alcazar qui, en dehors de Thérésa, avait connu les déconcertantes improvisations d'Albert Glatigny, de mal finir. Il était redevenu le « nid à faillites » qu'il avait été avant la direction Goubert. Transformé en salle de bal, devenu Casino du High Life en 1889, et Théâtre Moderne avec Chelles, qui y mangea ses économies en 1893, il ne mourut pas en beauté, mais en sainteté. En février 1897, après diverses réouvertures malheureuses, Nancy Vernet y installa le Théâtre Chrétien, où, avec le concours de l'abbé Jouin, curé de Saint-Médard, elle monta la *Nativité*. Du coup, ce fut la fermeture immédiate. Désabusé, le propriétaire livra la salle aux maçons, et, à sa place, s'éleva une maison de rapport.

Boulevard de Strasbourg, l'Eldorado avait été inauguré en décembre 1858, sur l'emplacement du manège Pellier. Il ne possédait donc pas l'ancienneté des cafés-

concerts des Champs-Elysées, mais aucun ne semble avoir autant fait pour l'affranchissement d'un genre et pour en élever le niveau. Dès le mois de mai 1861, Lorge, qui venait d'en prendre la direction, débarrassait la scène de l'encombrante « corbeille » et obtenait pour ses artistes le droit de se costumer. En mai 1867, profitant largement de la liberté enfin accordée aux cafés-concerts, il équipa aussitôt des décors.

Darcier, Joseph Kelm, le créateur du *Sire de Framboisy,* Fusier, Suzanne Lagier, Milly Meyer, Anna Judic, Louise Théo, adorablement jolie, mais qui, pour le talent, ne lui venait pas à la cheville, Amiati et Chretienni qui, trop souvent, reprirent l'Alsace-Lorraine, Paula Brébion, Paulus, Bourgès, Chaillier, Eléonore Bonnaire, Duhem, Violette, Alexandre Guyon, Gilbert, Plebins, Reschal, Sulbach, Vaunel, sans oublier Tramel, dans cette admirable charge, *Le Crime du Bouif*, dont Georges de La Fouchardière avait fourni le canevas, il n'est dans la voie lactée du café-concert étoile qui n'ait passé par l'Eldorado.

Alors que, parmi les artistes femmes, tant d'autres semblaient chercher uniquement à lever la jambe et à montrer leurs intimes dentelles, immobile, en jupe longue, gantée de noir, se révélant peut-être plus comédienne que chanteuse, Yvette Guilbert vint, sur le plateau de l'Eldorado, recueillir la consécration de la jeune gloire que déjà lui avaient value ses succès au Concert Parisien, au Divan Japonais et aux Ambassadeurs. Les *Petits vernis* de Jacques Redelsperger, les *Demi-Vierges* et les *Jeunes mariées* de Xanrof, avec un art infini, elle détaillait ces bluettes. Elle ne les chantait pas, elle les jouait.

L'orchestre, que plus d'un théâtre lui eût pu envier, était d'ailleurs excellent. Deux musiciens, de premier ordre, l'avaient dirigé, Hervé, le compositeur toqué, auteur de *Chilpéric* et du *Petit Faust*, et Boulonnais comme son

neveu, Charles Malo, à qui l'administration rendit un hommage mérité en inscrivant son nom, parmi ceux des maîtres, sur un cartouche.

Par ces temps de jazz-band et de nègres fous, cette tradition de la bonne musique s'était conservée; cet orchestre qui avait accompagné et soutenu ses débuts, Judic le retrouva quand, à la fin d'une carrière triomphale, elle eut la coquetterie suprême de reparaître à l'Eldorado. C'était osé. Pourtant, ce ne fut une déception pour personne. *Mademoiselle Nitouche*, la plus exquise des comédiennes et la meilleure des mères, avait pris un peu d'embonpoint, mais n'avait rien perdu de son charme ni de son talent. Elle était demeurée la « reine des mines ». On lui fit une ovation méritée. Pour tous, ce fut un régal, pour elle une grande joie.

Mlle Cornélie, une ancienne tragédienne de l'Odéon, jadis avait, à l'Eldorado, déclamé des vers de Corneille et de Racine. Si louables que fussent ses intentions, elle amenait avec elle tous les défauts des leçons apprises et des Conservatoires. Ses auditions eurent peu de succès. La tentative faite à Bobino, en 1913, fut autrement intéressante : la troupe, toute la troupe, joua *Le Malade imaginaire*. Jamais peut-être n'avait-on approché de si près la pensée de Molière. Libéré de la tradition qu'il ignorait, l'acteur de café-concert prêtait à Argan et à ses partenaires sa spontanéité et son comique particulier, déchaînait le rire. Sur les tréteaux officiels, ces messieurs et dames ont vraiment trop l'air de remplir un sacerdoce ou de chercher à battre un record.

De l'autre côté du boulevard, sur l'emplacement de l'ancien Cheval-Blanc, la Scala, construite en 1874, possédait une troupe aussi brillante que l'Eldorado. En dehors des noms précédents — les artistes faisaient souvent la navette d'un théâtre à l'autre, — jouissaient de la vedette : Mmes Duparc, Valti, plus tard, par son mariage, princesse et millionnaire, Anna Thibaud, Margue-

rite Deval, Arlette Dorgère, Régine Flory, la pauvre Régine que son cœur conduisit au suicide, Mistinguett, Edmée Favart, délicieuse dans *Ciboulette* ; du côté des hommes : Libert (*L'Amant d'Amanda,* 1876), Ouvrard, Réval, Marius Richard, Caudieux, Max Dearly, Mévisto, Polin, Fragson, Jacques de Féraudy, transfuge de la Comédie-Française, Kam-Hill, l'homme à l'habit rouge, propre frère du bon comédien Jean Périer, de l'Opéra-Comique, et combien d'autres. Tout un Gotha.

Le mot n'a rien d'exagéré : Mme G. Pignatelli, princesse de Cerchiara, à la suite de difficultés avec son mari et avec son beau-frère, le comte Nicolas Potocki, débuta en octobre 1883 à la Scala. Joli petit scandale, que commémora ce sonnet de Jean Lorrain :

PRINCESSE

Les journaux du matin ont appris la nouvelle :
Princesse russe et noble à plus de vingt quartiers,
Cette sœur de duchesse, altière aux plus altiers,
Débute à la Scala...
Vengeance de donzelle,

Qui de son nom de femme autrefois riche et belle
Bat monnaie et, foulant les préjugés aux pieds,
Vend, fille de boyards, à nous, fils d'émeutiers,
Ses aïeux; et cela pour une bagatelle,

Six cents louis que le duc, en maladroit qu'il est,
Refuse de payer.
— Soit, ma vengeance est prête.
— Vous prendrez un amant?
— Mille amants, s'il vous plaît,

Le public. — Et, d'avance amortissant la dette,
Le grand nom des aïeux luit ce soir en vedette
Sur l'affiche, et la presse apprête son sifflet.

En dépit de ses diamants, les débuts de la femme du monde ne furent pas heureux. L'air de *Mignon* qu'elle avait choisi provoqua dans la salle une bruyante hilarité. Dès les premières mesures, on se rendit compte, suivant le mot de Jules Claretie, que « si Mignon connais-

sait le pays où fleurit l'oranger, sa voix n'était pas faite pour le pays où se sert l'orangeade ».

Pareil scandale faillit se renouveler en avril 1897, aux Folies-Bergère. Cette fois, il s'agissait de la princesse de Caraman-Chimay, autrement dit Clara Ward. A court de distractions, les jeunes gens du faubourg Saint-Germain avaient déjà préparé les différents légumes que comporte une « jardinière » bien ordonnée, auxquels, pour faire bonne mesure, se joignaient quelques douzaines de lapins vivants. L'Elysée et le Quai d'Orsay s'émurent. Prévenu du désordre, M. Louis Lépine, préfet de police, intervint, fit résilier l'engagement et « embarquer l'indésirable pour une destination lointaine ».

La morale publique n'avait rien à voir avec les cuisses, le maillot et les parchemins des Chimay. Le scandale était ailleurs. Dans la salle bien plus que sur la scène. M. Louis Lépine fit bien de l'éviter :

> Car, comme le remarqua justement Georges Clemenceau, le spectacle d'une femme pas vertueuse, écrasée par deux milliers de gens dont la plupart seraient fort embarrassés de montrer des certificats de vertu, ne me paraît point à la gloire de la nature humaine.

Installé dans une dépendance de Pygmalion, le boulevard Sébastopol eut, de son côté, l'Eden-Concert, dont l'existence fut brève (1881-1895). Ses vendredis classiques, auxquels Edmond Teulet apporta un précieux concours, lui valut les encouragements répétés de Francisque Sarcey. Sans doute aurait-il témoigné moins d'indulgence aux exhibitions que, devenu Concert Mayol, le Concert Parisien réserve à ses habitués. La femme nue ne passait point pour l'effrayer outre mesure, mais pas sur la scène.

Avant que, au bas du terre-plein du Pont-Neuf, les crues annuelles du fleuve transformassent souvent en bains de siège les fauteuils d'orchestre du Vert-Galant,

les étudiants avaient eu leur café-concert, embusqué dans la rue Contrescarpe-Dauphine, cette rue Mazet que devaient illustrer le restaurant Magny et le *Journal des Goncourt*.

C'était là, affirmait Alfred Descudié, « le bouis-bouis typique, le bouis-bouis par excellence » ! (*Bouis-bouis, bastringues et caboulots*, 1861). « Les étudiants l'ont appelé *Beuglant*, ce qui donne une idée de sa musique. » Le concert a depuis longtemps disparu, le mot est resté. La salle, assez grande, mais toujours pleine, remuante, bruyante, était convenablement décorée. A côté de la chanteuse « genre Thérésa », une débutante au nom oublié, Marie Box, se faisait remarquer par sa voix, fraiche et jolie, qu'elle savait conduire. L'été, le concert abandonnait la rue Contrescarpe pour se réfugier, aux alentours de Bobino, « dans un abri presque champêtre, couvert de treillages, situé rue Madame, et adossé au Luxembourg ».

Sur un terrain vague, dépendant de l'ancienne Pépinière, presque en face de Bullier, fut plus tard édifié le Chalet, qu'il ne faut pas confondre avec celui de la rue de Rennes. D'abord brasserie, il fut ensuite métamorphosé en café-concert. La chansonnette ne lui réussit pas mieux que la pompe à bière. Il disparut au bout de quelques années, sans laisser de trace.

Plus haut, à deux pas de la gare Montparnasse, dans cette bruyante rue de la Gaîté, si bien décrite par Ernest Raynaud et où l'on croit revivre les premiers romans de Huysmans, ce fut Bobino, deuxième du nom, la Gaîté-Montparnasse. Son propriétaire, M. Jamin, l'avait reconstruite et agrandie en 1868, avec des matériaux provenant du Théâtre International de l'Exposition. J.-K. Huysmans y situe la première partie de *Marthe*. On connaît le sonnet adressé à la jeune femme en manière de déclaration :

A UNE CHANTEUSE

Un fifre qui piaule et siffle d'un ton sec,
Un basson qui nasille, un vieux qui s'époumonne
A cracher ses chicots dans le cou d'un trombone,
Un violon qui tinte ainsi qu'un vieux rebec,

Un flageolet poussif dont on suce le bec,
Un piston grincheux, la grosse caisse qui tonne,
Tel est, avec le chef pansu comme une tonne,
Scrofuleux, laid enfin à tenir en échec

La femme la plus apte aux amoureuses lices,
L'orchestre du théâtre. — Et c'est là cependant
Que toi, mon seul amour, toi, mes seules délices,

Tu brames tous les soirs d'infâmes ritournelles
Et que, la bouche en cœur, l'œil clos, le bras pendant,
Tu souris aux voyous, ô la Reine des belles!

A la vérité, des étudiants, des artistes, venus là pour s'amuser, plus que des voyous, composaient la salle. Resté gamin de Paris, François Coppée aimait à y venir passer une heure, après avoir dîné chez Lavenue, le petit, celui des peintres.

La Gaîté-Montparnasse est, avec le Concert Européen (le « Casino de la rue Biot »), un des seuls cafés-concerts qui n'aient pas tourné au cinéma. Il y a belle lurette que le Divan Japonais de Jehan Sarrazin, où triompha Yvette Guilbert, est, après la direction Maxime Lisbonne, devenu Comédie Mondaine. A la Cigale, malgré le succès prolongé de ses revues et le brio de Miss Campton, l'écran a, depuis cinq ans, rempalcé la toile de fond des changements à vue, cependant qu'à côté, à la Fourmi, l'amusant « crochet », caleçon redouté de l'amateur, a disparu. La Gaîté-Rochechouart, dont les revues, longtemps légendaires par leur esprit, y firent monter tout Paris et lui révélèrent Jeanne Pierly, a fait place au Théâtre Yidisch, puis également à l'écran d'un cinéma.

Au Moulin-Rouge, à l'Olympia, les « vues fondantes » et les « ralentis » ont succédé aux *girls*. Il va en être de même à l'Eldorado. Les beaux jours du Raffestin sont depuis longtemps finis. Seuls demeurent, music-halls

plus que cafés-concerts, le Casino de Paris et les Folies-Bergère. Construites sur un terrain appartenant à l'Hospice des Quinze-Vingts, dont c'est peut-être le principal revenu, celles-ci avaient, lors de leur ouverture, en 1869, été surnommées le « Sommier élastique », en souvenir du magasin de literie qu'elles remplaçaient. Au cours de revues somptueuses, les femmes nues abondent, dont rêvait jadis le feu capitaine Legras. Huysmans a laissé du lieu, dans ses *Croquis parisiens*, une description, haute en couleur, qu'il faut relire. Au promenoir et autour des bars, des habituées entre deux âges foisonnent, accueillantes pour l'étranger et le provincial. « Le Sommier élastique », l'appellation avait quelque chose de symbolique.

Le Casino de Paris offre moins l'aspect d'un trottoir roulant. A la fin de la guerre, alors que les gothas survolaient Paris plongé dans l'obscurité, M. Léon Volterra y monta une revue, véritable débauche de lumière, dont le titre n'était pas moins caractéristique : *Laisse-les tomber*. Gaby Deslys — ce fut une de ses dernières créations — et Boucot, dans le personnage du *Théodore* de Courteline, s'en montrèrent les protagonistes hors de pair.

Le music-hall, avec le luxe de ses revues à grand spectacle, avait fortement compromis l'existence des cafés-concerts, réduits le plus souvent au rôle de concerts de quartier. Maintenant, il est à son tour menacé par l'assaut du cinéma, auquel se joignent les difficultés de la vie, les auditions radiographiques, les sports et l'auto!

Est-ce à dire, cependant, que le café-concert soit mort? Non, pas plus que la chanson. *La rue qui chante* — c'est là une jolie page de Gustave Geffroy — ne saurait se passer du café-concert, son grand pourvoyeur. Longtemps encore, toujours sans doute, tant qu'il existera des ateliers, on verra, à leur sortie, des midinettes entourer le chanteur des rues, acheter les rimes niaises

de la romance sentimentale et en reprendre le refrain en chœur. Ce qui était vrai du temps de Mazarin ne l'est pas moins aujourd'hui : on chante et l'on paie — et il faut payer beaucoup.

Tout est matière à chansons. On a chanté Mme Steinheil, Thérèse Humbert et son coffre-fort, le pharmacien de Vaugirard et son p'tit cadenas, la jupe-culotte et l'abbé Delarue, le président Grévy, ses canards et son gendre. On a chanté *La Madelon*, et, pour les souvenirs qu'elle évoque, on ne peut, après plus de quinze ans, l'entendre sans émotion.

L'art des cafés-concerts n'était évidemment pas très relevé. Néanmoins, le tableau peut sembler par trop poussé au noir qu'en traçait Augé de Lassus, — et il s'agissait des Champs-Elysées !

La romance sentimentale et bête à pleurer, c'est le cas de le dire, alterne avec la chansonnette grivoise, ou même quelque chose de plus. On se croit soi-même spirituel à comprendre ces sous-entendus, à deviner ces énigmes; et les plus crapuleuses sont souvent les plus goûtées et les plus applaudies. C'est lamentable, piteux, d'ailleurs follement populaire. La musique, comme les consommations, n'est pas de premier choix. Elle est ce qui convient à des oreilles blasées et qui veulent être secouées, plutôt que charmées et caressées. Violons et violoncelles murmurent à peine, mais les cuivres éclatent en de soudaines fureurs, comme pour réveiller les dormeurs, les nonchalants. Pistons et cymbales font rage. C'est frelaté, violent, brutal.

De « franches inepties » où il était fait une consommation exagérée de nichons, de belles-mères et de chopines, composaient pour l'ordinaire le programme. Toutefois, ainsi que le remarquait avec raison Léo Claretie :

Elles ont cependant leur intérêt, ces chansonnettes, et elles ne sont pas des documents négligeables, si on songe qu'elles représentent d'une façon tout à fait adéquate les goûts et les prédilections du gros public. La littérature des cafés-concerts est l'expression des tendances de la foule et le résumé

de l'esthétique populaire. Il y a un contact tout à fait direct entre la chanson et le peuple; la pénétration est intime.

Si le gros du public a pour le beau cette « haine congénitale » que signalait Laurent Tailhade après Baudelaire et Leconte de Lisle, on ne saurait s'en prendre aux directeurs et à leurs ordinaires fournisseurs. Ils font tout pour lui plaire à ce public, se modèlent sur ses goûts, les flattent et les exaltent. La chanson de café-concert, c'est un peu, qu'on me permette la comparaison, l'article de Clément Vautel. Il représente la classe moyenne, est le parfait écho de ses aspirations, de ses pensées les moins secrètes et, jusqu'à un certain point, de son bon sens.

Toutefois, — sans parler de la chanson de cabaret, très supérieure et autrement spirituelle, par conséquent inaccessible à la masse, — ces gauloiseries si décriées du café-concert exigeaient, pour être menées à bien, une certaine habileté. Il faut connaître son métier pour avoir certaines audaces :

J'avais vingt ans
C'était l'printemps,
Et j'étais demoiselle,
Quand dans un bois
D'Choisy-le-Roi,
Je perdis... mon ombrelle.
— Ma pauvre enfant,
Me dit maman,
C'est un triste accident,
Mais racont' moi, veux-tu?
Comment tu l'as perdu?

Retroussés et sous-entendus, ce fut toujours le genre préféré du café-concert. Mais ce fut aussi une école de diction, et quelle fine diseuse était Eléonore Bonnaire qui, à l'Eldorado, racontait ainsi comment elle avait perdu... son ombrelle.

D'un niveau très supérieur à celui des paroliers, venus du cabaret, de véritables chansonniers, Aristide Bruant,

Jules Jouy, Meusy, Xanrof, ne dédaignèrent pas la tapageuse publicité des « beuglants », avant que la rue s'emparât de leur œuvre. *Le Sire de Framboisy*, de E. Bourget et Laurent de Rillé, constituait une amusante satire. Le *Baptême du p'tit ébéniste*, de Durandeau, — seconde mouture d'une chanson de compagnonnage dont Gérard de Nerval avait noté le refrain — ne laissait pas d'être plaisant :

Que j'aime à voir autour de cette table
Des scieurs de long, des *ébénisses*,
Des entrepreneurs de bâtisses...
Que c'est comme un bouquet de fleurs!

Le refrain d'*Une maison tranquille*, de Charles Colmance, avait fourni, en décembre 1857, aux Variétés, le titre d'une revue : *Ah! ah! les p'tits agneaux*, par Th. Coignard et Clairville. *Le p'tit ébéniste* eut une fortune analogue: en décembre 1863, la revue de Henry Thiéry et Jules Renard (rien de Poil de Carotte) aux Folies-Dramatiques était intitulée : *Que c'est comme un bouquet de fleurs*.

Et il y eut les scies. Le café-concert en compte de nombreuses à son passif. Jaillies de son plateau, elles inondèrent Paris et gagnèrent la province.

Quelques-unes furent drôles, telles le *Petit Pénard*, le *Marchand de marrons* et *la Soupe et le Bœuf*, de Jules Jouy, ou encore cette autre scie que détaillait si finement Yvette Guilbert :

Tous les dimanches les Boudin
Offraient le théâtre aux Bouton :
Mais en revanche les Bouton
Payaient à souper aux Boudin.
On ne voyait pas les Bouton
Sans voir aussitôt les Boudin;
Quand on invitait les Boudin,
Fallait inviter les Bouton!

Ce fut là l'exception. Dénuées de tout esprit, ces scies se contentaient généralement d'être absurdes. *On dirait*

du veau, En voulez-vous des z'homards, et bien d'autres, n'avaient pas fatigué les méninges de leurs auteurs. On chercherait vainement la raison de leur succès. Si *Merci pour la langouste* ne signifiait pas grand'chose, trahissant tout au plus la joviale bonne humeur de l'artiste qui l'avait lancé, d'autres pourtant étaient typiques et en quelques mots évoquaient l'époque qui les avait vu éclore. *Ah! zut alors, si ta sœur est malade,* c'est, le mégot à la lèvre, le gavroche du Second Empire. *Ah! c'que j'ai engueulé l'patron* révèle déjà un nouvel état d'esprit antérieur à la guerre.

M. Gustave Rivet, ancien habitué et peut-être dernier survivant du salon de Nina de Villard, un de ses collaborateur dans les *Dizains réalistes,* a raconté ici même la poignante origine de la romance *Ay Chiquita.* A en croire le *Bibliophile français,* celle de *Hé! Lambert,* cette scie chantée par Alexandre Legrand au Concert du XIXe siècle, qui bientôt tourna à l'obsession, ne l'était pas moins. Comme beaucoup d'autres, la chanson était très ancienne. La complainte originale aurait été le cri de désespoir de « Madame Lambert pleurant son mari mort aux croisades » :

Vous n'auriez pas vu — Lambert (*3 fois*)
Qui quitta son Château-Vert
Pour partir o l' sir d'Yffer?
Qu'est-ce qu'a vu Lambert (*4 fois*)
Vous n'auriez pas vu Lambert
Qui me quitta l'autre hyver?

Sans remonter jusqu'aux croisades, rompant avec les libertés prises par les conteurs depuis le XVe siècle, la Muse du café-concert s'est généralement montrée favorable à la religion : le curé, quand elle évoque sa silhouette, est le « bon curé », aimant à remplir son verre, mais indulgent aux petits péchés de ses paroissiennes. Par contre, ne pouvant oublier les petites séances dont le quai Valmy avait été le théâtre, elle ménagea moins

l'Armée du Salut, cependant si bienfaisante. Chanté et dansé, ce fut ce couplet qui fit fureur:

C'est nous qui somm's les mômes
De l'Armé' du Chahut,
Salut!
Et nous chantons les Psaumes
Sur des airs de chahut,
Chahut!

C'est là tout un passé. Plus tard, les bibliographes consacreront une rubrique spéciale au café-concert, en tête de laquelle ils placeront Georges Montorgueil, Eugène Héros et André Ibels. Le roman s'en est mêlé. *Le petit vieux bien propre* de Willy évolue en plein dans le monde du music-hall. Colette en a décrit l'*Envers* et a suivi dans ses tournées *La Vagabonde.* Dans *Le Cavalier Miserey,* d'Abel Hermant, c'est le « beuglant » de province, où G.-Albert Aurier a placé le décor de *Vieux,* lui empruntant son héroïne et la figuration qui l'entoure. Mais c'est là autre chose, de très différent, qui ramène à la vigoureuse campagne menée par André Ibels contre *La Traite des chanteuses.*

Les maîtres du crayon, Toulouse-Lautrec, Chéret, Willette, Grün, Guillaume, Anquetin, égayèrent les murs des affiches que suscita la notoriété de Bruant, d'Yvette Guilbert, de Jane Avril, de Louise Balty ou de Polaire, voire de Kanjarowa, cette oubliée. Le vent et la pluie ont déchiré et délayé la pâte fragile de leur double-colombier. Deux volumes d'Ernest Maindron, un chapitre de *Certains,* outre une publication réservée aux *Maîtres de l'affiche,* rappellent et évoquent cette joie éphémère de nos yeux.

L'écran vainqueur s'est substitué au plateau où, court vêtue, gambadait la « gommeuse », où, en cheveux, jupe élimée et déteinte, les mains dans la poche de sa jaquette, Eugénie Buffet psalmodiait les litanies de la pierreuse.

Emerveillé, Jules Claretie assistait, en février 1896, à ces premières séances cinématographiques données, dans le sous-sol du Grand Café, par les frères Lumière. Lui aussi, le Grand Café a disparu. Par contre, l'imbécillité mise à part des films américains, le cinéma a marché à pas de géant. Force brutale, amusement nouveau d'une génération nouvelle, il a sur sa route renversé ce qu'il nous faudra peut-être reconstruire.

Nous nous demandions, écrivait Claretie, ce que sera le théâtre, précisément lorsque ces images qu'on nous présente à l'état de fusains animés pourront être polychromes, lorsque les personnages de ces photographies vivantes seront tels que nous les coudoyons, avec la couleur de leurs vêtements et de leur épiderme, lorsqu'il sera possible à un Detaille de nous montrer une bataille d'Iéna *animée*, lorsqu'en même temps on pourra, par le phonographe perfectionné, rendre le son même de la voix, lorsque tels drames, tels opéras pourront être transportés par ballots, avec leurs premiers rôles et leurs gestes, leurs figurants et leurs mouvements de foules, leurs décors, leurs musiques, leurs chœurs.

La merveille s'est réalisée. Les espoirs du maître journaliste ont été remplis, et au delà. Interprètes et metteurs en scène, le cinéma nous a révélé de grands artistes. Il a prêté à l'écran l'illusion et le frisson de la vie. Pourtant, on peut regretter l'époque où la musique et la voix humaine n'arrivaient pas à l'oreille défigurées par les haut-parleurs et, par-dessus tout, préférer aux horripilantes poursuites par quoi la libre Amérique découvre son génie, une autre forme de gaieté, à jamais française : la chanson.

PIERRE DUFAY.

LE SIXIÈME SENS

—

C'était en 1912, au cours d'un dîner qui réunissait des écrivains, des artistes et que Camille Flammarion présidait. Le survol de la Manche par Louis Blériot et le voyage Paris-Reims par l'aviatrice Baronne de Laroche suscitaient les commentaires des convives. Quelqu'un dit:

— Ce qui me surprend le plus, c'est qu'une femme ait pu, sans s'égarer, aller tout droit de Paris à Reims!

Alors, Camille Flammarion prit la parole:

« Vous tous qui êtes ici, vous croyez avoir cinq sens: la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. Mais rien ne prouve que vous n'en ayez pas six, ou huit, ou quatorze. Ce qui est certain, c'est qu'un sixième sens existe et qui est le sens de l'orientation. Ne riez pas. Ce sens existe si bien qu'il situe son siège dans l'organisme animal. La preuve, demandez-vous? La preuve, la voici:

« Le pigeon-voyageur a le sens de la direction. Le pigeon domestique ne l'a pas. Pourquoi? Le pigeon voyageur présente, derrière l'oreille, une petite protubérance qui recouvre une glande où se trouve précisément ce sens de la direction. Chez le pigeon domestique, cette glande est atrophiée, la protubérance abolie. Or, cette même glande, à l'état embryonnaire, existe chez l'être humain et il est prouvé qu'elle est plus développée chez la femme que chez l'homme. »

On imagine le rire des dîneurs et le geste de chacun pour chercher, derrière l'oreille, la petite protubérance.

— Oui, précisait Camille Flammarion, elle est exactement au-dessus de l'os mastoïde. Et remarquez com-

bien elle est apparente sous les cheveux bouclés de ma charmante voisine.

« Si l'aviation prend son essor, ainsi que je le crois fermement, on verra, avant trente ans, les femmes-aviatrices voler d'un vol rapide et sûr, et trouver trop petit le tour du monde. »

J'avais, je l'avoue, gardé de la phophétie de Camille Flammarion un souvenir assez sceptique. Mais, par la suite, il m'advint de beaucoup voyager par la voie des airs et d'effectuer des trajets aéro-maritimes en compagnie de pigeons-voyageurs, destinés à nous porter secours dans le cas de panne en mer. Cela se passait il y a dix ans, et la T.S.F. à bord des avions n'avait pas encore remplacé les pigeons-voyageurs. Je me souviens d'un survol de la Méditerranée, en 1924, où je regardais curieusement deux couples de pigeons, dans leur caisse à claire-voie, que l'on avait placée près de moi. Je remarquai qu'ils étaient sans cesse agités. Et c'est en vain que je passai ma main entre les barreaux, pour tenter de toucher leur fameuse petite protubérance.

Mais, une fois que j'avais amerri à Ajaccio, j'eus l'occasion de visiter le colombier de l'hydrescale et de m'entretenir avec le « colombophile ».

Ce fonctionnaire était un homme très doux, au regard céleste. Il vivait au sommet d'une tour, face à la plus belle rade du monde, dans la société roucoulante de ses pigeons, dont il avait la charge. Ce n'était pas une sinécure. Six cents pigeons à nourrir, à soigner et dont il fallait, chaque matin, distraire quatre couples pour les départs aériens Ajaccio-Tunis et Ajaccio-Marseille.

Je connus, par lui, maints détails sur la vie des pigeons-voyageurs, leurs mœurs, et même leurs vices! Hélas, ces six cents pigeons vivaient leur dernier jour! La T.S.F. allait bientôt les éliminer définitivement. La T.S.F. est économique, tandis que l'entretien des pigeons est

coûteux. Et combien disparaissaient en mer, au cours de leurs voyages! Combien étaient la proie des oiseaux rapaces! Le survol des Iles Sanguinaires, entre autres, où les vautours pullulent, leur était particulièrement néfaste. La compagnie de Navigation Aérienne avait pris la décision de supprimer ses pigeons voyageurs. Un poste-émetteur, bien placé dans la carlingue de l'hydravion, les remplacerait avantageusement.

— Et que vont-ils devenir? demandai-je.

— Les plus valeureux seront envoyés en Belgique, offerts aux colombiers d'Etat. Les autres, hélas! les autres...

Et le colombophile porta sa main à sa bouche, dans un geste d'horreur.

— Il en est donc, fis-je, de plus doués les uns que les autres?

— Certainement. Les femelles surtout. Voici deux pigeonnes dont je dirai qu'elles sont des « as ». Voyez leur tête énorme et le développement de leur glande, la glande de direction, au niveau de l'oreille. Palpez...

C'était vrai.

— Celle-ci, ajouta-t-il, je la crois capable, quand elle est amoureuse, de faire le tour du monde pour retrouver son pigeon. Elle ira droit, sans un écart de compas, comme vous dites en aviation.

— Croyez-vous, demandai-je, que les hommes, les aviateurs entre autres, aient le sens de la direction?

— Laissez-moi rire. Ils l'ont si peu qu'il leur faut leur radiogonométrie pour s'orienter.

Et l'ami des pigeons me montrait, à l'extrémité de la jetée, le poste radiogonométrique où se trouve, jour et nuit, un opérateur qui, le casque aux oreilles et les yeux sur la carte, a mission de surveiller, point par point, la route suivie par les hydravions et de les guider, en cas d'erreur ou de difficultés créées par la brume, la neige ou la tempête.

— Oui, la radiogonométrie et tous les instruments de bord pour ne pas se perdre au-dessus de l'immensité des flots. Tandis que mes pigeons...

— Et surtout vos pigeonnes! Mais ne pensez-vous pas que les femmes, elles aussi, ont peut-être le sens de la direction?

Je lui citai le point de vue du savant Flammarion. Je lui nommai, en exemple, l'aviatrice Adrienne Bolland qui, en 1921, toute seule, à bord de son avion, survola la Cordillère des Andes et, partie de Buenos-Ayres, s'en alla tout droit à Santiago-du-Chili où elle atterrit comme une fleur.

— Les femmes, fit-il, après avoir réfléchi, tout en caressant la gorge irisée de sa pigeonne, oui, les femmes peut-être!...

§

Depuis ce temps, chaque fois qu'une aviatrice accomplit un exploit, je regarde discrètement derrière le lobe rose de son oreille. Or, j'ai été frappée, l'an dernier, par la forme de la tête d'Amelia Earhart, l'héroïne de l'Atlantique, et par ses oreilles un peu décollées à la base, comme pour mieux laisser se développer la fameuse protubérance.

Il est un fait, c'est que la navigation aérienne semble un jeu pour les aviatrices. On a glorifié, il y a deux ans, une jeune fille italienne qui, dans son seizième printemps, réalisa, seule, à bord de son avion, le tour des capitales d'Europe. Elle n'avait pas eu le temps, à cet âge tendre, de se livrer à de graves études d'aucune sorte. La vérité c'est qu'elle mit bien son cap et qu'elle arriva.

De même, Maryse Bastié volant, toute seule et d'un coup d'ailes, de Paris en Russie!

Les femmes arrivent toujours, alors que parfois les hommes s'égarent. Chance, science, protubérance, instinct du pigeon voyageur. Sixième sens!

Aujourd'hui, toutes les jeunes filles rêvent de devenir

aviatrices. Nouvelles stars, elles se sont très vite rendu compte qu'il ne faut, pour ce but, ni une exceptionnelle force physique, ni une exceptionnelle science. Il faut de la volonté. Et ce n'est, certes, pas la vertu qui manque aux femmes modernes.

Au surplus, pour faire de l'aviation, la belle jeunesse même n'est pas indispensable.

Une célèbre aviatrice anglaise, lady Bailey, qui a accompli deux fois le voyage Londres-Le Cap, est sexagénaire et plusieurs fois grand'mère! On la vit, cet hiver, s'envoler, d'un coup d'ailes, de Londres à Oran, et, d'un autre coup d'ailes, d'Oran au centre du Désert. Le plus extraordinaire, c'est qu'elle était seule à bord de son avion — et avec une bronchite! — A l'âge où les vieilles dames soignent leur rhume en buvant des tisanes, au coin du feu, lady Bailey traite sa grippe par le mépris et lui donne de l'air. Elle part malgré la fièvre et la défense du médecin. Et, sans erreur de compas, elle arrive. On sait son retour où, cette fois, sérieusement malade d'un commencement de typhoïde, elle vola par étapes, de Tombouctou à Londres, mais toujours conduisant son avion et seule à bord. Soixante-quatre ans, trois fois grand'mère!...

Certes, lady Bailey est une femme vigoureuse, mais non une athlète. Adrienne Bolland pèse 48 kilogs, et le poète Francis Jammes pourrait chanter ses « minces bras » et ses chevilles si fines. La renommée a dessiné les silhouettes parisiennes de Maryse Bastié, d'Hélène Boucher aux formes graciles...

Quant à la science, d'ailleurs peu ardue, de la navigation aérienne, pourquoi les femmes ne se l'assimileraient-elles pas aisément, alors qu'on voit fréquemment des ouvriers mécaniciens, pourvus des simples études primaires, devenir d'excellents pilotes-navigateurs, particulièrement appréciés par les Compagnies de Transports Aériens?

En deux mois — et même moins — une jeune fille est brevetée aviatrice. Et la même année, elle vole de continent à continent. Rien, pourtant, ne l'y destinait. Celle-ci, auparavant, était danseuse; celle-là était modiste...

Et voici que les jeunes mamans s'en mêlent. En Algérie, Mme Louise Clauzel, pilote-aviatrice depuis le 4 janvier, conduit maintenant, d'un vol sûr, son mari et ses petites filles, de Mascara à Alger (400 kilomètres), pour des emplettes et pour le cinéma, en attendant de les amener à Paris ou d'aller les camper au milieu du Désert.

De plus en plus fort. Voici une aviatrice-nourrice! Lisez cet extrait d'un journal aéronautique d'Oranie, *Le Pingouin*, du 15 mai 1933:

La jeune aviatrice, Mme Thérèse Liepman, femme du président de l'Aéroclub de Sidi bel Abbès, vole déjà aux confins des monts de l'Atlas. Mère de trois superbes enfants, le plus jeune n'avait que cinq moins et elle l'allaitait, quand elle commença son entraînement. Partagée entre son amour maternel et son amour aéronautique. Mme Liepman rendit les deux amours conciliables. Si quelques leçons de pilotage furent manquées, par contre, aucune tétée ne fut remise. Ainsi la preuve est faite qu'on peut très facilement être, à la fois, aviatrice et nourrice.

Hâtons-nous d'être ébahis.

De même que, depuis longtemps déjà, nous regardons, indifférents, rouler, dans son auto, l'adolescente qui sert de chauffeur à ses parents, en proférant des jurons; de même nous nous retournerons à peine, demain, pour regarder atterrir la maman nipponne qui volera, d'un cap sûr, de Tokio à Paris, seule, avec ses bébés!

Il n'est que d'avoir le sixième sens.

LOUISE FAURE-FAVIER.

UNE CURIEUSE SECTE DE MYSTIQUES NUDISTES

LES DOUKHOBORS DU CANADA

—

Une note humoristique, parue dans la presse quotidienne, nous a représenté Peter Veriguine II, roi des Doukhobors, se promenant en calèche, accompagné de jolies filles complètement nues, comme lui-même d'ailleurs.

J'ignore quelle part de vérité peut être attribuée à ce récit, mais il est certain qu'il contient, pour le moins, un détail erroné : la royauté de Peter Veriguine, les Doukhobors étant une secte de chrétiens qui ne reconnaît aucune autorité constituée, mais seulement la valeur morale de quelques animateurs possédant leur confiance.

Sous réserve de ce détail, le fait n'est pas dépourvu de vraisemblance, car ces émigrés russes, fidèles d'un étrange culte évangélique, sont, en même temps, des nudistes qui, non seulement vivent, autant que possible, sans vêtements, sur leurs vastes terres, mais encore manifestent en public leurs revendications, en se répandant en longs cortèges, dans les villes ou villages voisins, sans être recouverts du moindre voile.

Au mois de mai 1932, un bref communiqué, inséré dans les journaux, a fait connaître au monde entier que la rue principale de Grand-Forks, une localité située en Colombie Britannique, dans l'Ouest Canadien, avait été le théâtre d'une manifestation peu commune. Plu-

sieurs centaines d'hommes et de femmes, appartenant à la secte des Doukhobors, ou Fils de la Liberté, y avaient défilé, sans nuire à personne, mais complètement nus.

La police, alertée, mit en état d'arrestation cent cinquante d'entre eux, dont treize femmes, qui furent conduits à la prison de Nelson, où se trouvaient déjà deux cent cinquante autres détenus, appartenant à la même communauté.

Le fait n'est pas nouveau. La première « parade » de ce genre à laquelle se livrèrent les Doukhobors remonte à une vingtaine d'années, et ils l'ont renouvelée depuis avec fréquence, malgré les persécutions.

Leur doctrine se distingue très nettement de celle des autres nudistes. Il ne s'agit, en effet, ni d'un effort de libération à l'égard de la servitude corporelle du vêtement, ni d'une forme de culture physique, basée sur l'utilité que représente, pour la santé, l'exposition quotidienne au grand air, et aux rayons du soleil, de la totalité de la personne humaine.

L'existence des Fils de la Liberté est, d'autre part, tellement saine et laborieuse qu'il n'est jamais venu à l'idée, même de leurs pires adversaires, de les assimiler à des érotomanes d'un genre particulier. La pratique du nudisme est, chez eux, une conséquence de la foi religieuse.

L'origine de cette association n'est pas sans offrir quelque mystère, car elle est apparue spontanément, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, dans des régions diverses de la Russie, avec pour adeptes des paysans illettrés, sans que l'histoire ait enregistré l'intervention d'un agitateur quelconque.

Au début, ils vécurent dispersés, à raison de quelques familles par village, n'ayant avec ceux des localités voisines, ou des autres provinces, que des rapports occasionnels. Mais on en rencontrait presque partout.

même en Sibérie et au Kamtchatka, même au delà des frontières, en Allemagne et en Turquie.

Le nom de Doukhobors, qui signifie « Lutteurs par l'esprit », leur fut donné, dit-on, en 1785, par l'archevêque d'Ekaterinoslav, afin de caractériser leur genre d'hérésie. Ils acceptèrent ce nom, qui leur parut entièrement justifié, car ils prétendent, en effet, servir Dieu par l'esprit, et ils se disent chrétiens.

Gens simples et dépourvus, presque tous, d'instruction, ils ne connaissent, quant à l'historique de leur mouvement, que ce qui leur en a été enseigné par la tradition.

Ils se réclament spirituellement de l'exemple biblique des trois adolescents Hanam, Azaria et Misaïl, qui, ayant refusé de se soumettre à la volonté de Nabuchodonosor, furent sacrifiés, sur son ordre, au Dieu Baal, et précipités dans la fournaise, mais en sortirent vivants.

Ils croient en l'origine divine des Ecritures, mais ils n'en acceptent et n'en retiennent que « l'utile », c'est-à-dire ce qui, étant compréhensible pour leur intelligence, et sensible pour leur cœur, est de nature à tracer pour eux une ligne de conduite, immédiate et pratique, exempte de défaillances. L'ensemble de ceci forme ce qu'ils nomment : *Le Livre de la Vie*, composé de psaumes.

Ils considèrent que les rites et sacrements, et toutes les formes du culte extérieur, institués par les différentes églises, sont tout à fait inutiles à l'œuvre du salut, et constituent autant de déformations du vrai christianisme. En conséquence, non seulement ils ne font ni baptême, ni communion, mais même pas le signe de la croix. Pour prier, ils sont debout ou assis. Ils n'ont pas de prêtres, et ne reconnaissent qu'un seul maître et directeur : le Christ.

Dans leurs villages, il n'est aucun temple. Ils se réu-

nissent chez l'un d'eux ou, par masses, en plein air. Ils déclarent :

« La divinité est dans l'âme de chacun; en chacun doit être aussi l'Eglise pour cette divinité. »

Ils n'adorent ni les saints, ni les icones, et n'observent pas les jeûnes, mais ils vivent sobrement, ne pratiquent aucune fête, et ne participent ni aux plaisirs, ni aux débauches, de ceux qu'ils nomment indistinctement « les laïques », c'est-à-dire tous les autres hommes.

Leur dogme essentiel est l'adoration de Dieu par la conformité des actes journaliers avec la loi divine, quelles que puissent être les conséquences. Ils n'admettent ni pouvoir spirituel ni pouvoir civil; cependant, ils se contentent de leur refuser l'obéissance. La vertu qui, à leur estimation, domine toutes les autres est l'amour du prochain. Ils se refusent à user de violences envers autrui, sous quelque prétexte et dans quelque circonstance que ce soit.

Malgré l'exceptionnelle moralité de leur vie, unanimement reconnue, leur dédain des cérémonies du culte, et leur interprétation particulière des Ecritures, leur esprit d'insubordination à l'égard des puissants de ce monde, devaient leur attirer, à bref délai, des persécutions, non seulement de la part de l'Eglise orthodoxe et de la police, mais encore de leurs voisins.

Elles commencèrent en 1792. Ils furent insultés, battus, emprisonnés, déportés comme criminels politiques, jusqu'au jour où, en 1801, les sénateurs Lopoukhine et Neledinsky-Meletzy, ayant montré à l'empereur Alexandre Ier ces hommes sous leur vrai jour, celui-ci leur accorda de vivre en paix et réunis, à l'écart des autres habitants, à Molodcheia Vodi, en Crimée.

Cependant cette sage décision devait être rapportée, une quarantaine d'années après, par Nicolas Ier, qui les contraignit à émigrer dans la province de Tiflis, et une des parties les plus stériles du Caucase, au climat ri-

goureux et malsain, au lieu dit « Les Montagnes Mouillées ». Ils y vécurent pendant cinquante ans.

Malgré les conditions défavorables, leur colonie devint bientôt florissante, grâce à leur union et leurs excellents rapports avec le reste de la population.

Vers 1890, ils adoptèrent comme principe : l'internationalisme, la mise en commun de tous les biens, le végétarisme, la douceur, non seulement envers tous les êtres humains, mais encore envers les animaux domestiques. Ils étaient, à ce moment, au nombre de près de vingt mille.

En 1894, ils décidèrent de refuser le service militaire, même en temps de paix, et ce fut le signal d'une répression violente. Les principaux d'entre eux, dont Pierre Vériguine, furent déportés en Sibérie. D'autres furent emprisonnés, condamnés aux bataillons disciplinaires. Des villages furent occupés militairement, des femmes violées, des vieillards et des enfants frappés à coups de fouet. Des centaines de familles furent dépouillées de leurs biens, livrées à la misère et aux épidémies, ce qui justifia un appel de Tolstoï, au monde entier, intitulé: *Au secours!*

Ils n'opposèrent jamais de résistance, mais absolument rien ne put les faire fléchir. Ils déclarèrent pardonner à leurs bourreaux.

En 1898, ce fut la délivrance. Ils obtinrent l'autorisation de quitter la Russie, et, grâce à l'appui de Tolstoï et à des souscriptions organisées à Londres par des Quakers, ils émigrèrent au Canada, au nombre d'environ sept mille.

Ils y sont à présent quinze mille, répartis dans les provinces de Saskatchevan, Alberta et la Colombie Britannique. Leurs biens sont évalués à 60 millions de dollars. Ils sont grands producteurs de blé et de bois de construction. Mais ils n'ont pas abandonné leur foi, et n'ont pas renoncé à leurs coutumes.

Ils ne font pas usage du tabac, et ne consomment ni viande, ni boissons alcooliques. Leurs biens sont en commun. Aucune autorité parmi eux. La seule sanction est l'exclusion, prononcée par la collectivité, en cas de mauvaise conduite persistante d'un de ses membres. Un de leurs enfants ayant été tué d'un coup de pied par un Anglais, ils refusèrent de porter plainte et supplièrent que le coupable fût libéré.

A ces hommes simples et demeurés, pour la plupart, illettrés, se sont joints quelques érudits, tels Anatole Fomin, qui est un ingénieur de grand mérite.

Ordinairement, les intellectuels étrangers sont suspects aux Doukhobors, parce que, disent-ils, ils pensent beaucoup, et longtemps, au lieu de se donner à la Vie immédiatement.

Un Fils de la Liberté ne dit pas « mes enfants » en parlant de sa progéniture, mais : « nos enfants ». Ceux-ci ne nomment point « père et mère » leurs parents; ils les appellent par leurs prénoms ou leur donnent des surnoms affectueux.

Lorsqu'un jeune homme et une jeune fille ont décidé de se marier, ils réunissent leurs familles et, en leur présence, ils se promettent de rester unis. Puis, ils échangent un baiser. Et c'est tout. Mais le divorce et l'adultère sont considérés comme fautes très graves et méritant l'exclusion.

Au Canada, les Doukhobors ont été dispensés de service militaire; mais ils ont eu, à nombre de reprises, des différends avec le gouvernement du Dominion, et leur intransigeance leur a valu d'encourir de lourdes amendes, la mise en vente d'une partie de leurs biens, et même de nombreuses années de prison.

En effet, dès leur arrivée au Canada, et malgré les épreuves qu'ils venaient de supporter, ils se refusèrent à l'exigence légale de l'inscription des terrains à leurs noms personnels, parce que, disaient-ils, la terre a été

créée par Dieu au profit de tous les hommes, et pas seulement de quelques-uns.

Ils ne consentirent pas plus à l'inscription des mariages sur les registres de l'état civil, ne reconnaissant d'autre mariage légal, c'est-à-dire conforme à la loi divine, que celui qui existe en toute liberté, et résulte d'un pur sentiment d'attraction morale réciproque entre l'homme et la femme, non de la lubricité, de la contrainte ou du calcul, même couverts par l'autorité des lois humaines.

L'enregistrement des naissances et décès ne trouva pas grâce devant eux.

— Le Père qui est aux cieux, disent-ils, sait qui il envoie au monde et qui il en retire, sans qu'il soit nécessaire de le lui rappeler par des paperasses.

Enfin, ils s'opposèrent à ce que leurs enfants fussent enseignés dans les écoles du gouvernement, jugeant immoral que l'on plaçât entre leurs mains des livres où se trouvent glorifiées les batailles, et justifiée l'inégalité entre les hommes.

Depuis trente-cinq ans dure ce conflit entre le gouvernement canadien et les Fils de la Liberté. Ceux-ci sont beaucoup trop nombreux pour pouvoir être aisément expulsés, et ils ne peuvent être assimilés à des malfaiteurs ou à des insurgés. D'autre part, le Dominion ne peut se résoudre à la reconnaissance, en faveur d'étrangers immigrés, d'un statut spécial, en violation d'un code dont le principe est d'être applicable, indistinctement, à tous les habitants du Canada.

Quand, il y a une vingtaine d'années, les autorités firent saisir leurs biens, en règlement des amendes dont ils avaient été accablés, ils se dévêtirent complètement et s'en allèrent par la neige, à travers les villages civilisés, dans le but de provoquer l'indignation envers la police, et l'apitoiement sur leur sort.

La nudité totale n'est pas pour eux chose obscène,

parce qu'il est écrit que l'homme est fait à l'image de Dieu, et qu'il ne doit pas rougir de ce que Dieu n'a pas eu honte de créer.

A toute nouvelle occasion de protester contre ce qu'ils estiment être des abus, ils renouvellent cette « parade », sans jamais, d'ailleurs, riposter aux violences de la police.

En 1928, certains d'entre eux, parmi les plus ardents, ayant détruit des écoles, dans lesquelles on voulait les obliger à faire instruire leurs enfants, beaucoup eurent à subir d'odieuses brutalités. Une grande manifestation s'imposait. L'un d'eux, une sorte de visionnaire, dit à voix haute, en présence de la communauté rassemblée:

— Jésus-Christ nous fait la promesse de marcher à notre tête, à la condition que nous allions à sa rencontre jusqu'à Winnipeg.

En raison de leur foi naïve, et de leur très grande confiance en la parole de quiconque vit dans le respect de leurs coutumes, ils ne doutèrent point que leur frère ne dit la vérité.

Aussitôt, hommes, femmes, enfants, se dépouillèrent de tous leurs vêtements et se mirent à marcher, au nombre de près de deux mille, dans la direction de Winnipeg, où ils arrivèrent rompus de fatigue.

Jésus ne s'y trouvait pas. Alors, le visionnaire déclara simplement:

— Il est en retard; il vous demande de le rejoindre à Minéapolis!

Sans hésiter, la colonne reprit sa marche. Mais des forces de police arrivèrent, et contraignirent cette foule de dévots, complètement nus, à rebrousser chemin et se retirer sur ses terres. Quand ils y parvinrent, ils étaient à demi morts de faim et d'épuisement, mais non résignés ni découragés. Ils disaient : « Seul le martyre fait avancer notre cause. »

Des hommes d'affaires ont caressé le projet de leur ex-

torquer, par une combinaison financière habile, les biens communs qu'ils ont eu tant de peine à acquérir. On a envisagé de les concentrer dans une île. Le Mexique et les Etats-Unis les jugent indésirables; la Russie Soviétique, inadaptables à sa constitution. Des centaines d'entre eux ont été durement condamnés à des années de prison, pour « immoralité ».

La clameur des Doukhobors s'élève, franchit les océans:

— Nous faisons appel aux hommes de bien du monde entier, en les priant de nous dire s'il existe une seule région de la terre, une seule société humaine, dans lesquelles nous pourrions être tolérés, nous installer en travaillant, et vivre, sans que personne exige, pour cela, que nous renoncions à la règle de notre conscience!

Les Fils de la Liberté, incompris de la foule, définitivement dépouillés de leurs champs et de leurs forêts, sont-ils voués à reprendre à jamais la route et à y mourir, selon l'exemple de leur grand ami Tolstoï, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, moralement abandonné des siens, partit seul, une nuit, malgré la neige, pour aller expirer, en paix, dans la petite gare d'Astapovo?

JEAN MARESTAN.

STENDHAL
ET LA POLICE DE FLORENCE

On a souvent raillé la crainte de la police que Stendhal a montrée toute sa vie, et les précautions, assez anodines, semble-t-il, qu'il prenait pour donner le change aux investigations du cabinet noir. Ses amis français, à l'époque, s'en amusaient. Nous-même avions peine, il y a peu d'années encore, à imaginer l'utilité de tant de petites ruses où nous aimions mieux découvrir le goût de l'imbroglio, si prononcé chez Henri Beyle, que les dangers réels où l'exposait son libéralisme. En France même, combien de fois n'éveilla-t-il pas par quelque intempérance de langage l'attention du gouvernement? La Restauration dut ainsi le tenir constamment à l'œil, et, dès ses premiers pas, le traita en suspect, témoin le rapport de police, souvent reproduit, qui avait été adressé au comte Beugnot à la date du 31 mai 1814. Mais ce fut particulièrement sous le ciel d'Italie que Stendhal eut à pâtir de ses allures imprudentes. S'il quitta Milan en 1821, ce ne fut point sans de pressants motifs. Peu après son départ, nous ne saurions l'oublier, Silvio Pellico fut condamné à sa dure prison et Dominique Vismara, son ami intime, à mort par contumace. Lors de ce procès à Milan le nom de Beyle avait été prononcé. Aussi quand, en janvier 1828, il voulut revenir à Milan, se vit-il notifier un immédiat ordre d'expulsion. Quatre ans plus tard le gouvernement autrichien n'avait pas désarmé: il refusa de l'admettre comme consul de France à Trieste. Les rapports de police dont il avait été l'objet ont été exhumés et publiés par MM. Alessandro d'Ancona et Arthur Schurig (1).

(1) Cf. à ce sujet : Ch. Simon, *Stendhal et la police autrichienne*. Editions du Stendhal-Club, n° 2, 1923.

Mais ces tracasseries ne s'arrêtèrent pas quand Henri Beyle fut installé dans les Etats du Saint-Siège, comme consul à Civita-Vecchia. Là encore, il continua à inquiéter les divers gouvernements de la péninsule et il ne pouvait se déplacer sans avoir aussitôt quelque limier à ses trousses. Mme Marie-Jeanne Durry nous a révélé à son tour de très curieux documents inédits sur ce sujet (2).

Voici maintenant une nouvelle et fort importante découverte du professeur Luigi Foscolo Benedetto, qui fut assez heureux pour mettre la main sur les rapports des inspecteurs de police qui furent chargés de filer le consul de Civita-Vecchia, lors de plusieurs séjours qu'il fit à Florence de 1832 à 1834 (3).

Beyle s'ennuyait à Civita-Vecchia; aussi voyageait-il tant qu'il pouvait. A plusieurs reprises, il fut tancé de Paris par le ministère des Affaires étrangères, qui lui reprochait de trop fréquents abandons de poste. Mais, en même temps, la police des Etats pontificaux et celle de la Toscane s'imaginaient que d'aussi fréquents déplacements avaient pour objet quelques missions spéciales confiées à son agent par le gouvernement français.

Quand Stendhal, en août 1832, demanda le visa de son passeport au consul général de Toscane à Civita-Vecchia, un courrier partit immédiatement pour Orbetello, afin de prévenir Fossombroni, ministre des Affaires étrangères, ainsi que le chef de la police, de l'utilité qu'il y aurait à « faire *observer* discrètement mais avec précision tous les mouvements » d'un individu aussi dangereux. Et, sitôt arrivé à Florence, Beyle fut pris en filature par un policier, Giovanni Chiarini, dont nous ne ferons plus que traduire fidèlement le rapport:

Le 17 août [1832], venant de Sienne, est arrivé, dans cette ville [Florence], M. Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, qui, ayant avec lui un domestique, est des-

(2) Marie-Jeanne Durry : *Stendhal et la police pontificale*, Editions du Stendhal-Club, n° 11, 1925.

(3) *Giornale fiorentino dello Stendhal* (Dagli archivi della polizia segreta toscana), dans *Pégaso*, n° 5, mai 1933.

cendu à l'Hôtel Suisse, via de' Legnajoli (4). Suivant les ordres reçus, je l'ai fait secrètement surveiller. Voici, dans le présent rapport, les résultats de cette surveillance.

Le matin du lundi 20 courant, le susdit M. Beyle sortit de son hôtel à neuf heures et demie. Il s'est rendu directement au Cabinet littéraire Vieusseux, où il est resté deux heures. De là, à la Galerie des Offices, où il passa une heure. Il alla ensuite à la Librairie Belge et Parisienne, y fit l'acquisition de différents livres et les porta à son hôtel, d'où il ressortit aussitôt. Il retourna au Cabinet littéraire. Il était trois heures après midi. Une heure plus tard, il se rendit aux bains de la via delle Terme, y resta jusqu'à cinq heures et demie et, de nouveau, retourna chez Vieusseux. Après quelques minutes, il en sortit, accompagné d'un jeune étranger avec lequel il alla dîner à la trattoria di Vigna, dans la via Porta Rossa. Son compagnon le quitta à la sortie, il était sept heures, et M. Beyle se rendit au Café du Bottegone, place du Dôme, d'où, un quart d'heure plus tard, il passa à l'hôtel parler à son domestique avant de se diriger vers le Cabinet littéraire. Il y demeura jusqu'à neuf heures et rentra ensuite à l'hôtel.

Beyle sortit de son logement le lendemain, 21 courant, à huit heures et un quart du matin, déjeuna au Café des Colonnes, via de' Legnajoli et se rendit à l'église di Santa Croce, dans laquelle il resta une demi-heure. Il alla ensuite à la Porta alla Croce, et s'est arrêté, en revenant, quelques instants au Café Guarnacci, da Santa Maria in Campo, puis il se rendit au Cabinet Vieusseux. Il était onze heures. Il y resta jusqu'à deux heures après midi, et alla se baigner aux Thermes. Il en sortit à trois heures et demie et se rendit de nouveau au Cabinet Vieusseux. Peu après, il en repartit avec le même indi-

(4) La via de' Legnajoli formait ce tronçon de l'actuelle via Tornabuoni qui va du Palais Strozzi à la place S. Trinita.

vidu que la veille. Ils passèrent à l'hôtel, puis allèrent dîner à l'habituelle trattoria di Vigna, via Porta Rossa. A cinq heures, ils en sortirent et pénétrèrent dans le Café des Colonnes. Après trois quarts d'heure, ils en sortirent et se séparèrent. Beyle continua par le pont de la Sainte-Trinité qu'il traversa, par le Borgo Saint-Jacques et par la via dei Bardi; il entra alors au Palais Torrigiani su' Renai, mais y resta peu. De là, il se rendit au Café Guarnacci, où il s'assit sur les banquettes extérieures. Il y fut salué par deux individus qui, après l'avoir accompagné dans sa promenade par différentes rues jusqu'à huit heures et demie, le laissèrent à la porte de son hôtel, où il entra. On ne l'a pas vu ressortir.

Le matin du mercredi 22 courant, Beyle sortit de son hôtel à neuf heures et demie, et alla aussitôt au Cabinet Vieusseux, où il resta jusqu'à deux heures et demie après midi. Il se rendit aux bains habituels, y demeura jusqu'à quatre heures et aussitôt après alla dîner à la trattoria Vigna, d'où, à cinq heures, en compagnie de la même personne qui avait dîné avec lui les jours précédents, après une halte au Café des Colonnes, il se rendit à la maison Peruzzi, au Borgo de' Greci. Ils en sortirent au bout d'une demi-heure et se quittèrent via Larga. Beyle entra de nouveau dans le café de cette rue, il en sortit après un quart d'heure et se rendit au Café Guarnacci, où il demeura de sept à neuf heures. Puis il se rendit à la maison Targioni dans la via Ghibellina et n'en était pas sorti à dix heures, heure où il y fut laissé.

Jeudi matin 23 courant, Beyle sortit de l'hôtel à neuf heures; il se promena seul par diverses rues, déjeuna au Café des Colonnes, en sortit à dix heures et passa au Cabinet Vieusseux. A trois heures après midi, il se rendit aux bains des Thermes jusqu'à quatre heures et demie puis retourna chez Vieusseux. Il en ressortit à cinq heures et quart, pour se rendre au Fondaccio di Santo Spirito, dans la maison N° 1990, où se trouve la fabrique

de chapeaux de paille d'un M. Gonin, Suisse. Il y resta jusqu'à neuf heures et demie, puis s'en fut, jusqu'à dix heures, à l'habituel Café des Colonnes, d'où il rentra à son hôtel.

Le vendredi 24 courant, le susdit Beyle resta dans sa chambre d'hôtel et ne fut aperçu que vers huit heures du soir, se promenant seul près du pont de la Sainte-Trinité. De là, il se dirigea rapidement vers le Cabinet Vieusseux, y demeura jusqu'à la fermeture et retourna à l'hôtel.

Samedi matin 25 courant, Beyle sortit de son logement à neuf heures trois quarts, déjeuna en un quart d'heure au Café des Colonnes, et se rendit ensuite au Cabinet littéraire. Il le quitta à midi, pour aller à la boutique d'un chapelier via Vaccherecchia. Il retourna à son hôtel et, bientôt, au Cabinet Vieusseux, y resta jusqu'à trois heures trois quarts, passa aux bains déjà mentionnés, en sortit à quatre heures et quart et fut dîner au Vigna. Il quitta le restaurant à cinq heures avec l'habituel étranger, et ensemble ils prirent un fiacre, place de la Sainte-Trinité et se dirigèrent vers la campagne sans qu'on les vît revenir.

Le surveillant ayant eu l'impression que Beyle se rendait compte qu'il était observé, il parut convenable de suspendre pour le moment la surveillance.

Mais deux mois plus tard arrivait de nouveau à Florence la nouvelle que Beyle avait reparu à Orbetello le 6 novembre, à Sienne le 7. On envisagea de le surveiller encore, « étant donné qu'il s'agit d'un sujet suspect, à cause de ses amitiés politiques ».

Et, le 24 novembre, un billet émanant de la Secrétairerie d'Etat, de la main même de Neri Corsini, parvenait au gouvernement de la Toscane:

Le consul français de Civita-Vecchia se trouve actuellement à Florence. Il s'appelle Bayle ou Beyle, et s'est également fait connaître sous le nom de Stendhal, par

lequel il a signé quelques livres. Il commence à être répandu dans la société, aussi convient-il de connaître non seulement ses faits et gestes, mais encore les relations qu'il a ou qu'il voudrait se faire.

A cette date, Beyle était surveillé depuis deux jours déjà. Voici la traduction des rapports de police qui le concernent:

22 novembre 1832. — M. Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, habitant à Florence la Pension Suisse, s'est rendu hier matin, en sortant de son hôtel, dans une maison sise à côté du Café Donney, dit des Colonnes, via de' Legnajoli. Après un quart d'heure, il en sortit en compagnie d'un jeune étranger qui parle français. Ils allèrent ensemble à l'Hôtel de l'Europe, Piazza di San Gaetano (5). Ils n'y demeurèrent qu'un quart d'heure et entrèrent ensuite au N° 6401 de la via de' Servi, où ils restèrent près de trois heures.

De là, ils sortirent, accompagnés d'un troisième individu, et par la via de' Martelli ils gagnèrent la place du Dôme, où ils se séparèrent. Beyle pénétra alors chez un pâtissier de la via de' Calzaïoli et s'y fournit de gâteaux. De là, il passa au susdit Café des Colonnes, puis au Cabinet littéraire de Vieusseux, où il s'entretint une demi-heure.

Il alla alors aux bains des Thermes, Borgo Santi-Apostoli, et une heure plus tard retourna au Cabinet Vieusseux. Il en sortit à cinq heures, pour dîner au restaurant Vigna, à la Porta Rossa.

Il se rendit à l'hôtel de Mme Hombert, dans cette même rue, et on ne l'en vit pas ressortir.

La maison de la via de' Servi [N° 6401] était autrefois la propriété du défunt Dr Francesco Frosini; elle appartient actuellement à son beau-frère, M. Fiaschi, directeur de la Monnaie impériale, qui en habite un étage,

(5) Actuellement piazetta degli Antinori.

peut-être même les deux. Ce problème sera éclairci aussitôt que possible.

23 novembre 1832. — Le Français Beyle, sortant hier matin à neuf heures trois quarts, se rendit au Café des Colonnes, y demeura un quart d'heure, alla au Cabinet littéraire de Vieusseux et en sortit à midi un quart.

Il se rendit au Marché Neuf, où il entra dans le magasin d'habillement Massini; de là, il passa à la boutique du libraire Piatti, à la Vaccherecchia, et il s'achemina vers la place du Dôme. Il revint via Calzaïoli, entra dans le Corso et, arrivé au coin de' Pazzi, gagna la via de' Balestrieri (6) et entra au Café Guarnacci, en face du Palais en construction. Là, il s'arrêta une demi-heure.

Il revint à la place du Dôme, entra chez Ricordi et retourna au magasin Massini. De là, il s'en fut au Cabinet littéraire à une heure et demie et en sortit à trois heures. Il se dirigea vers la Piazza di San Gaetano et gagna par de petites ruelles la via de' Servi, où il entra dans l'habituelle maison N° 6401, où il resta jusqu'à cinq heures.

Il est à noter que lorsque Beyle sortit du Cabinet littéraire, il rencontra son domestique, parla avec lui et continua sa route, tandis que ledit domestique restait en arrière et, le suivant de loin, se postait au coin des rues comme pour observer si son maître était suivi. Tous deux enfin entrèrent dans la susdite maison de la via de' Servi; le domestique partit le premier et l'on ferma alors la porte de la rue, qui est habituellement ouverte tout le jour. Peu après survint un prêtre qui sonna plusieurs fois, sans réussir à se faire ouvrir. Bientôt arriva ce jeune homme que, le mercredi 21 courant, Beyle alla chercher dans la maison sise à côté du Café Donney et qui l'avait déjà accompagné via de' Servi. Celui-ci tira la sonnette deux fois et, à la seconde, la porte lui ayant été

(6) L'actuelle rue du Proconsul.

ouverte, il pénétra dans la maison et n'en sortit qu'à cinq heures, en compagnie de Beyle. Ils allèrent ensemble jusqu'à la place de la Sainte-Trinité, où ils se séparèrent.

Beyle dîna au restaurant Vigna et, à six heures un quart, retourna à son hôtel. A huit heures, il en ressortait pour se rendre de nouveau au Cabinet littéraire de Vieusseux. Il en partit à dix heures avec cinq autres étrangers, en compagnie desquels il gagna la place du Dôme. Là, il resta seul, entra un quart d'heure au Café du Bottegone, puis se rendit au Théâtre de la Pergola, où il demeura jusqu'à la fin du spectacle. Il regagna alors son logement à la Pension Suisse.

24 novembre 1832. — M. Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, qui loge maintenant à l'auberge Saint-Louis, à la Vigna Nuova, est sorti hier matin à neuf heures et s'est rendu au Café Donney. Il y resta un quart d'heure. De là, il passa au Cabinet littéraire de Vieusseux, y resta une heure et se rendit à la fabrique de chapeaux de paille de M. Gonin, située via Fondaccio San Spirito, où il demeura un quart d'heure. Après quoi, il s'achemina vers l'église San Spirito. Il en sortit peu après et alla visiter Santa Croce. De là, il passa place du Grand-Duc, continua par le Marché Neuf et rentra à son hôtel. Quand il en sortit, il entra de nouveau au Café Donney, puis au Cabinet littéraire de Vieusseux. A cinq heures il alla dîner au restaurant Vigna. Le surveillant ne l'en a pas vu sortir: il faut croire que l'obscurité le lui a fait manquer quand Beyle a quitté le restaurant.

25 novembre 1832. — Dans les rapports des 22 et 23 courant consacrés à la surveillance de M. Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, j'ai eu l'occasion de parler des longues visites faites par lui, les 21 et 22 novembre, au N° 6401 de la via de' Servi et appartenant au directeur

de la Monnaie, M. Domenico Fiaschi, qui en occupe avec sa famille le deuxième étage.

On note que le premier étage de cette maison est habité depuis le 1er mai dernier par Vincenzo Salvagnoli, avocat très connu. Il ne fait donc aucun doute que c'est Salvagnoli que Beyle a visité et avec lequel il s'est entretenu.

Reprenant la surveillance de Beyle, je puis dire que hier matin il est sorti à onze heures, de son logement actuel, hôtel Saint-Louis. Il est allé au Café des Colonnes et, peu après, au Cabinet Vieusseux. Il y est resté jusqu'à deux heures après midi, s'est un peu promené le long de l'Arno et est retourné au café, où il resta une demi-heure.

En sortant, il prit la direction de la via de' Servi. A trois heures, il rencontra son domestique qui l'attendait contre l'église de Saint-Michel. Avançant ensuite avec circonspection, observant les personnes qu'il rencontrait, Beyle finit par arriver à l'habituelle maison Fiaschi, au N° 6401, où il pénétra avec son domestique.

Le domestique en sortit aussitôt et la porte de la rue fut fermée. Le domestique partit alors après avoir observé la rue.

Il faut signaler que M. Beyle était couvert d'un manteau bleu et se cachait le visage.

Une demi-heure plus tard apparut l'individu qui, le 21, lors de la première visite de Beyle dans cette maison avec le jeune étranger de la via de' Legnajoli, était sorti, lui troisième, en leur compagnie et les avait accompagnés place du Dôme, où ils s'étaient séparés. Cet individu tira la sonnette et aussitôt on lui ouvrit.

Peu après arrivèrent deux jeunes filles qui apportaient un panier de linge repassé, elles sonnèrent en vain plusieurs fois et, au bout d'un quart d'heure, durent partir en remportant leur linge.

M. Beyle sortit à quatre heures et demie de cette mai-

son, en compagnie du même individu. Ils allèrent dîner au restaurant Vigna et y demeurèrent jusqu'à six heures et demie. De là, ils passèrent au Café Donney ou des Colonnes. En en sortant, ils s'acheminèrent vers l'Hôtel Saint-Louis, où Beyle pénétra quand l'inconnu eut pris congé.

Cet inconnu prit alors diverses rues, usant de la précaution de s'arrêter en observation à chaque coin, avant de rentrer finalement dans la maison de la via de' Servi. Quant à Beyle, il ne fut plus vu de la soirée.

L'inconnu, en revanche, dut ressortir de la maison de la via de' Servi, puisqu'on le vit à dix heures à la Colonne di Santa Trinita, comme s'il attendait la sortie de quelque personne du Cabinet littéraire. De là, avec quelques détours, il retourna à la maison de la via de' Servi et en ferma la porte. Il était dix heures et demie. A une heure après minuit, il n'en était pas sorti, ce qui donne à penser qu'il y habite.

Quand ce même jour Beyle était entré dans la maison de la via de' Servi, son domestique était parti et l'individu en question arriva au bout d'une demi-heure. Il ferma la porte et personne ne fut plus admis. On en peut conclure que le domestique de Beyle était allé prévenir l'individu lui-même de l'arrivée de son maître et que tout cela décèle une entente préalable entre eux.

26 novembre 1832. — M. Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, est sorti hier matin de son logement à dix heures et demie. Il passa une demi-heure au Café Donney, et s'est rendu au Cabinet littéraire de Vieusseux, où il resta jusqu'à deux heures et demie. Durant ce temps, il reçut deux fois la visite de son domestique.

En sortant du Cabinet littéraire, Beyle s'est rendu à l'ordinaire maison, N° 6401, via de' Servi. Il y resta jusqu'à cinq heures et quart et sortit avec l'individu habituel, celui que l'on croit habiter au premier étage et

dont j'ai parlé dans le précédent rapport. Ils se rendirent pour dîner au restaurant Vigna, où ils demeurèrent jusqu'à sept heures et demie. Ils se promenèrent place du Dôme, entrèrent au café qui est au coin de la via del Cocomero (7), et, revenant à la même maison à huit heures, ils en ressortirent à nouveau après neuf heures, et l'on a perdu leur trace aux abords de l'église de S. Michelino vis Domini, où ils se confondirent au sein de différents groupes.

27 novembre 1832. — Nous avons identifié le sujet qui a eu ces jours passés de longues conversations avec M. Beyle, consul de France à Civita-Vecchia. C'est l'avocat Vincenzo Salvagnoli d'Empoli, exerçant dans cette ville où il habite via de' Servi, N° 6401, et où il a son cabinet via del Corso, contre la maison Ricciardi, avec le Dr Pietro Parigi de Signa, domicilié à Florence.

M. Beyle sortit à neuf heures et demie hier matin de son hôtel, se promena le long de l'Arno, entra ensuite au Café Donney, ou des Colonnes, et se rendit enfin au Palais Pitti, où il resta deux heures. De là, il se rendit au Cabinet littéraire Vieusseux, où il resta jusqu'à deux heures trois quarts avant de passer au café de la place du Dôme, au coin de la via del Cocomero.

A trois heures, il se rendit via de' Servi, à la maison de l'avocat Salvagnoli, où arriva bientôt un autre individu, inconnu de nous, qui y resta presque une demi-heure.

Beyle sortit à cinq heures en compagnie de l'avocat Salvagnoli, et ils allèrent dîner au restaurant Vigna. En sortant à sept heures, ils se rendirent à leur café habituel, place du Dôme. Après un bref arrêt, ils retournèrent à la maison de la via de' Servi, d'où Beyle partit seul à huit heures trois quarts, retournant à son hôtel.

(7) Actuelle via Ricasoli.

Vers dix heures, il se rendit au Théâtre de la Pergola pour le second spectacle. Il prit place dans la loge 18, appartenant à M. le marquis Torrigiani. Il y avait dans cette loge, avec d'autres personnes, l'avocat Salvagnoli, qui, le spectacle terminé, sortit avec Beyle et lui tint compagnie jusqu'à la porte. Beyle gagna alors son hôtel.

Ce matin, Beyle est sorti de l'hôtel à neuf heures et demie et se dirigea aussitôt vers le Café Donney. Il y demeura peu et gagna le Cabinet littéraire Vieusseux. A dix heures et demie, son domestique vint le trouver, l'entretint et repartit. Il revint une demi-heure plus tard, parla à son maître et ressortit. Beyle à son tour sortit peu après et, d'un pas rapide, se rendit au pont de la Sainte-Trinité. A l'entrée de la via Maggio son domestique l'attendait avec une calèche de la via de' Fossi attelée d'un seul cheval et sur laquelle était chargée une malle. Ils se dirigèrent vers la porte de Rome. Là, Beyle eut des difficultés avec les gardes, qui ne voulaient pas le laisser sortir parce que son passeport ne semblait pas parfaitement en règle. Mais Beyle appela un des gardes, qui monta sur la voiture et vint lui parler en secret; ensuite de quoi il le laissa s'éloigner avec son domestique.

Mais le jour même où Beyle quittait ainsi Florence, un ordre partait pour Sienne, enjoignant d'exercer durant son séjour dans cette ville « la plus étroite surveillance sur les allures de ce fonctionnaire étranger, rien moins que suspect et méritant la plus spéciale attention ».

Comment donc la nouvelle arrivée de Beyle dans les Etats du Grand-Duc, au mois de mai suivant, ne fut-elle précédée d'aucun avis spécial? La police ne sut sa présence à Florence que par la lente filière ordinaire: inscriptions des gardiens des portes et registre des hôteliers. Beyle était dans la ville depuis cinq jours quand notre vieille connaissance, l'inspecteur Chiarini, mit en mouvement ses limiers. Voici leurs rapports:

29 mai 1833. — Le nommé Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, est arrivé à Florence le 23 mai courant, venant de Livourne. Il est descendu avec un domestique à l'Hôtel Suisse. Conformément aux ordres, le consul a été pris en filature, et le soussigné fait ici connaître à Votre Illustrissime Seigneurie les résultats de la surveillance :

Le matin écoulé, 28 courant, ledit Beyle sortit de l'Hôtel Suisse à neuf heures trois quarts. Il se rendit au Café des Colonnes via de' Legnajoli, où il s'arrêta un quart d'heure. De là, il arriva au Cabinet littéraire de Vieusseux, où il resta jusqu'à midi et demi sonnant. Il se promena alors par les rues, alla à la Galerie des Offices, mais sans s'y attarder, et retourna au Café des Colonnes, où il lut les journaux. De là, il se rendit à la chapelle des Princes, où il demeura longtemps en contemplation. Il entra ensuite dans la cour du Palais Riccardi, puis dans le cloître de la Santissima Annunziata; il en partit à trois heures trois quarts. Après quoi, il fut perdu de vue dans la via della Sapienza, sans qu'il fût possible de le retrouver.

31 mai 1833. — Le consul français Beyle sortit de la Pension Suisse à neuf heures trois quarts dans la matinée du 29 écoulé. Il alla seul au Café des Colonnes, via de' Legnajoli et, peu après, au Cabinet littéraire de Vieusseux, où il resta jusqu'au coup de midi.

Il alla alors à la Légation de France, da Annalena (8). Il s'y arrêta peu de temps. Il entra ensuite dans la Specola et en partit à deux heures et demie, passant ensuite au Marché Neuf, où il mangea des gâteaux dans la boutique d'un pâtissier. Il retourna alors au Cabinet Vieusseux, souvent mentionné déjà. Il en sortit à cinq heures et demie, en compagnie de l'avocat Salvagnoli, et alla

(8) La légation de France se trouvait dans l'actuelle via dei Serragli, tout près de l'actuelle Via Santa Maria.

dîner avec lui au restaurant de la via Porta Rossa, l'ancien Vigna; ils y demeurèrent jusqu'à six heures trois quarts, et se séparèrent place de la Sainte-Trinité.

Beyle se rendit de nouveau à la Légation française, d'où, après un arrêt très court, il regagna la place de la Sainte Trinité. Là, à sept heures, il prit une voiture de louage et se fit conduire aux Cascines. On ne l'a plus revu de la journée.

Le matin écoulé du 30, il sortit de la Pension Suisse à dix heures et alla au Café des Colonnes, puis au Cabinet littéraire. Il en sortit vers midi, pour se rendre à la Galerie des Offices. A deux heures, il en ressortit pour se rendre à la pâtisserie déjà mentionnée du Marché Neuf, où il mangea des gâteaux.

Il revint au Café des Colonnes et à l'habituel Cabinet Vieusseux. Il en sortit à cinq heures et demie avec l'avocat Salvagnoli déjà mentionné, et dîna avec lui au restaurant habituel. Ils en partirent à six heures trois quarts, pour se rendre à la boutique de l'horloger Torre, le long de l'Arno, et, en revenant, ils se quittèrent via de' Rondinelli. Beyle rencontra près de l'église Sainte-Marie-Majeure le professeur Giovanni Battista Niccolini, avec qui il parla un quart d'heure. Quand il l'eut quitté, Beyle se rendit au Café Volpi, via del Cocomero, s'asseyant à la terrasse. Là, il fut bientôt rejoint par l'avocat Salvagnoli et un inconnu qui ne s'attarda pas. Beyle alla avec l'avocat chez celui-ci, via de' Servi. Beyle y resta quelque temps, puis, sortant seul, se rendit via del Cocomero dans une maison où on loue des chambres, au delà du Tabernacle de la Madone aux cinq lampes. Le premier étage y est occupé par une fille de Bologne dont le nom n'est pas connu pour l'instant. Beyle resta avec elle au moins jusqu'à neuf heures, heure à laquelle le surveillant est parti.

Ladite Bolonaise a la réputation de s'adonner à la galanterie.

4 juin 1833. — Le déjà nommé Beyle, consul de France, logé à l'Hôtel Suisse, en est sorti le matin du 31 mai à dix heures et demie et alla au Café des Colonnes, où il demeura plus d'une heure. Il se rendit au Cabinet littéraire de Vieusseux et en sortit à quatre heures trois quarts en compagnie de l'habituel avocat Salvagnoli. Ils dînèrent ensemble au restaurant habituel de la via Porta Rossa, et, sortant au bout d'une heure, demandèrent un fiacre aux voitures Landi dans la via dei Pandolfini.

Salvagnoli rentra chez lui avec Beyle à six heures. Ils y restèrent une heure et trouvèrent ensuite, à la place du Dôme, ledit fiacre qui les attendait. Ils le prirent et gagnèrent la via del Cocomero, burent un verre au Café Volpi et, continuant leur promenade, furent bientôt perdus de vue.

Le matin du 1er juin courant, Beyle sortit de la Pension Suisse et alla faire collation au Café des Colonnes. De là, il entra au Cabinet littéraire de Vieusseux, y demeurant jusqu'à midi et demi. Il s'en fut alors au Marché Neuf manger des gâteaux dans la boutique du pâtissier. Il se rendit ensuite à la maison Buonarroti, via Ghibellina, et, en étant sorti au bout d'un quart d'heure, passa aux voitures Landi dans la via de' Pandolfini, où il attendit une demi-heure le propriétaire, lui parla quelques instants et continua son chemin vers l'église Santa Maria Novella. Il en visita le cloître et en partant, à deux heures moins un quart, il alla directement au Café des Colonnes. Au coup de deux heures, il se rendit au coin de la Vigna Nuova, où arriva le fiacre des voitures Landi. Le domestique de l'avocat Salvagnoli y avait pris place. Beyle y monta et ils prirent au galop la rue de Vigna Nuova et le Pont alla Carraia.

A trois heures, Beyle vint à pied à la maison de l'avocat Salvagnoli, et peu d'instants plus tard ledit serviteur de l'avocat arriva avec un fiacre. Beyle et l'avocat

y montèrent à trois heures et demie et ils prirent la direction du pont alle Grazie.

Le matin du 2 juin, Beyle quitta son logement à dix heures et se rendit au Café des Colonnes, puis au Cabinet littéraire, où l'avocat Salvagnoli l'a rejoint à onze heures.

A midi et demi, Beyle en sortit seul et, après avoir mangé des gâteaux chez l'habituel pâtissier, se rendit à la place de Sainte-Marie-Nouvelle puis au cloître Saint-Laurent, et à une heure et demie il retournait au Cabinet Vieusseux. Il y pénétrait quand Salvagnoli en sortait. Beyle y resta jusqu'à trois heures. Il se rendit alors place du Dôme, où Salvagnoli l'attendait. Ils partirent ensemble en voiture et furent perdus de vue pour toute la soirée.

Beyle sortit de la Pension Suisse le matin du 3 courant à dix heures. Il alla au Café des Colonnes et y fut rejoint par l'avocat Salvagnoli. Au bout d'un quart d'heure, ils allèrent au cabinet Vieusseux. Ils en sortirent à onze heures et demie et se quittèrent à ia Sainte-Trinité.

Beyle alla au Fondaccio di Santo Spirito, dans la maison N° 1990. De là, il passa à la Légation française et revint à l'église di Santo Spirito, puis au Cabinet littéraire. En en sortant, à deux heures et demie, il se rendit chez l'habituel pâtissier. Il revint à son hôtel, puis retourna au Cabinet Vieusseux à trois heures. Sortant à cinq heures et demie, il dîna dans l'habituelle Trattoria. Il en sortit à sept heures ayant changé de vêtements, et se rendit au Café du Bottegone, place du Dôme, puis à celui des Colonnes, où il trouva l'avocat Salvagnoli; celui-ci lui remit une lettre et ils se quittèrent.

A huit heures un quart, ledit Beyle quitta la capitale pour Livourne, dans une voiture où se trouvaient d'autres voyageurs.

La curiosité des gouvernements de Toscane et de Rome

était plus éveillée qu'apaisée par les rapports dont Beyle avait été l'objet. Aussi, le 6 juin, le Président du Bon Gouvernement recommandait-il à Son Excellence le Gouverneur de Livourne « de donner les ordres convenables à la police pour que le consul Beyle soit sérieusement bien que secrètement surveillé dans tous ses mouvements ». Il ajoutait: « On ne connaît pas l'objet de son voyage, mais plusieurs indices donnent à penser qu'il intéresse la politique. »

Aussi quand Beyle, après un bref congé passé à Paris, revint à Florence à la fin de 1833, y fut-il à nouveau *filé* et fit-il l'objet des nouveaux rapports suivants:

M. Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, réapparut ces jours derniers dans cette ville, venant de Gênes. Il se logea à la Pension Suisse, via de' Legnajoli.

La surveillance, aussitôt établie, a montré que, le 31 décembre dernier, Beyle sortant de son hôtel à une heure se rendit au Cabinet Vieusseux, où il demeura jusqu'à cinq heures. Il dîna ensuite au restaurant de la via Porta Rossa, tenu par Vigna. Il se rendit ensuite au nouveau café de la place du Dôme, qui est à l'angle de la via del Cocomero, où arriva bientôt l'avocat Salvagnoli. Ils allèrent ensemble au Palais Torrigiani su' Renai, dans lequel Beyle resta jusqu'à huit heures du soir. Il en sortit seul, passa au Théâtre du Cocomero et rentra à l'hôtel.

Le matin du 1er janvier [1834], Beyle sortit de l'hôtel après dix heures, fit collation au Café des Colonnes, passa à l'habituel Cabinet littéraire de Vieusseux et en sortit au bout d'une heure, en compagnie de l'avocat Salvagnoli. Ils allèrent causer dans le cimetière de l'église du Saint-Esprit. Ils y restèrent une demi-heure, puis entrèrent dans l'église, où ils conférèrent un quart d'heure dans le chœur. Quittant l'église, ils pénétrèrent dans le Palais, sis au N° 1921 de la via Maggio, où se trouve la chapelle des Protestants. Ils s'y arrêtèrent peu et gagnèrent le Palais Ginori, via de' Ginori, d'où ils sortirent au bout de six minutes. Ils allèrent via del Bi-

sogno (9), dans la maison qui porte le N° 5187, mais ils ne s'y arrêtèrent pas et se promenèrent via Larga. Ils entrèrent dans la maison Medici, contre le Palais Poniatowski. Ils en repartirent après quelques minutes, se dirigeant via de' Calzaioli jusqu'à Or San Michele, où ils rencontrèrent le chancelier Nenci de la *Ruota civile*, avec qui ils parlèrent longuement. Beyle les quitta pour se rendre au Cabinet littéraire de Vieusseux, où il resta jusqu'à cinq heures, pour aller dîner ensuite à la table ronde de Mme Hombert. Le 2 [janvier 1834], Beyle sortit de son hôtel à neuf heures et demie; il se rendit au Cabinet Vieusseux et y resta jusqu'à onze heures, puis alla au Palais Pitti, où il demeura jusqu'à deux heures après midi.

Passant alors à la maison de l'avocat Salvagnoli, il y resta jusqu'à quatre heures et en sortit avec l'avocat et un autre individu, jeune, bien habillé et orné de grands favoris blonds. Ils se rendirent place du Dôme, à la boutique du libraire Malvisi, où l'avocat et le consul achetèrent des livres qu'ils emportèrent. Ils allèrent alors chez le marchand d'estampes qui est en face de Sainte-Marie-Majeure et chez cet autre, Giuseppe Bardi, sur la place de San Gaetano. Ils y achetèrent des estampes. Après quoi, Beyle alla déposer ses gravures et ses livres à la Pension Suisse, tandis que ses deux compagnons l'attendaient dans la rue. Il les rejoignit et ils s'acheminèrent vers le pont de la Sainte-Trinité. En route, le jeune inconnu quitta Beyle et l'avocat. Ceux-ci se promenèrent sur les rives de l'Arno et dînèrent ensuite au restaurant de la via Porta Rossa. Ils en sortirent à six heures et se promenèrent jusqu'au Marché Neuf, où ils se quittèrent.

Le consul se dirigea alors vers les voitures de Gaetano Bartolotti dans le Borgo Santi Apostoli. De là, il se fit conduire à la via del Cocomero, à la maison portant le

(9) L'actuelle via Taddea.

N° 6107, mais, n'ayant pas trouvé la personne qu'il cherchait, il se fit conduire au Théâtre Goldoni.

Le 3 [janvier 1834], Beyle sortit au matin, de son hôtel, à neuf heures et demie, se rendant au Cabinet littéraire de Vieusseux, où il s'entretint jusqu'au milieu du jour, après quoi il se rendit chez l'avocat Salvagnoli, via de' Servi, et y resta jusqu'à deux heures et quart. Il sortit alors avec l'avocat et tous deux allèrent ensemble chez le marchand d'estampes Giuseppe Bardi, place San Gaetano. L'avocat pénétra seul dans la boutique pendant que le consul restait à se promener sur la place. Au bout d'un quart d'heure, l'avocat sortit de chez Bardi avec un volumineux paquet qu'il remit au consul, et ils allèrent ensemble au Cabinet littéraire. Le consul en repartit seul quelques minutes plus tard, portant toujours son paquet. De là, il se rendit à l'auberge de la Clé-d'Or, et, à trois heures, y prit la diligence pour Pérouse.

M. Luigi Foscolo Benedetto, à qui nous devons la découverte de ces très importants documents ainsi que leur publication dans leur texte italien original, fait à juste titre remarquer que les soupçons de la police de Toscane étaient surtout alimentés par les fréquentations libérales d'Henri Beyle. Ses relations à Florence étaient toutes des plus suspectes. Il était intime avec le comte Vincenzo Salvagnoli, à qui, le 3 novembre 1832, il écrivait :

J'aime beaucoup Florence et vous êtes pour les deux tiers au moins dans cet amour, puisqu'à Florence je passe ma vie avec vous.

Tous les rapports que l'on vient de lire confirment de façon éclatante cette affirmation. Or, l'avocat Salvagnoli, c'est encore M. Benedetto qui nous en informe, fut, en 1833, emprisonné pour ses idées. Il est probable que, sans sa qualité de consul, Beyle ne se fût sans doute point tiré à aussi bon compte des suspicions qui pesaient sur lui. S'en doutait-il? C'est fort probable, et peut-être même espaça-t-il pour cette raison ses voyages à Florence. Toujours est-il que nous ne l'y rencontrerons plus avant juillet 1840. Il y revint alors

aux seules fins de surveiller l'impression des *Idées Italiennes*, qu'il venait d'écrire sur des notes de son ami Constantin, seul signataire de ce livre pourtant bien stendhalien.

Aussi ces bienheureuses indiscrétions policières s'arrêtent-elles avec le rapport de janvier 1834. Elles n'expliquent pas seulement toutes les précautions prises par Beyle pour tromper les surveillances dont il se sentait l'objet, elles nous permettent surtout de voir comment notre consul organisait dans son âge mûr les jours de détente qu'il se pouvait octroyer. La lecture, la visite des œuvres d'art, la conversation partageaient le plus clair de ses heures. Nous le suivons de même au théâtre, chez le libraire, nous surprenons son goût pour les gâteaux et ses haltes au café, nous l'accompagnons encore jusqu'à la porte d'une anonyme amie de passage. En un mot, sous nos yeux, vit durant quelques jours tranquilles, et presque sans masque, le mystérieux Henri Beyle.

HENRI MARTINEAU.

CI-GIT[1]

—

DEUXIEME PARTIE

V

Pour Roger Morgueil

Il reconnaissait l'écriture, une écriture haute, penchée, allongée, sans angles, une écriture qui eût décelé à un graphologue une sensibilité aiguë et une grande droiture d'esprit.

Pour Roger Morgueil

La seule vue de son nom, tracé par cette main qui ne pourrait plus jamais en tracer aucun, lui causait un profond malaise, un désarroi de tout l'être. Il tournait et retournait entre ses doigts la grande et lourde enveloppe. Il semblait hésiter à l'ouvrir, bien qu'il fût certain que, tout à l'heure, il l'ouvrirait : il cherchait seulement à reculer une minute dont il pressentait la gravité.

Le cachet rouge fascinait Roger, ce cachet émouvant et tragique qu'avait posé la main d'une vivante, et qui scellait à présent le secret d'une morte! Il y déchiffrait le blason des d'Ermigny : d'azur aux trois merlettes d'hermine, deux en chef et une en pointe. Et il se souvenait de la bague que Christiane portait toujours à son doigt, la chevalière d'or où ses armes étaient gravées. Ce simple détail ressuscitait à ses yeux Christiane tout entière. Il se revoyait lui baisant la main. Il se rappelait le voyage

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 844.

à Venise, son sourire, toujours un peu attristé, mais si doux, si simplement doux...

Mille souvenirs grandissaient, tournaient autour de Roger, venus d'un seul coup, comme ces brusques bouffées qui vous apportent, au bord de la mer, ce lourd et violent parfum de varech, d'algues et de goudron...

Oh! ce cachet, semblable à une goutte de sang, pourquoi ne pouvait-il en détacher son regard?

Et pourquoi une des premières phrases que Gilberte Arnel avait prononcées revenait-elle soudain à l'esprit de Roger, comme une étrange obsession:

— Il fallait être aveugle pour ne pas l'aimer?

L'enveloppe déchirée, il en sortit, non sans une intense émotion dont il comprenait mal le sens, de nombreuses feuilles de cahier, emplies d'une écriture haute et serrée, une lettre, et deux photographies.

L'une était une épreuve d'amateur, mal fixée, et dont le papier avait légèrement jauni sur les bords: Roger, de profil, baissant la tête sous l'ombre d'un feutre clair. Sa silhouette mince et nonchalante se découpait sur le feuillage d'un haut cyprès. Au loin, le clocheton oriental d'une chapelle, comme un doigt levé qui montrerait le ciel. C'était à l'endroit même où Lord Byron venait rêver, dans la petite île de Saint-Lazare.

L'autre représentait Christiane d'Ermigny en robe du soir. Elle y était à la fois vivante et immuable, avec son regard profond et fixe sous les sourcils un peu rapprochés, avec ses épaules nues, avec ses cheveux lourds où, selon le hasard des vagues, jouait l'ombre ou la lumière, avec sa bouche aux lèvres tout ensemble fières et sensuelles, — cette bouche qui n'était alors fermée que pour le temps d'une pose, et qui, maintenant, l'était à jamais...

Il faut ces précisions, ces détails tragiques et puérils pour mesurer tout ce néant, tout ce vide, toute cette éternité qu'est la mort. Quand Roger pensait simplement: « Elle est morte », il ressentait assurément un choc, une

émotion vive. Mais devant ce portrait, qu'il pensât à ces lèvres, faites pour les paroles ou pour les baisers, à présent muettes et froides, qu'il pensât à ces épaules mates, créées pour qu'on y penche un front plein de tendresse, et qui, maintenant, étaient serrées entre les planches d'un cercueil, qu'il pensât à ce regard éteint, à ce sourire figé ou disparu, à ces membres immobiles et raidis, à cette sérénité dernière d'un visage, Roger se mettait à trembler. Une sorte d'immense abattement s'emparait de lui. Il lui semblait que son cœur brusquement battait si vite, si tumultueusement que c'était exactement comme s'il eût cessé de battre. Il sentait ses nerfs noués en lui-même, son front vide, et tellement sonore que le bruit d'une pendule lui faisait physiquement mal.

Et c'est dans cette souffrance, proche de la stupeur, qu'il trouva le courage de lire la lettre...

Roger, cette lettre est la première que vous lirez de moi, la dernière qu'il me sera donné d'écrire. Je vous dis: vous, mon pauvre ami, parce que, maintenant, je sens que c'est fini, et je veux ne vous parler que comme je vous ai toujours parlé. Plus tard, tout à l'heure .. trop tard .. vous saurez, Roger, comment je pense à toi.

Quand vous lirez ces lignes, j'aurai fini de souffrir, mais je n'aurai pas fini d'aimer. Je ne puis croire que mon amour s'éteigne en même temps que moi. Ce serait trop cruel, voyez-vous. Je vous aime, Roger. Si je ne vous le dis que maintenant, maintenant que je ne suis plus rien qu'une pauvre chose finie, c'est que seulement maintenant j'ai le droit de crier un amour que je ne pouvais avouer. Je vous écris de mon lit. Demain, après-demain peut-être, j'aurai cessé de vivre. Et j'use mes dernières forces à écrire toutes ces choses que je n'ai jamais pu vous dire. Ma vie n'a commencé vraiment qu'à la minute même où je vous ai connu. Je vous aime, Roger. A l'heure de la mort, on peut dire qu'on aime, et l'ultime prière d'une mourante est toujours exaucée. Gilberte vous remettra cette lettre et tous ces feuillets où vous verrez ce que

fut mon amour. Ce que je ne pouvais vous dire lorsque vous étiez près de moi, si proche et si distant, je vous l'écrivais, Roger. Gilberte vous remettra ces pages. Je ne me sentais vraiment vivre qu'aux heures où je les écrivais. Pourquoi faut-il que ce premier mot d'amour ne soit pas même un mot d'adieu? Je ne serai plus là quand vous pourrez l'entendre...

Vous avez connu Gilberte Arnel. Je sais... A Venise, après mon départ si brusque. J'aurais dû la haïr. Cela m'a rapprochée d'elle, car elle aussi vous a aimé. Elle m'a dit votre aventure, et je lui ai confié mon secret, qu'elle seule pouvait comprendre. Gilberte ne vous aime plus, Roger. A Venise déjà, elle ne vous aimait plus. La possession (que ce mot me fait de mal!) a tué chez elle le désir. Moi, que, par ma faute peut-être, vous n'avez point aimée, j'en meurs.

Je ne regrette rien. J'ai beaucoup souffert. Je ne croyais pas qu'on pût ainsi souffrir; mais je vous dois les seules minutes éblouissantes de ma vie. Je m'en vais dans un grand apaisement. Je ne regrette rien. Je sais que je mourrai bientôt. Rien ne me rattache à la vie. Je suis comme une nageuse fatiguée qui renonce à faire les mouvements qui la maintiennent. J'enfonce lentement, lentement... Les médecins ne comprennent pas. Ils voient seulement que je m'affaiblis de jour en jour. Ils parlent d'anémie, de langueur. Ils savent que je suis perdue. L'un d'eux disait tout bas à Paul:

— Un miracle... on peut toujours espérer en un miracle...

J'ai entendu. Je sais qu'il n'y aura pas de miracle. Malgré l'appel de mes enfants vivants, je me tourne vers mon amour comme vers un enfant mort.

Gilberte est auprès de moi. J'ai demandé qu'on me laissât seule avec elle. Je vois qu'elle pleure. Pourquoi? La vie vaut-elle vraiment que l'on pleure?

Tout à l'heure, elle ouvrira mon secrétaire et y prendra tous ces feuillets qui sont comme ma confession vivante. J'y ferai joindre aussi un portrait de moi, qu'il m'est doux de savoir entre vos mains. Et puis une petite photographie qui fut toujours sur moi. Elle ne me quittera que ce soir. Je vous l'ai prise, Roger, sans même vous la demander. Elle était dans un livre que vous m'aviez prêté. Je vous la rends. Elle était pour moi comme un peu de votre présence, et elle me

rappelait notre visite aux Pères Meckitaristes de l'île Saint-Lazare. Vous souvenez-vous?

Oh! la paix de ceux qui vivent là, entre le silence d'un jardin et la quiétude de leur cœur, l'ordre calme et grandiose des cérémonies réligieuses.

Et le rite ancien et symbolique de ce lourd et précieux rideau qui voile le chœur pendant toute une partie de l'office, comme pour mettre hors des yeux du public tout ce qui n'est pas de l'adoration...

Ainsi, Roger, une sorte de rideau épais va s'étendre entre nous, va nous séparer. Vous ne pourrez plus me voir, mais je serai là, si près de vous, avec mon pauvre amour longtemps inexprimé... et vous vous rappellerez, n'est-ce pas, ces messes de San-Lazaro, où votre regard n'atteignait pas le prêtre, mais savait sa présence.

J'ai interrompu cette lettre un instant, mon ami. J'ai demandé à Gilberte de chercher tous ces feuillets qu'elle sera chargée de vous remettre. Ils sont là, sur mon lit. Quand je pense que vous les tiendrez dans vos mains, et que peut-être vos doigts trembleront en les touchant, comme les miens tremblaient en effleurant les vôtres...

J'aurais voulu relire une dernière fois ces pages. Je ne le pourrai pas. Voici déjà un long moment que je vous écris. A deux reprises, Paul a fait demander s'il pouvait rentrer dans ma chambre. Jamais, si ce n'est pendant la diphtérie de ma petite Renée, mon mari ne m'avait témoigné tant de sollicitude. Peut-être vaut-il mieux d'ailleurs que je ne relise pas ces lettres, cette sorte de journal où j'ai mis toute ma vie en y mettant tout mon amour... J'hésiterais à vous le laisser... Et pourtant...

Adieu, Roger, adieu, mon impossible amant... Je m'en vais. Je ne ferai rien pour me rattacher à cette vie qui me pèse, puisque je n'en puis rien attendre. Mais je vous jure, Roger, je vous jure, sur les têtes mêmes de mes petits, que ce n'est point par lâcheté. Je ne suis pas lâche. Je suis seulement un cœur qui s'arrête de battre, parce qu'il a battu trop fort, en secret, sans écho, comme pour lui-même; je suis seulement un corps, usé trop tôt de n'avoir point connu les seules ivresses qui l'eussent fait vivre... Je suis seulement une pau-

vre femme, Roger, une pauvre femme qui part sans plainte, sans regret, qui part parce qu'elle n'a plus la force de rester, parce qu'elle est lasse, infiniment lasse...

Adieu, mon seul amour...

VI

« Samedi, 13 mars.

» Enfin chez moi. J'ai cru que ce déjeuner ne finirait jamais. Cette chère baronne de Prosle est charmante, mais elle ne sait pas recevoir. C'est-à-dire qu'elle sait trop bien recevoir, ce qui revient exactement au même. Elle s'occupe trop de ses invités.

» M. Morgueil m'a déposée chez moi. Il est quatre heures. Et rien à faire de ma fin d'après-midi. Ni visites, ni magasins, ni expositions. C'est délicieux. Et je n'attends personne. J'ai ôté ma robe bleue, j'ai mis mon peignoir chinois. Les enfants sont aux Champs-Elysées avec Clara. Mon mari m'a quittée au sortir de chez Hélène, pour son cercle — son éternel cercle. Je suis seule. Seule avec moi-même, avec mes pensées, avec mes rêves. Des pensées et des rêves? A quoi bon, Ne rien penser, ne rien rêver. Rester là, devant ma psyché. Etre comme un bel animal qui fait la sieste. Comme la vie est grande quand elle se reflète dans deux petits regards qu'on a vus naître. Suis-je vraiment ce que l'on peut appeler une femme heureuse? Oui, quand même. Et je ne puis songer à des choses tristes, en ayant devant moi ce bouquet de violettes pâles. Hier soir, en revenant de ma promenade, Renée me l'a apporté. Evidemment, c'est peut-être Clara qui en eut l'idée, mais qu'importe? Elle était si mignonne, ma Renée. Elle est venue tout de suite, sans même avoir pris le temps d'ôter son manteau ni le petit tricorne vert qui serre ses cheveux bouclés. A sa démarche mystérieuse, à sa main soigneusement cachée derrière son dos, j'ai tout de suite deviné,

mais je n'en ai pas eu l'air... Et elle m'a dit: « J'ai six ans aujourd'hui, mummy chérie, alors... »

» Et puis elle a sauté sur mes genoux, sans achever sa phrase, en riant et en m'embrassant...

» Les violettes embaument. Elles ne sont pas fanées. Et quand elles le seront, elles resteront quand même sur ma table, longtemps encore, dans ce petit vase d'étain... Trésor, va!...

» Et pourtant... pourtant? Le bonheur, est-ce seulement cela? N'ai-je pas droit aussi à autre chose? Dans *La Chaîne des hommes*, Gilberte Arnel revendique le droit d'aimer pour toutes les femmes. Ai-je connu l'amour? Certes, aux premiers temps de mon mariage, je l'ai cru... Mais n'était-ce pas seulement la nouveauté de ma vie à laquelle je prêtais ce nom d'amour? Maintenant, il me semble bien que je n'ai jamais aimé Paul. Lui, je sais, ne m'a jamais aimée... Et j'aurais le droit d'aimer un autre que lui? Ah! Gilberte, voyez-vous, il me semble que vous avez tort... Certains passages de cette *Chaîne des hommes* m'ont bien troublée. Je vous connais encore peu, Gilberte. Mais je pressens que nous serons des amies, de grandes amies... Votre livre est là, devant moi. Vous avez écrit quelque chose sur la page de garde: « Pour Christiane d'Ermigny, ce livre qui ne fut pas écrit pour elle, puisqu'elle a le rare privilège de connaître l'amour et le bonheur... »

» Etes-vous sûre, Gilberte?

» Aux yeux du monde, oui, nous sommes un ménage uni... Nous sortons ensemble. Tout à l'heure, chez la baronne de Prosle, nous étions à la même table, presque en face l'un de l'autre... Et nous souriions...

» Ce que le monde ne sait pas, c'est que maintenant je suis seule, toute seule, et que Paul est au cercle... Puis-je seulement être dupe de ses prétextes? Son cercle... Et puis, que m'importe? Il peut bien me tromper, puisque je ne l'aime pas! J'aurais pu demander le di-

vorce, chercher le scandale, retrouver ma liberté... Cela me dégoûte. Je ne peux pas. Je ne veux pas. Mes enfants... Renée et Guy... ma seule raison de vivre... de supporter la vie...

» Et je pourrais, moi aussi, de mon côté?... Non, Gilberte, vous vous trompez. C'est impossible. La seule idée qu'un autre homme pourrait prendre une telle place dans ma vie me bouleverse. Qui, d'ailleurs, qui?...

» Plusieurs se sont, comme on dit, « mis sur les rangs » : le comte de Sorgues, un cercleux. Sa morgue m'insupporte. Il a voulu me laisser comprendre qu'il ne demandait qu'à m'aimer... Il a essayé de me dire des tendres paroles. Mais il ne se départait pas de cette dignité guindée qu'il croit être de la race, et il était tellement drôle, avec son masque imperturbable, avec son monocle vissé et sa raie parfaite, il était tellement peu « l'amant » que je lui ai éclaté de rire au nez!

» Le petit lieutenant Chasseigne aussi, qui est tellement bien dans son uniforme de chasseur. Je ne me crois pas plus forte que je ne suis. Je vois autour de moi tant de femmes qui trouvent cela si naturel... Je sais, il y a quelque chose de délicieux à se sentir désirée, adulée, à écouter des compliments dont on sait bien qu'ils sont plus que des compliments... Mais autre chose que cela? Non. Le petit Chasseigne était justement à ma droite aujourd'hui, au déjeuner de la baronne. Il a été d'une correction et d'une politesse parfaites. Il ne m'en veut pas. L'année dernière à Biarritz, il avait essayé de flirter, mais si bêtement, si bêtement... Il m'a proposé cela d'une façon si déplaisante, me laissant entendre qu'en somme je ne ferais que rendre à Paul... Je sais: Paul ne se gênait guère, avec Angela Roccana qui dansait au Casino... Mais devant cette allusion précise, directe, j'ai giflé mon beau lieutenant...

» Je ne suis pas une sainte. Délaissée par Paul, je suis trop jeune pour renoncer à tout. N'ai-je pas le droit

de me laisser dire que je suis jolie? Et pourtant, si je me contente de souffrir en silence, si je réponds toujours non à ceux qui tentent de me consoler, est-ce vraiment parce que Sorgues était ridiculement guindé, parce que Chasseigne me proposa moins un amour qu'une vengeance?

» Ou bien n'est-ce pas tout simplement que je ne veux pas tromper Paul, que je veux lui rester fidèle?...

» Et vous dites, Gilberte, dans un des plus violents chapitres de votre livre, que l'amour est le seul but de la vie, la seule richesse du monde, le seul idéal, et que celle qui, volontairement ou passivement, se laisserait déposséder de sa part de bonheur, ne serait qu'une insensée!

» Suis-je une insensée, Gilberte? Et qui m'apporterait l'amour, puisque je n'aime pas Paul? Aucun homme ne m'attire. Aucun homme n'est digne de mon amour. Car, le jour où j'aimerais, je quitterais tout. Mais je n'aimerai point. Il n'y a pas que la chaîne des hommes, Gilberte, il y a aussi la chaîne des femmes. Le nom que je porte est une chaîne. Et je porte le nom de Paul.

» Le droit à l'amour, le droit à l'amant? Je suis peut-être trop orgueilleuse pour l'admettre. Et quand je pense à tous les visages des hommes que je connais, si je pense en même temps à ce droit à l'amant, j'ai envie de rire comme j'ai ri au nez du comte de Sorgues. Des pantins, tous, des intrigants, ou des gigolos. Ils sont quelquefois drôles à écouter, mais c'est tout. Morgueil lui-même, Morgueil n'est qu'un Don Juan de salons!

» Sympathique, Morgueil. Très. Mais sympathique à trop de femmes. Sans doute parce qu'il a une bien belle voiture?... ou parce qu'il sait s'habiller? C'est tout ce qu'elles cherchent. L'amant parfait? Un homme très chic, très élégant, et un peu bête, dans une torpédo de grand luxe!

» Un peu bête, Morgueil? Non. En m'accompagnant, tout à l'heure, il me parlait, de sa voix chaude et grave:

» — Vous êtes gaie, ma petite madame... Vous êtes trop gaie pour être vraiment gaie...

» J'ai ri, et nous avons parlé d'autre chose. Trop gaie pour être vraiment gaie? Pourquoi m'a-t-il dit cela? Quelle drôle de mentalité, si vraiment, il ne songe qu'à des aventures... On cite des noms, on raconte des histoires, il ne dit rien, il sourit; et quand mollement, il se défend, c'est comme s'il acquiesçait. Il accepte donc cette réputation? Il la mérite? Quand nous sommes sortis de chez Hélène, Paul lui a dit en riant: « Merci d'accompagner Christiane. Je vous la confie... c'est très compromettant. » Il n'a pas protesté... Un homme à femmes... Et pourtant les femmes disent du mal de lui. Mais les hommes prétendent que c'est une façon de traduire leur amour...

» En somme, il a bien le droit d'aimer, Morgueil, et de changer d'amours, il est libre, sans chaines et sans serments.

» Et pourtant, j'éprouve comme une gêne quand je pense à lui.

» Je suis folle. Un Don Juan de salons, n'est-ce pas, cela fascine... Rien de tel que la réputation d'être irrésistible pour « tomber » une femme...

» — Bonjour, monsieur Roger Morgueil. C'est moi, Christiane d'Ermigny. Cela vous étonne? Non, n'est-ce pas? Vous êtes habitué! Oui, vous aviez raison dans l'auto, je ne suis pas gaie. Je suis malheureuse. Mon mari m'abandonne pour courir les actrices et les femmes de chambre. Alors, me voilà, aimez-moi, monsieur Roger Morgueil!

» Risible!

» ...Du bruit dans l'antichambre. Les enfants qui rentrent, mes enfants...

» Le droit à l'amour, le droit à l'amant? Vous parlez peut-être en femme, Gilberte, mais pas en mère. Tous ces bruits familiers, la porte qui se ferme, les cris de

Guy, la voix déjà plus raisonnable de Renée, les remontrances de Clara: « Be careful, be quiet... », tout cela, mais c'est l'amour, et le plus bel amour du monde! Tout à l'heure, ils seront là, tous les deux... Et je pourrais... avec un autre que leur père? C'est impossible... Aucun autre, mes chers petits, mes chéris, aucun autre, jamais... »

VII

» Mercredi, 17 mars.

» Un bruit de clef dans la serrure, ce n'est rien...

» Et pourtant, à ce simple bruit-là, et à celui du trousseau remué qu'on remet dans sa poche, je me suis levée brusquement.

» J'étais assise, dans ma chambre, près de la travailleuse, m'occupant à une broderie, et, à ce pauvre bruit d'une clef qui tourne, je me suis dressée, pâle soudain, et j'ai laissé mon ouvrage.

» Je me suis approchée de la porte de ma chambre, j'ai posé la main sur le bouton. Je n'ai pas ouvert ma porte. Je tremblais.

» Je me suis reculée lentement, sans perdre de vue le bouton blanc, attendant qu'il tournât, fascinée par son immobilité...

» Des pas. Le bruit d'une autre porte qui s'ouvre et qui se ferme. Plus rien. Le bouton n'a pas bougé. Mais il se déforme dans mon regard. Il se brouille. Il s'efface: Je pleure.

» Depuis deux jours, Paul n'a pas paru. Il est parti avant-hier, avec son habituel sourire d'indifférence. Il m'a dit:

» — Je ne sais pas si je reviendrai dîner. Ne t'inquiète pas...

» Il n'est pas revenu dîner. Il n'est pas revenu le soir, ni le lendemain.

» Et maintenant, c'est ce bruit de sa clef et ce bruit de son pas. Il ne vient même pas dans ma chambre pour s'excuser, pour inventer un prétexte à son absence. Il sait que je ne lui demanderai rien. Il est entré directement dans son cabinet de travail, sans me dire bonjour, comme s'il n'eût pas quitté la maison.

» Ah! ces deux jours... je me rongeais intérieurement sans qu'aucune inquiétude nette se présentât à mon esprit: les raisons de sa fugue étaient claires pour moi, trop claires. A quoi bon m'interroger, supposer? Je savais. Et je souffrais de ne pas m'inquiéter.

» Cette absence d'angoisse devenait elle-même une angoisse plus vive, plus cruelle, qu'il me fallait recouvrir de ce masque quotidien de tranquillité heureuse à cause de Renée et de Guy...

» — Où est papa?

» Et il fallait inventer, parler d'un voyage d'affaires de quelques jours, mentir, paraître naturelle devant eux!

» Maintenant Paul est revenu. Il est là dans la pièce voisine. J'entends son pas, un meuble qu'il pousse, un objet qu'il déplace. Et je sens mieux que jamais cette chose indéfinissable, impossible à analyser, cette chose faite d'éléments inconscients et précis, cette tout infime et si grande chose qu'on nomme une présence.

» Même si je n'avais pas entendu le crissement de sa clef, le heurt de sa porte se refermant, le bruit de son pas dans son bureau, je sentirais ce rythme muet d'une présence coutumière, ce rythme enveloppant, habituel...

» Habituel! Songer que toute cette intimité, cette vie à deux dont, jeune fille, je rêvais, y voyant la plus belle image de l'amour, n'est qu'une habitude, une habitude qui me pèse, une habitude que je maudis et que je hais!

» Vivre ainsi, sans passion, sans amour, est-ce vivre?

Est-ce vivre que de supporter une existence qui n'est plus qu'un renoncement?

» Jeudi, 18 mars.

» Suis-je coupable en pensant à vous, Roger? Je ne sais. Mais je ne puis me défendre d'évoquer votre visage, votre sourire un peu moqueur, comme si vous étiez quelque chose dans ma vie. Je pense à vous, et cette pensée se mêle de pudeurs, de craintes, d'émois. Je pense à vous comme je n'ai encore pensé à personne. Et je ne me l'explique pas.

» Suis-je coupable? Je m'étais habituée à cette pensée de votre lointaine présence. Maintenant que Paul est là de nouveau, je ne puis plus. Il me semble que je n'ai pas le droit d'attarder mon esprit sur votre image. Il me semble que je manque à un devoir, que je suis lâche...

» Et pourtant, puis-je ne pas comparer, ne pas imaginer ce qu'eût pu être ma vie, si...

» Mais je suis folle, il ne faut pas m'en vouloir. D'ailleurs, vous ne saurez pas, vous ne saurez jamais. A quoi bon? Cette existence que je mène, Roger, cette existence qui semble une chambre sans fenêtre... J'appelle l'air et le soleil. Et j'ai besoin parfois de crier votre nom, ou de l'écrire...

» Samedi, 20 mars.

» Enfantillages. J'ai vu ce matin Gilberte. Elle m'a rendu, par sa simple présence, l'équilibre qui me manquait. Je ne lui ai pas parlé de Roger. Mais, comme si elle devinait quelque chose, elle m'a parlé de lui. Elle m'a fait du mal et du bien. Plutôt du bien, puisque je suis plus calme maintenant. Elle m'a dit des choses qui doivent être justes, et auxquelles je n'avais point pensé.

» C'est vrai, pourquoi cette brusque intimité entre Roger et mon mari? Se ressemblent-ils donc? — « C'est tout naturel, » m'a dit Gilberte, « deux coureurs... »

» Et j'ai eu comme un petit serrement de cœur. Deux coureurs...

» Etes-vous donc si semblables tous les deux? Est-ce possible? Rien pourtant n'est en Paul de cette sensibilité frémissante que je devine en vous. Il n'est pas artiste, lui... Quel point de contact pourrait vous unir? Oui, le goût des femmes, l'aventure...

» Mais, même là, peut-on dire que vous vous ressemblez? Je sais tellement ce qui pousse Paul vers ses maîtresses. Je n'en souffre presque plus. Et je puis en parler sans larmes. Ce qu'il veut, c'est d'abord le plaisir, ce plaisir passager qu'il cueille sur leurs lèvres et dans leurs bras. Et c'est aussi cette satisfaction d'amour-propre, si pauvre, qu'on sache à son cercle et ailleurs qu'il est l'ami de telle ou telle femme. Que m'importe?

» Mais vous? Vous voulez autre chose, n'est-ce pas? Vous voulez cet éclair d'amour, cette minute de passion qui vous anime et vous soutient. C'est l'étreinte des âmes que vous cherchez à travers l'étreinte des corps. Paul est satisfait à chacune de ses aventures. Vous, Roger, je suis sûre que vous êtes déçu... Et vous continuez, pourtant. Vous flirtez, vous allez d'amour en amour, vous souriez aux femmes pour attirer contre votre sourire le sourire de leurs lèvres. Un baiser, c'est deux sourires qui se rejoignent...

» La même chose, la même chose! Vous êtes comme les autres. Comme Paul. Comme tous les hommes. Je vous méprise, Roger...

» Dimanche, 21 mars.

» Hier, dîner chez les Vermont. Il était près de moi, et je n'osais pas lever les yeux vers lui. Il parlait beaucoup, parce qu'il parle bien et qu'il sait qu'on l'écoute. J'ai évité de le regarder. Il me semble qu'il aurait lu en moi, qu'il aurait deviné.

» Et s'il avait deviné? Si vous saviez, Roger, la place

que vous occupez dans ma vie, peut-être vous souririez? Parce qu'au fond, vous êtes fat. Vous seriez heureux d'un succès que vous n'avez pas cherché. Même celles à qui vous ne faites pas la cour, Roger! Même moi...

» Vous auriez fait plus peut-être que sourire. Vous auriez voulu profiter de mon émoi et de ma faiblesse. Etes-vous si vil? Mais j'invente. Je ne sais rien. Je ne veux rien savoir. Nos regards se sont à peine croisés, à table, un moment, quand vous m'avez dit, sans paraître y attacher d'importance:

» — Pourquoi n'iriez-vous pas à Venise le mois prochain? J'y serai, jolie madame, et vous servirais de guide dans la cité éblouissante des Doges...

» Vous m'avez appelée « jolie madame ». Vous moquiez-vous? Non, un mot. Vous dites cela à toutes les femmes jeunes qui ne sont pas laides. Moi, j'ai souri sans répondre. Venise! Venise avec vous!

» Folie! Et mes enfants? Et Paul? Serait-il libre à ce moment? Pourquoi m'avez-vous dit cela? Une parole en l'air peut faire mal, parfois... Tout de suite vous avez parlé d'autre chose, vous vous êtes mêlé à la conversation générale. Moi, j'ai fermé les yeux. J'ai pensé à cette Venise que je ne connais pas, où vous allez bientôt vivre... sans moi...

» Lundi, 22 mars.

» Vous avez donc parlé à Paul de ce projet insensé? Il y a fait allusion à table ce matin. Maman garderait les enfants. Gilberte Arnel doit aller là-bas, elle aussi... La perspective de ce voyage semble plaire à Paul. Est-ce possible? Venise avec vous? Non, je ne dois pas, je ne peux pas... Serais-je toujours maîtresse de moi-même? Vivre avec vous, Roger, sentir nos cœurs unis dans cette communion quotidienne, se réveiller sous le même toit que vous, savoir que le soleil se couchera sur notre double présence, sur notre intimité...

» Est-ce mal? J'ai peur de vous aimer trop. Je voudrais que ces quelques semaines fussent tout mon bonheur pour plus tard. J'y cueillerais une intarissable provision de souvenirs. Après cela, oui, tout ce que Dieu voudra... Mais pas avant, pas avant...

» Mardi, 23 mars.

» Paul semble tout à fait décidé à partir pour Venise la semaine prochaine. Moi, je ne réalise pas très bien. Tout cela est si brusque, si subit... Je suis tremblante et radieuse. Et j'ai peur...

» Ce matin, Roger, j'ai trouvé dans mon courrier, avec une carte de vous, trois livres: les *Esquisses Vénitiennes* d'Henri de Régnier, les *Amants de Venise* de Charles Maurras et les *Pierres de Venise* de Ruskin. Sur votre carte, vous aviez écrit: « Pour préparer notre voyage », et j'ai découvert, dans le Ruskin, un poème de la comtesse de Noailles, copié de votre main:

Arpège de sanglots, de rayons et d'extase,
Venise, ville humide et creuse comme un vase...

» Le dernier vers me laisse inexprimablement triste:

La ville que mon cœur n'a pas pu supporter...

» Mon pauvre cœur, lui, pourra-t-il supporter Venise? J'ai peur... Je serai avec vous, Roger. Vous m'aiderez, n'est-ce pas? Avec vous, ce sera un perpétuel enchantement! Je rêve des canaux immobiles, des ponts de pierre, des palais. Je les invente à travers mes lectures d'autrefois, à travers les gravures et les toiles que j'ai vues. Et sur tout cela, plane votre visage, votre beau visage et votre regard...

» Pourquoi m'avoir envoyé ces livres?

» Mercredi, 24 mars.

» Gilberte Arnel est revenue me voir. Nous n'avons pas parlé de vous. Votre nom n'a pas traversé notre entretien. Et je n'ai pas éprouvé le besoin de parler de

vous. C'est donc que je vous aime moins que je ne le craignais. Je suis très calme à présent. Gilberte devient pour moi une très grande amie. Je ne faisais que la pressentir en lisant *La Chaîne des Hommes*. Je la découvre de plus en plus, avec son idéalisme, sa foi, sa vibrante sensibilité. Et tant d'affection émane d'elle que j'en suis apaisée, réconfortée.

» Elle m'a fait ses adieux. Elle part demain pour Venise. Je lui ai dit: « A bientôt peut-être! » Elle a paru vraiment contente, avec un de ces cris qui ne trompent pas: « Vraiment, vous y viendrez? » Et son regard s'est avivé comme d'une vraie joie. Elle aussi m'aidera, là-bas, à supporter la ville, sa langueur, et votre présence, Roger, votre présence que je désire et que je crains...

» Mercredi, dix heures du soir.

» Ma dernière pensée, ce soir, est pour vous. Je viens de vous écrire un petit mot pour vous remercier des livres. Et maintenant, je veux gagner mon bonheur en m'efforçant de ne plus vous voir avant Venise, en essayant de ne plus penser à vous. Je ne puis pas vous aimer. Je ne veux pas vous aimer. Adieu, Roger...

» Jeudi saint, 25 mars.

» Ce matin, messe avec les enfants. J'ai beaucoup prié. Une parole, dans le sermon du père Rouvier, m'a vivement impressionnée. Une parole de l'*Imitation:*

Seul l'amour rend léger ce qui est pesant et fait qu'on supporte avec une âme égale toutes les vicissitudes de la vie.

» Seul l'amour... Il me semble que c'est presque sacrilège, mais j'ai tout de suite, irrésistiblement, pensé à vous. Vous aimerais-je d'amour? Venise, Venise... Je marche dans la lumière. Rien ne m'atteint plus de ce qui me bouleversait.

» Paul n'est presque plus jamais avec moi. Le téléphone m'apprend qu'une affaire urgente l'empêche de revenir dîner. Il s'en excuse, l'hypocrite, qu'importe? Je vis dans un rêve que rien ne peut troubler.

» Mais serait-ce mal de vous aimer d'amour si vous ne le savez pas? Puis-je commander à mon cœur? En quoi suis-je coupable? Je ne puis commander qu'à mes lèvres, à mon silence. Vous ne saurez jamais...

» Vendredi saint, 26 mars.

» Quand je suis allée embrasser Guy dans sa chambre, hier soir, il m'a dit: « C'est vrai, maman, tu vas partir? » Sa petite figure était anxieuse, triste, comme s'il allait pleurer. Dois-je partir? Je ne sais plus. Pauvre chéri, il ne sait pas ce que c'est que souffrir. Et je lui apprendrais, moi? Toute la nuit, j'ai pensé à mes enfants, à mes chéris, et à vous, Roger. Je ne vois plus clair en moi, et personne ne peut me comprendre, me plaindre ou m'aider, puisque personne ne sait, pas même Gilberte, pas même vous... Et vous êtes pourtant tout mon bonheur présent, toute ma vie. Ai-je le droit de dire cela? Ai-je le droit de le penser?

» J'ai cherché un peu d'apaisement. Je suis entrée à l'église ce matin. Tombeau. Le tabernacle vide sous un monceau de fleurs. La flamme des cierges... Je suis allée dans l'ombre du confessionnal. Et j'ai confié mon secret au père Rouvier, dont le sermon, hier, m'avait émue. Lui saurait me comprendre, me conseiller.

» J'ai tout dit. Le père s'est recueilli. Je voyais à peine son visage à travers la grille de bois. Mais ses paroles venaient, douces et claires. Elles m'ont pourtant fait moins de bien que je ne l'espérais. Elles ne m'ont pas donné le calme absolu, la certitude, la confiance que j'attendais.

» — Mon enfant, vous jouez un jeu dangereux. Je ne saurais trop vous recommander la prudence. Evitez le

plus possible l'intimité de ce jeune homme. Pensez à vos enfants, à vos devoirs, au divin sacrement qui vous unit à votre mari et à votre foyer. Le Maître ne défend pas d'aimer. Sa religion est une religion d'amour. Il sera beaucoup pardonné à Madeleine parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais défiez-vous, mon enfant, des caprices et des débordements de votre imagination. Occupez-vous. Fuyez les rêveries qui ne mènent à rien et qui troublent l'esprit. N'oubliez pas que celui-là est coupable qui commet l'adultère dans son cœur. Redoutez le danger, mon enfant. Dieu veille sur vous. Ayez confiance, mais priez. La prière est une force surnaturelle, un refuge d'où la paix descend sur le cœur... »

» J'ai courbé la tête sous l'absolution. Le père Rouvier m'a dit encore:

» — Courage. Allez en paix...

» Et le volet de bois a glissé le long de la grille, avec un petit bruit sec qui m'a rejetée dans la vie, dans mon incertitude...

» Aller en paix? Je demeure anxieuse. Prier? J'ai prié. Mais les mots n'entraînaient pas mon esprit. Je ne pouvais me fixer. Je me suis agenouillée devant le tombeau. J'ai baisé le crucifix d'ivoire. J'ai pensé à vous, Roger. Aucune force divine ni humaine ne put m'empêcher de penser à vous à ce moment-là... et j'ai pleuré...

» Samedi, 27 mars.

» C'est décidé. Nous partirons. Ce n'est pas moi qui l'ai voulu. C'est Paul. — Partir...

» Et pourtant je m'inquiète de Renée et de Guy. Leur grand'mère les adore, mais il suffit que l'on parle de voyage pour que leurs pauvres petites figures se chiffonnent, et que des larmes leur viennent aux yeux.

» Venise! Je suis à la fois éblouie et craintive. Il me semble que quelque chose va surgir, au dernier moment, qui nous retiendra, ou qui empêchera Roger de partir.

Cette confession d'hier a tout de même mis un peu de paix en moi. J'ai pris de graves résolutions. Aidez-moi à les tenir, mon Dieu! Je ne chercherai pas la solitude avec vous, Roger. Je vous sentirai près de moi, je vous saurai là, votre voix éclairera les repas et les promenades. J'imagine à l'avance les trajets en gondole. Vous serez là, distrait, pensant à mille choses. Je serai émerveillée de votre seule présence muette. Je ne demande rien de plus. Je ne veux rien de plus. Le bonheur, c'est d'être à vos côtés. Puis-je y renoncer? Cela m'est bien permis, puisque vous ne saurez pas que je vous aime...

» Dimanche, 28 mars.

» Si vous saviez que je vous aime, pourtant, vous m'aimeriez peut-être? Et si je savais que vous m'aimiez, j'aurais la force de ne plus vous voir. Mais je dois suivre Paul...

VIII

» Mercredi, 31 mars. Venise!

» Il pleut. Grisaille. Les gouttes tombent, lourdes, tristes sur le canal. Le quai de pierre est luisant. Presque personne dans les rues. Des gondoles à l'attache, entre de hauts pieux armoriés et sales. D'autres glissent, et semblent de pauvres mendiantes, les vêtements collés sous l'averse drue.

» Mais vous êtes là. Et tandis que vous êtes de si mauvaise humeur, à cause du temps, moi, de par votre simple présence, je suis gaie, insouciante, heureuse. Si vous saviez quel soleil on peut avoir en soi! Par instant, il me semble que mon cœur éclate comme une grenade mûre...

» Jeudi, 1er avril.

» Nous avons dîné tous ensemble, hier. Vous, Gilberte

Arnel, Paul et deux de vos amis: Philippe d'Elbannes et Denyse Vernet. Comme ils s'aiment! Comme l'amour anime chacun de leurs gestes, éclaire chacun de leurs regards! Après le dîner, vous m'avez brièvement raconté leur histoire: ce jeune avocat s'éprenant de sa première cliente. Romantique et tendre histoire que j'écoutais à peine. Je les regardais tous deux, Roger. Et j'étais jalouse de leur égoïste bonheur...

» Vous m'avez dit qu'ils ne sont pas mariés. Toute ma vie, toute mon éducation, toutes mes idées devraient m'éloigner d'eux. Je devrais mépriser ce bonheur qu'ils affichent et que rien ne ratifie, ce bonheur qu'ils volent, illégal...

» Mais ils s'aiment. Je ne les méprise pas. Je les envie...

» Pourquoi êtes-vous si peu avec moi, Roger? Vous deviez ce matin me faire visiter l'Académie. Vous m'avez dit hier: « Vous verrez... Il y a une Madone des Alberetti, par Giovanni Bellini, une vierge aux yeux baissés qui vous ressemble comme une sœur grave... » Et ce matin, vous êtes parti de bonne heure, avec Paul. Comme j'aurais été seule et triste, si Gilberte n'était pas venue. Notre premier jour de soleil! L'averse lourde d'hier est à peine un souvenir. Le soleil a tout chassé, tout balayé.

» Nous sommes sorties toutes les deux. Elle m'a mené d'abord à la place Saint-Marc, que j'avais à peine entrevue sous la pluie. Roger, c'est avec vous que j'aurais voulu ce premier contact, cette première étreinte chaude avec la ville ensoleillée...

» Des centaines de pigeons s'ébattent, dans un tumulte d'ailes et de lumière. Je voudrais tout absorber d'un seul coup, tout prendre avec mes yeux, avec ma bouche, avec mes bras, tout garder dans mon cœur ébloui: la Basilique avec ses dômes, ses mosaïques d'or, sa galerie qu'enjambent les chevaux de Byzance; le haut beffroi, l'architecture surprenante et parfaite du palais des Doges, les trois mâts pourpres qui jaillissent du sol dallé

» Je voudrais tout serrer contre ma poitrine, dans un vertige sensuel... Gilberte a voulu absolument que nous fussions photographiées ensemble, au milieu des pigeons. Gras de soleil, avec leurs gorges mauves et dorées, ils se posaient sur nos épaules, sur nos bras, car le photographe, au-dessus de nos têtes, semait des grains pour les attirer. Ce simple contact des pigeons me troubla, sans que je pusse dire pourquoi. Je crois que je suis un peu folle. Comme vous ririez si vous saviez tout ce qui peut passer dans la tête de l'honnête femme que je suis! Comme vous vous moqueriez de moi...

» Vous n'avez pas déjeuné à l'hôtel. Paul non plus. J'ai dû déjeuner seule avec Gilberte. Puis nous sommes allées prendre notre café à la terrasse du « Florian ». Une vieille femme, serrée dans son châle, m'a demandé l'aumône. Elle avait l'air triste, misérable... Je l'ai imaginée, plus jeune, jolie peut-être, dansant sur une place ou jouant de la guitare... Je lui ai donné une lire. Elle m'a remerciée en disant :

» — Que le Seigneur Jésus vous donne beaucoup d'amour, mademoiselle...

» Mademoiselle... Beaucoup d'amour... Je me suis mise à rire, parce que j'avais envie de pleurer.

» Gilberte désirait m'emmener à l'Académie. Je n'ai pas voulu. Je l'ai laissée à la terrasse du « Florian ». J'avais besoin d'être seule, pour être plus avec vous qui n'êtes pas près de moi. C'est par vous, Roger, que je veux être conduite auprès de la Madone de Bellini, ma sœur grave. C'est par vous que je veux tout connaître et tout aimer ici. Je souffre déjà d'avoir vu cette place lumineuse et fascinante sans vous. J'avais envie de rentrer à l'hôtel, de ne pas bouger, de vous attendre. Mais seriez-vous revenu avant l'heure du dîner? Alors je me suis promenée seule. J'ai marché dans des petites ruelles étroi-

tes, sous un ruban de ciel. J'ai traversé le Rialto. J'ai erré sur l'autre rive du Canal.

» J'ai découvert ainsi un petit cloître assez retiré dont la grille donne directement sur le canal. De longues guirlandes de vigne vierge pendent aux murs, enjambent les briques, tombent dans les arcades. Dans un coin, une amphore abandonnée, rousse et ventrue. Au milieu, un vieux puits, avec sa margelle moussue et sa poulie rouillée.

» Quelles mains sont venues user cette pierre luisante, quels yeux se sont posés sur ses colonnes, vers quelle attente patiente ou désespérée les regards allaient-ils à travers cette grille de fer?

» Calme de cette solitude que déchire parfois le sifflement d'un vaporetto ou le cri d'un gondolier. Anxieuse et divine solitude. Apaisement. Ne plus rien entendre. Fermer les yeux. Ne plus rien voir. Vivre en soi, serait-ce le bonheur?

» Je ne sais plus où je vais. Chaque heure, qu'il soit absent ou présent, m'attache à lui davantage. J'ai peur de lui, de moi. Ah! le mot de Nietzsche: Vivre dangereusement! Je redoute le danger, je le fuis, et par instant pourtant, il me semble que je l'appelle. Vivre dangereusement...

» Ce matin, une lettre de Renée, si adorable de tendresse naïve. Je suis tout pour elle. Pourquoi cela ne me suffit-il pas? Je m'en veux d'avoir attaché trop peu d'importance à cette lettre: « Maman, revenez vite, je vous aime tant... »

» Pourquoi ne puis-je songer au retour sans angoisse? Paris, ce sera la fin. Je ne vous verrai plus... Je voudrais que le temps cessât de fuir. J'ai si peur de demain...

» Vendredi, 2 avril.

» Quand je suis rentrée, hier soir, tout le monde était à table. Je m'étais attardée dans mon petit cloître. Et

je me suis égarée en revenant. Roger m'a presque grondée, amicalement:

» — Vous abandonnez vos amis, Christiane...

» Qui abandonne l'autre? Cette phrase est un peu cynique. Je n'ai rien répondu. Mais sa voix grondeuse était très douce...

» Il m'a proposé de faire une promenade en gondole, après dîner. Comme j'aimerais cela. Comme j'en avais envie. A Paris, quand je rêvais de Venise, c'est l'image que j'évoquais; lui et moi dans une de ces gondoles noires... Et brusquement, ce rêve allait se réaliser? Tout m'appelait: l'ombre, les lanternes, les fanaux verts sur la lagune, la boule dorée de la Dogana, comme une étoile brillante impossible à atteindre, le silence du rio, le sortilège de sa présence...

» J'ai prétexté une migraine. Un autre soir peut-être. Un autre soir. Hier, je ne pouvais pas. Je ne dois pas.

» Et toute la nuit — un seul instant peut-être, mais un seul instant ne peut-il remplir une nuit? — toute la nuit j'ai rêvé de lui, de son visage attirant et doux, de sa courte moustache qui ombre la lèvre, de ses longs cils sur son regard clair, qui battaient lentement, sensuellement, tandis qu'il me proposait cette promenade, — cette promenade refusée, et que j'ai faite en songe...

» Je voudrais m'arracher à tout cela, à vous, Roger, quand il est temps encore. Et pourtant, j'aimerais mieux mourir...

» D'où vient que même la nuit votre présence me trouble? Jamais pourtant, jamais la moindre familiarité ne nous a unis. Je ne l'aurais point permis et vous ne l'avez pas osé. Tout est donc dans ma tête, dans ma pauvre tête malade! Tout se passe en moi seule. J'invente. Je suis folle.

» Votre chambre est juste au-dessus de la mienne. J'entends, le soir, votre pas léger, qui pèse à peine, comme si vous craigniez de troubler mon sommeil. Mais com-

ment dormirais-je? J'écoute les échos furtifs de vos gestes, qui s'amplifient et peuplent ma chambre, j'épie la chute des souliers sur le sol, le robinet qui coule, j'imagine l'instant précis où vous mettez votre pyjama! Avez-vous seulement un pyjama? Je n'en sais rien. Ces futilités, j'en fais un monde. Tout ce qui vous touche prend une étrange ampleur. Le moindre détail devient essentiel. Je veux savoir si vous mettez un pyjama...

» Je relis ces lignes tracées à mon réveil. J'en ris. Suis-je donc une petite fille capricieuse, futile? Moi! J'ai honte... Comment m'attarder à de pareilles bêtises?

» Et pourtant, à vous imaginer ainsi avec une telle précision, une sorte de malaise physique m'envahit, un malaise si doux...

» Pourquoi serait-ce mal de poser ma tête sur votre épaule, de rester immobile près de votre force. Me sentir protégée, grandie, demeurer là, dans le silence du soir, sentir sur ma tempe qui bat votre respiration brève et régulière, me blottir, me faire toute petite, toute petite... Pourquoi serait-ce mal?...

» Hier soir, quand le silence s'est fait au-dessus de moi, quand la muette absence de ces bruits familiers m'indiqua votre sommeil, je me suis accoudée au balcon de ma chambre. Quelle teinte inoubliable prennent les eaux du canal, la nuit. Quelque chose flotte en elles de languide, de paresseux. Un instant je fus sur le point de descendre, de m'approcher de cette eau, de la toucher avec mes doigts. Un désir brusque, incompréhensible et tenace. Toucher l'eau du canal, la sentir passer entre mes doigts ouverts...

» Et puis, brusquement, une gondole a glissé devant mes yeux, une gondole longue, où j'ai reconnu, enlacés, lèvres à lèvres, Denyse Vernet et Philippe d'Elbannes. Ils n'avaient pas un geste et pas une parole. Leur immobilité muette avait quelque chose de définitif et de mer-

veilleux comme l'idée du bonheur. Eux, Roger, eux, pas nous!

» Alors, inexplicablement, j'ai haï l'eau du canal. Et j'ai tremblé, comme d'un soudain dégoût, à la pensée que j'aurais pu sentir cette eau noire sur ma main!

» Samedi, 3 avril.

« Tout est donc dans ma tête, dans ma pauvre tête malade. » Je retrouve cette phrase sur les feuillets écrits hier. Malade? Mais je ne suis pas malade. Je suis étrangement bien portante, heureuse de vivre, joyeuse et saine! Je me sens au contraire délivrée et calme. Délivrée de toute cette tristesse qui me venait de la façon d'être de Paul, délivrée de toute rancœur, et calme dans la sérénité de mon amour.

» De mon amour! Amour cérébral, imaginaire? Qu'on le baptise comme on veut, mon amour est mon amour, c'est-à-dire ma vie, tout mon être, le soleil, les cloches de Saint-Marc, tout ce qui vibre...

» Ce matin, Paul est parti pour Murano. Il devait revenir ce soir, par le vaporetto. A midi, il était de retour.

» Je m'étais étonnée déjà en moi-même, d'un étonnement mêlé de joie, que Roger ne l'eût pas accompagné. Roger est si souvent avec mon mari. Comment avait-il renoncé à cette promenade? C'est qu'il savait, comme je sais maintenant. Murano? Un prétexte facile. Il n'y est pas allé, puisqu'il est revenu à l'heure du déjeuner. Alors? Alors, comme cela m'atteint peu. J'aurais pu faire une remarque, poser une question. Pour quoi faire? Et que m'importe? Je suis délivrée. Que Paul aille où il veut, quand il veut. Mon indifférence est telle que je n'éprouve même pas ce petit mouvement de l'amour-propre révolté. Roger est resté avec Gilberte et moi ce matin. Il aurait gêné Paul par sa présence. Ma seule déception est que j'avais pu penser, un moment, qu'il préférât ma compagnie à celle de mon mari,

et que, maintenant, je comprends la raison de sa présence.

» Mais c'était tout de même sa présence. Et sa présence est un enchantement.

» Ah! Roger! le timbre de votre voix, la couleur changeante de vos cheveux sous le rayon de lumière qui coulait de la fenêtre, la douceur droite de vos regards. Le moindre geste de vous me semble quelque chose de neuf et de complet, la façon dont vous reposez votre tasse, dont vous écrasez une cigarette dans le cendrier de cristal, dont vous tracez dans l'air, de votre main ouverte, des lignes insaisissables et secrètes... Un moment, vous vous êtes approché du piano, vous avez effleuré les touches d'ivoire, jouant le début très lent d'un nocturne. Vos doigts, votre poignet, le mouvement un peu hautain de votre tête, étaient pour moi une musique plus émouvante que les accords de Chopin... Votre présence m'est indispensable et suffisante. Je ne demande rien d'autre. Vous parliez davantage à Gilberte, avec cet enjouement qui rend votre voix plus sonore et plus précipitée, avec cette hâte dans les reparties, comme si vos paroles devaient courir pour suivre votre pensée...

» De quoi donc avons-nous parlé? Gilberte exposait les idées de son prochain livre. Elle lui donne ce nom inspiré de Nietzsche : *La Surfemme.* Idées généreuses, hardies, mais qui me semblent parfois si différentes de ce que je crois, de ce que je sens. Elle prêche l'amour libre, le don libre de soi. Elle veut que la femme jouisse des mêmes privilèges que l'homme. Non qu'elle s'attache particulièrement aux idées sociales ou politiques. Le droit de vote, oui, elle le réclame; mais ce qu'elle veut surtout, c'est l'émancipation morale, la liberté du cœur et du corps. Son livre sera un livre de philosophie et d'amour, plus qu'une revendication féministe. Elle reprend en somme les idées de *La Chaîne des Hommes*...

» Vous, Roger, vous parliez. D'un mot, vous discu-

tiez une opinion, vous approuviez une thèse. Chaque fois, il me semblait que vous aviez raison. Mais j'écoutais votre voix mieux que vos paroles. Et votre voix convainc toujours...

» Je me suis mêlée aussi à la conversation. J'ai prêté mes propres sentiments à une amie imaginaire. Pauvre subterfuge. Je voulais tellement parler de mon amour. Depuis qu'il vit pour moi seule, et que nul ne peut le connaître, le partager, ni le comprendre, il éclate... Et Roger a souri, distrait et amusé, sans deviner quel trouble causaient en moi mes propres paroles, sans songer un seul instant qu'il pût s'agir de moi... et de lui... Je m'adressais volontairement à Gilberte. Si j'avais parlé à Roger, je n'aurais pas pu achever mes phrases...

» — Le libre don de soi? Mais n'y a-t-il pas une aussi grande et plus noble beauté dans la libre retenue de soi? Je fus, l'an dernier, la confidente d'une amie à Paris. Elle aimait un homme, passionnément. Et son amour était fait de sentiment comme de désir. Elle n'a jamais avoué son amour. Elle l'a caché en elle-même comme un trésor. Presque chaque jour, elle voyait cet homme. Rien entre eux que des phrases aimables, d'une sympathie naturelle. Ni tendresse, ni élan. Mais quels élans, quelle tendresse profonde et bouillonnante en elle! Cet amour secret, c'était tout son bonheur, toute sa vie. Elle y puisait chaque jour une force nouvelle et vivante...

» Gilberte Arnel m'a interrompu :

» — Et si votre amie avait dit son amour à cet homme, vous ne croyez pas qu'elle eût été plus heureuse encore? L'amour, c'est avant tout le partage. En se donnant, on s'augmente et on se grandit! Et sur dix femmes qui imiteraient votre héroïne, neuf deviendraient malades, auraient des crises de nervosité ou mourraient de langueur.

« — Mon amie était heureuse...

« — Heureuse? Qu'en savez-vous? Elle le disait peut-

être pour se mentir à elle-même. Un amour qu'on ne dit pas, c'est un jet d'eau qui monte pour ne pas retomber. C'est contraire à la nature, contraire à la vie. C'est une pure folie... dont on peut mourir...

» Alors Roger, très simplement, comme s'il eût parlé d'autre chose :

» — Votre amie inventait son amour. Elle n'aimait pas...

» Elle n'aimait pas! Je n'aime pas! J'avais envie de vous crier mon amour à la face, de mordre vos lèvres, de me serrer contre vous, d'anéantir ma faiblesse contre votre force. Mais vous vous étiez retourné vers Gilberte, et vous souriiez doucement.

» Alors, j'ai ri, d'un petit rire nerveux et déchirant, que vous n'avez pas compris...

» Samedi soir.

« Je rentre à l'instant. Après dîner, Roger m'a proposé à nouveau de prendre une gondole. J'hésitais. Il a insisté :

» — Ce soir, petite Madame, il y a la musique...

» Et Paul, soucieux sans doute d'avoir sa soirée entièrement libre, m'a conseillé d'accepter. C'est mon mari maintenant qui veut à tout prix que j'aille avec Roger. Ce serait à mourir de rire si ce n'était aussi triste. Gilberte, elle, travaille. Seuls, Roger, seuls! Avez-vous senti le frémissement de ma main, tandis que j'enjambais la gondole?

» Vous me parliez si doucement... Mais vous avez toujours une voix très douce quand vous parlez à une femme.

» — Venise, c'est la cité du Plaisir. Le voyez-vous? Le sentez-vous? C'est le cœur du plaisir qui bat quand la gondole se balance! C'est le plaisir qui allume ces feux sur la lagune!

» Le plaisir! N'est-ce pas le seul plaisir que d'être

près de vous, appuyée sur ces coussins noirs, sentant votre épaule contre mon épaule, et caressant d'une main négligente la chimère dorée de « notre » gondole?

» Lentement, sur l'eau grise et lisse, nous nous sommes approchés de cette « musique » que vous m'annonciez. Vingt, trente gondoles déjà sont immobiles, autour d'une barque que des lanternes jaunes et rouges illuminent. Là, les voix graves des hommes se marient aux voix claires des femmes. Un violon, un accordéon et une guitare accompagnent leurs chants, souvent tristes, parfois gais, toujours d'une profonde mélancolie... J'ai murmuré, presque tout bas :

» — Le plaisir?

» Il y avait tant d'amertume dans ces airs, dans le clapotis de l'eau sur les poupes balancées, dans le ciel bas...

» Vous n'avez pas entendu. Tristesse de ces gondoles assemblées auprès de la joie factice d'un chant! Peu d'amoureux : ils préfèrent l'ombre, le silence, la solitude. Des voyageurs, des familles de touristes, des visages anonymes comme ceux que l'on croise dans tous les hôtels du monde. Des visages sans bonheur, sur lesquels un sourire satisfait se pose parfois, à la pensée qu'ils pourront, au retour, éblouir leurs amis en parlant de Venise et des chanteurs nocturnes.

» Vous vous êtes penché vers moi, et vous avez récité des vers de Musset :

> Une heure est à Venise, heure des sérénades...

» J'attendais tant de cette heure-là que je ne pouvais être que déçue. J'ai fermé les yeux. Vous avez cru peut-être que j'étais fatiguée. Vous avez fait signe au gondolier de repartir. C'est moi qui l'ai arrêté de nouveau, un peu avant d'arriver. Je voulais prolonger ce tête-à-tête, cette divine et anxieuse solitude. Et soudain, devant nous, sur la Piazetta, des feux de Bengale éclatèrent. Des couleurs vertes et rouges envahirent la façade den-

telée du palais ducal, précisant son relief et ses ombres. Dans l'eau, dans cette eau qui nous séparait du monde, son reflet se poursuivait lui-même, s'échappait, se morcelait, se rejoignait en un jeu souple d'ondulations.

» Vision de féerie et de rêve, si courte, hélas!

» Vous avez dit encore, en suivant votre idée :

» — Le décor du plaisir...

» Le décor! Un décor! Ce n'était plus pour moi qu'un décor vide, fabriqué, théâtral. J'avais froid. Et je me suis mise à trembler en entendant, à l'instant où nous débarquions aux Esclavons, les fanfares militaires sur la place Saint-Marc, et les cris que poussaient, courant avec de hautes torchères, des bandes d'étudiants fascistes...

» J'étais triste et heureuse à la fois, déçue et ravie. Vous étiez là, si proche et si lointain. Notre plaisir lui-même était si différent qu'il nous séparait en nous unissant. Pour vous, le plaisir était dans la sérénade, dans les lumières, dans les cris et les chants. Pour moi, il était en vous. C'est qu'on se crée à soi-même son propre plaisir. Il n'existe nulle part. Il est dans nos yeux et dans nos cœurs. On l'invente... En serait-il de même de l'Amour? »

PIERRE LAGARDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

René Dumesnil: *Guy de Maupassant,* Colin. — Jean Ajalbert: ***Beauvais, Basse-lisse,*** Denoël et Steele. — Léon Bocquet : ***Autour d'Albert Samain,*** Mercure de France. — Samain: ***Des lettres 1887-1900, préface de Jules Mouquet,*** Mercure de France. — Hubert Fabureau: ***Guillaume Apollinaire,*** Nouvelle Revue Critique.

A **Guy de Maupassant,** M. René Dumesnil consacre un livre attachant et un peu inégal, qui approfondit d'une manière séduisante certains points et glisse sur certains autres d'une manière un peu discrète. Si l'enfance, l'adolescence, les débuts littéraires de Maupassant sont bien mis en lumière, les autres périodes (celle de Maupassant en apparence triomphant et celle du Maupassant naufragé) nous sont montrées, à mon avis, avec trop de réserve. Il en résulte que la destinée de Maupassant, une de celles qui semblent tout particulièrement prévues par un décret nominatif de l'Eternel pour suivre une trajectoire d'implacable ironie, n'apparaît pas avec toute son horreur. La vie de Maupassant, intégralement et audacieusement présentée, laisserait l'impression que la nature a voulu rivaliser avec une tragédie antique comme celle d'Œdipe lui-même. On a dit que les vies de Gœthe et de Voltaire sont leurs plus authentiques chefs-d'œuvre: d'une façon toute différente, des vies comme celles de Nietzsche et de Maupassant sont aussi des chefs-d'œuvre; en elles, le *Fatum* tisse dextrement des poèmes de grandeur et d'infortune sans nom. Certes, M. Dumesnil évite tous les reproches qu'on a adressés à M. Porché pour son livre sur Verlaine, il les évite peut-être un peu trop. Ce n'est point par curiosité pour l'anecdote que je fais cette remarque, mais quand on a la chance de tomber sur une Tragédie vivante aussi pure et aussi complète, il y a intérêt à la faire jaillir dans sa terrible plénitude.

Je ne sais pas non plus si M. Dumesnil s'est posé sur le génie de Maupassant conteur et romancier toutes les questions requises. Le fait que Maupassant ait pris ses sujets et ses personnages dans la vie des petites gens ou ailleurs n'est pas une question capitale. Que l'écrivain peigne des forçats, des assassins, des artistes, des politiciens, des princes, des chevaliers d'industrie ou des abstracteurs de quintessence, cela ne crée à son égard aucune présomption favorable ou défavorable. On trouve l'homme et son destin et ses complications, et le plus insaisissable de lui-même, dans tous les milieux. Tout dépend du résultat obtenu. « L'humble vérité » est pleine d'intérêt, et d'autres vérités sont également captivantes. Je ne suis pas aussi persuadé que M. Dumesnil que les portraits de petites gens tracés par Maupassant les mirent avec une impeccable fidélité. Au passage, j'avoue qu'entendre traiter les « petites gens » de « simples », surtout quand on y met une nuance de sympathie, m'a toujours laissé quelque gêne. On croit trop que, pour peindre les gens dits du commun, il suffit de procéder à certaines soustractions, à certaines simplifications, à la réduction de l'homme à quelques instincts élémentaires. Il est plus facile d'observer et de saisir les gens des hautes classes que ceux de basse condition. Depuis que le monde est monde, le problème de la vie se pose ainsi pour eux: être méfiant ou périr. Les « humbles » portent autour d'eux une invisible carapace, plus hermétique que les armures des chevaliers du moyen âge. La percer du regard n'est pas chose commode; on s'en tire à bon compte en les nommant une fois pour toutes les « simples ». On oublie que la nature, qui ne se soucie pas de nos distinctions, ne refuse pas des intelligences de très grande envergure à des gens qui restent perdus dans la foule, et il en va parfois de même pour la sensibilité. Et il y a aussi la part au royaume de chimère et au pays de Féerie, qui n'est pas toujours mince. J'ai connu chez des bergères (des vraies), des pudeurs, un tact inné, une discrétion de cœur, des subtilités de sentiment qui paraîtraient irréelles si quelque romancier voulait les peindre naïvement. Après tout, un Renan, le plus aristocratique génie du XIXe siècle, eût fort bien pu rester un mince artisan d'une bourgade bretonne! Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée:

je pense que dans tous les milieux la réalité humaine est bien pire qu'on ne l'a jamais présentée, mais l'homme et la femme et les adolescents du peuple, je les ai vus souvent, non pas meilleurs que ne le feraient penser certaines peintures, mais faits d'une manière assez différente. Ni chez les écrivains réalistes, ni chez les écrivains idéalistes, je ne retrouve les êtres du peuple tels que je les connais. L'homme du peuple entre mal dans les cadres des uns et des autres, en dépit de leur bonne volonté et de leur souci de vérité.

A propos des romans de Maupassant, j'aurais aimé que M. Dumesnil s'interrogeât sur la valeur de Maupassant comme créateur de caractères. Dans une phrase, il rapproche Bel Ami de Julien Sorel. Le parallèle serait à faire, il montrerait pertinemment que, comme créateur de caractères (la chose essentielle pour un romancier, n'oublions pas cette évidence), Maupassant ne peut être mis en parallèle ni avec Stendhal, ni avec Balzac, ni avec Flaubert. Tout écrivain a ses limites, et celles de Maupassant sont en relation avec ses éminentes qualités, auxquelles il faut rendre hommage.

Ces quelques points abordés, je prends plaisir à reconnaître que le livre de M. Dumesnil est un livre alerte, vivant et, par instants même, passionnant. Des pages subtiles et fortes nous présentent une vision synthétique de l'âme normande dans ses contrastes et ses complexités. Nous voyons se reconstituer sous nos yeux la famille de Maupassant et j'ai pris un vif plaisir au portrait de l'oncle Le Poittevin, l'ami de Flaubert, et une bien curieuse physionomie. « Sa misanthropie, son nihilisme lui faisaient accepter le pire avec une espèce de délectation », nous dit M. Dumesnil. Une page qui semble fort judicieuse s'attaque à la thèse qui ferait de Maupassant le fils de Flaubert. Vous suivrez l'adolescent, sauvage et ardent, parmi les sentiers du pays de Caux, mêlé aux gosses du pays, et à treize ans « basané comme un vieux marin ». Vous assisterez à sa brève carrière administrative et aux parties frénétiques de canotage sur cette Seine qui était son grand amour. M. Dumesnil étudie par le menu la manière dont Flaubert fut vraiment une Providence pour Maupassant. Non seulement il forma l'artiste, mais il était toujours prêt à faire démarche sur démarche pour lui trouver journaux et revues hospita-

liers et éditeur complaisant. Il faut savoir ce que signifie l'expression: seul, absolument seul, pour comprendre la dette infinie de Maupassant vis-à-vis de Flaubert. Dans les chapitres consacrés à « l'Œuvre », vous trouverez souvent de belles remarques sur le réalisme de Maupassant, sur son appétit de fantastique et sur son pessimisme foncier. Voici l'une d'elles à propos d'un recueil de Contes:

> Mais si tout est pris dans la vie réelle, que revient-il donc à l'artiste? Ce qui revient à Rembrandt dans *la Leçon d'anatomie*, dans *les Syndics de drapiers*, dans *l'Etal de boucher* : la composition, le choix des moyens, l'élimination de l'inutile, le groupement des détails et leur agencement si parfait qu'un rien détruirait l'équilibre et changerait irrémédiablement les valeurs.

§

C'est un livre mouvementé comme un roman que nous apporte M. Jean Ajalbert avec **Beauvais, basse-lisse!** Au vrai, ce sont les mémoires de sa vie comme directeur de la célèbre manufacture de 1917 à 1933! Sous sa plume, la manufacture devient un être vivant, qui nous entraîne dans ses rythmes d'existence. Quel art curieux d'entrelacer les choses du métier, les détails techniques avec toutes sortes d'épisodes, d'anecdotes, d'aventures, qui gravitent autour de M. Ajalbert, de sa manufacture, de l'art du tapissier et de la bonne ville de Beauvais. C'est le récit souvent passionnant et souvent cocasse des luttes compliquées, tenaces, voire saugrenues que livre un homme dévoué à la gloire d'un beau métier et décidé à lui conquérir une nouvelle place dans la vie moderne. On voit M. Ajalbert se débattre contre des traditions poussiéreuses et paresseuses, contre un personnel rivé à ses habitudes comme à des rites intangibles, contre une administration lente et somnolente et contre des hommes politiques toujours actifs pour entraver ce qui marche sans eux. Un tel livre fait sentir que la vie technique elle aussi comporte ses passions, ses amours, ses enthousiasmes et ses luttes. La vie secrète d'une manufacture de tapis nous est chose bien inconnue et sous la conduite de M. Ajalbert, il me semblait que j'explorais un monde nouveau. La haute lisse et la basse lisse, le passage du tableau à la tapisserie, voilà qui parle à l'imagination et,

comme bien des questions différentes ont de secrets rapports, il arrive que maintes réflexions sur l'art de la tapisserie dépassent leur sujet et valent pour un domaine plus large et pour l'art tout entier. Ce n'est pas seulement dans la tapisserie que se dégradent les couleurs et que s'éteint leur vivacité. Il en va tout de même pour les œuvres littéraires. Pour comprendre les œuvres classiques, aujourd'hui d'apparence pâle et inoffensive, il faut leur rendre leur point de virulence première. C'est ce qu'on oublie quand on veut les prendre pour modèles. *Le Cid,* qui montrait une jeune fille chuchotant son amour au meurtrier de son père, alors que le cadavre était encore chaud, fit scandale. Le chapitre de La Bruyère sur *les Grands* fut un pamphlet plus brutal que nos livres d'aujourd'hui contre la Bourgeoisie, et *les Fables* de La Fontaine se présentèrent comme une suite de tableaux du cynisme le plus osé. M. Ajalbert conte d'une façon plaisante l'exposition qu'il fit à la Malmaison de quatre cents pièces d'étoffe du premier Empire, soigneusement conservées à l'abri de la lumière. Les admirateurs du style Empire en furent scandalisés:

> Ces étoffes, soigneusement conservées au mobilier national, ressuscitaient leur époque dans tout l'éclat des couleurs primitives, des jaunes crus, des verts acides, des rouges saignants? Les « amateurs » confits en déliquescence ne pouvaient admettre que ces échantillons authentiques fussent un témoignage pertinent. Eh, quoi! c'était parmi ce brutal décor que duchesses et généraux de l'époque vivaient entre deux campagnes et non dans les tissus effacés où l'on se pâme aujourd'hui!

Bien savoureux. Et quels délectables portraits du génial potier Delaherche et de l'étonnant écrivain paysan à la fois polymathe et polyglotte qui a nom Philéas Lebesgue.

§

Samain, poète candidement maniéré, se complaisait aux tons dégradés et aux nuances à la fois mièvres et fiévreuses. M. Léon Bocquet lui a déjà consacré un livre connu et apprécié. Il le complète aujourd'hui par un autre: **Autour d'Albert Samain.** S'il avoue que sa « faculté d'enthousiasme devant l'œuvre est moins grande que par le passé », il garde cependant une sympathie émue à un « art complexe et nuancé » et

une ferveur admirative à une âme de haute qualité. On découvre vite dans le livre de M. Bocquet un ensemble de recherches minutieuses qui, complétées par une imagination de poète, ont permis de reconstituer avec force détails une existence fort émouvante dans la manière même dont elle fut étriquée par le destin. « Ma vie, disait Samain, n'a pas d'histoire et ne comporte point d'éléments dont se puisse alimenter le côté anecdotique d'une biographie. » Les difficultés précoces d'existence l'obligent à interrompre ses études après la quatrième, et le voilà « saute-ruisseau » dans une banque et puis employé dans le courtage des sucres, et puis expéditionnaire de sixième classe à la préfecture de la Seine. Le timide employé débute au *Chat-Noir,* il a la chance de trouver des amis sympathiques qui l'encouragent et le devinent. Il semble bien que cette chance le suivit assez régulièrement: il eût pu ne pas l'avoir. Un étranger, M. Georg Salomonsohn, qui a bien connu le Samain de la vingt-deuxième année, a fourni à M. Bocquet de précieux renseignements sur la vie de l'employé méticuleux, scrupuleux et consciencieux, qui se transmua en poète. M. Bocquet nous le montre dans ses tentatives pour aborder les journaux! Tentatives de peu de succès, comme il fallait s'y attendre! Arrive la rencontre de M. Alfred Vallette, alors « directeur d'un atelier de lithographie et critique à ses heures ». Sympathie immédiate et chance providentielle pour le jeune poète! Il prend conscience de lui.

Peu à peu, il va entendre sourdre, du fond de son âme élégiaque et du tréfonds anxieux de son cœur passionné, le chant secret et pur que tout vrai poète porte en lui sans réussir toujours à l'exprimer.

Sur la première période de création fiévreuse, M. Bocquet émet de pénétrantes remarques. Samain écrit des poèmes de toutes manières et l'on se demande où est sa vraie personnalité. Peut-être était-ce une personnalité symphonique et synthétique, ouverte à toutes formes d'inspiration. De telles personnalités ont beaucoup de chances d'avorter, elles tâtonnent longtemps, mais, si elles réussissent, elles ne restent pas à mi-côte. Si La Fontaine était mort à l'âge de Samain, on aurait eu l'impression d'une personnalité incertaine et sans réussite décisive.

Je me suis fort diverti à lire les pages où M. Bocquet peint la vie de Samain fonctionnaire. Il y a là une reconstitution fort vivante et fort amusante de la vie d'un bureau d'administration aux années bénignes du XIXe siècle finissant. Les temps sont changés.

M. Bocquet a réussi à reconstituer quelques aventures d'amour de cet élégiaque qui rêva tant à l'amour. L'idylle, ou plutôt le soupçon d'idylle avec Mlle P..., à qui l'un des collègues de Samain donnait des leçons préparatoires à un quelconque brevet, laisse une nuance d'attendrissement et une esquisse de sourire. Il y a bien de l'émotion dans les pages où M. Bocquet évoque les derniers jours du poète qui s'en alla lentement, doucement, sans bruit, comme un fantôme de rêve qui craindrait de froisser les herbes et les feuillages:

Deux religieuses de Port-Royal, les dernières d'un ordre réprouvé, furent mandées pour ensevelir le poète de la tendresse élégiaque. Un instant, contre la croix rouge de leur robe, elles tinrent pressées le cour passionné qui, après avoir cherché l'amour à travers les amours, avait cessé de battre sans avoir rencontré la femme de son rêve ni s'être exprimé, selon son vœu, dans une œuvre dramatique définitive et triomphante.

Ne manquez pas de lire: **Des lettres 1887-1900,** adressées par Samain à divers correspondants tels que Coppée, France, Henri de Régnier, André Gide, Raymond Bonheur, etc... La plupart de ces lettres sont de qualité et révèlent que le tendre et nostalgique Samain possédait une intelligence fine et pénétrante et un jugement ailé et perspicace. On voit au fil de ses lettres se construire le portrait du poète avec sa demi-apathie physique, ses émerveillements aigus devant un panorama heureusement ensoleillé, sa communion spontanée avec la vie universelle; on le voit encore avec son tact charmant, ses pudeurs, ses spleens, ses doutes sur lui-même, ses scrupules d'artiste exigeant, une élévation spontanée de l'imagination et je ne sais quelle attirance sympathique, spontanément émanée de son esprit. Et quels jugements critiques d'une belle originalité! A propos d'*Obermann:*

Au fond, c'est là le romantisme à son aurore, celui dont l'autre n'est que le travesti pittoresque, et rapin.

Sur Goncourt:

Il manque un peu d'humanité tout de même à cette figure, et c'est une vie où l'on ne sent pas assez de grands courants d'air.

Sur *Fort comme la Mort,* de Maupassant:

Il me semblait éprouver une lourde sensation de peine, de lassitude, en lisant ça; les pages tournaient sans rien de saillant, sans vraie trouvaille, et la besogne m'apparaissait dans son horreur, la *besogne* de l'homme célèbre, du romancier à fort tirage que guette l'éditeur et auquel il a passé vivement la camisole de force du bouquin à fournir à date fixe, par traité.

Sur les *Déracinés* de Barrès:

Ce qui indispose, c'est cette sécheresse qu'on sent partout, cette férocité parée et qui fait des grâces au miroir.

Mais la cime du livre, c'est la splendide lettre sur les *Nourritures terrestres* d'André Gide; elle ressemble à la quintessence merveilleuse de tous les parfums et de toutes les sèves du livre. Il n'y a pas de critique supérieure à ces pages qui vous font respirer à travers elles l'arome original et profond d'un livre.

A **Guillaume Apollinaire,** M. Hubert Fabureau consacre une monographie d'une centaine de pages, écrite avec belle allégresse communicative. Tout ce qu'il y a d'étrange, de heurté, de primesautier, de fantaisiste, de jaillissant et d'ahurissant dans la destinée de ce poète dont la brève existence, au dire d'André Billy, « a des airs de légende », vous assaille vivement l'imagination. On ne peut qu'admirer Apollinaire d'avoir gardé ce continuel feu d'artifice intérieur, cette immense verve, cet indicible entrain lorsqu'on songe aux charges que la vie fit peser sur lui. Dix heures de comptabilité par jour dans une banque, des besognes journalistiques et littéraires purement mercenaires, de vraies tâches de forçat pour ne pas mourir de faim (il écrivit même pour un universitaire une thèse de doctorat sur l'histoire de la Révolution) et pour couronner le tout un morceau de fer dans le crâne au cours de l'aventure 1914-1918! Vous verrez Apollinaire déchaînant l'art cubiste, le culte du douanier Rousseau, l'art nègre et ce que M. Fabureau nomme « les caprices d'une aimable fantaisie ». Vous contemplerez Apollinaire exerçant son règne dans les cafés littéraires, hantant avec la même indifférence

souveraine « aussi bien les souteneurs et les filles que les peintres et les modèles ». Et puis il y eut l'affaire de la Joconde et le Futurisme, et « l'aimable fantaisie » du massacre mondial. M. Fabureau nous montre bien l'extravagant assemblage de contraires que fut l'esprit d'Apollinaire, et il a raison de dire: « L'innocence demeure une des vertus essentielles du poète Guillaume Apollinaire. » Oui, cet homme qui avait tout lu avait au fond de lui le frisson matinal des eaux vierges... Il faut toujours en revenir au mot Innocence pour l'artiste vrai... ce qui est d'ailleurs fort compatible avec l'érudition. La naïveté parfaite n'est peut-être pas en deça, mais au delà de la culture.

Innocence, dit le grand romancier Thomas Mann, cependant fort cultivé, c'est le mot qu'en fin de compte on peut appliquer à l'art. L'artiste est innocent.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Tristan Klingsor : *Poèmes du Brugnon*, Malfère. — Raoul Follereau : *les Iles de Miséricorde*, « la Jeune Académie ». — Henri Arbousset : *les Argiles Peintes;* éditions Betelgeuse. — Albert Sérieys : *Minutes Vespérales;* Figuière. — Jane Marter : *Hélène, reflet d'Aphrodite;* Imprimeries Réunies, Rennes. — André Silvaire : *Nos Echecs;* Au Sans-Pareil.

Quelle destinée enviable, celle d'un Tristan Klingsor! Connaisseur expérimenté, érudit en toutes choses d'art, peinture, musique, lettres, compositeur que, à juste titre, on estime, peintre sensible parmi ceux qui comptent et se distinguent dans la foule des paysagistes d'à présent, et, en outre, ce poète délicat, plein de fantaisie, de bonne humeur, de sympathie marquée pour toutes les choses fluides ou lumineuses, colorées et mobiles, prompt à l'amour, incliné parfois au regret fugace, mais toujours amusé par tout ce qui s'offre à ses regards, par ses souvenirs et ses illusions. Peut-on imaginer une fête plus délicieuse que celle qui sans cesse se suscite à son esprit, fait cligner ses yeux avec tendresse ou avec malice, et prend forme mélodieuse au rythme ingénu de ses poèmes? *Le Valet de Cœur, Poèmes de Bohême, Schéhérazade, Humoresques, l'Escarbille d'Or,* la séduction d'une grâce toujours qui chatoie et qui danse, légère et non impalpable, mystérieuse et enveloppante. Poèmes de saveur tou-

jours, d'entre la chair sucrée des roses et des œillets et la chair embaumée des beaux fruits au beau nom, et cette fois groupés en ce volume que présente avec sa maîtrise de nette harmonie l'éditeur Edgar Malfère, ce sont ces futures et douces voluptés, les **Poèmes du Brugnon,**

Peau de prune et chair de pêche,
Brugnon,
Il n'est pas de gorge sèche
Qui résiste à ton seul nom.
....
Rien plus ne me touche,
Rien plus, sinon
La tendre bouche
De Manon.

Je ne sais pourquoi le poète de ces menues merveilles a farouchement dissimulé son nom habituel sous le couvert de cette appellation wagnérienne. L'enchantement de Parsifal ni les Filles-Fleurs n'ont rien à voir ici. Mais ce à quoi il s'est incarné, depuis longtemps je l'ai surpris et je ne me retiens plus de le déceler. Ce n'est point même, comme il s'est plu parfois à le faire entendre, le visage galant et narquois dans sa bonhomie de quelque garde-française; c'est, bien plus délicat, émouvant et surtout sans y paraître plus profond, l'aspect souple, l'aspect d'élégance et d'expression d'âme profonde, en dépit de son titre, de ce prestigieux *Indifférent*, rêvé et précisé par Watteau. Ah! netteté comme de Watteau, dans ce dessin évocateur si ferme et précis, beauté de la nature humaine enveloppée de rêve et retenue à la vérité des choses, dans les vapeurs d'un crépuscule sur les grands jardins fastueux et mélancoliques, ou jolis et comme en suspens avant de s'endormir. Tout le prétexte, les occasions sont proches, les perspectives enfoncent, égarent l'espoir vers le lointain; comme des oiseaux chantent, comme des fleurs à demi évanouies exhalent leur parfum automnal, comme des sources que la mousse encombre murmurent à de pauvres cœurs apeurés. Ah! certes, il y a bien de la désolation dans les vers de *Quant tout ceci ne sera plus:*

Dans bien longtemps, quand tout ceci ne sera plus,

Quand mon heure sera pour toujours révolue,
Quand seront bien finis pour moi joie et souci,
Quand je ne serai plus près de vous
Et que vos beaux cheveux à leur tour seront gris,
Quand tous auront oublié ce fou,
M'oublierez-vous aussi?

Si pourtant tout de vous n'est pas vaine fumée,
Si d'autres souvenirs n'ont pas trop effacé
De celui-là la trace parfumée,
Si vous tremblez encore un peu du vieil émoi
En rêvant de notre passé,
Puissiez-vous dire alors, pensant à moi :
« C'est lui qui m'a le mieux aimée... »

Mais ni tristesse ni résignation n'endurcissent ou n'assombrissent la songerie de ce poète aimable et capricieux, sa sagesse en présence de la nature, à la vue du sourire de la femme, et l'âme exquise du souvenir ou du paysage se dessine en traits de finesse très justes dans ses vers, comme en les meilleurs des poètes de la Chine:

Un feu tremblant dans l'eau
Décèle une lune oubliée
Derrière le rideau
Des peupliers.
Cette onde qui dans le lointain se brise
Trouble seule le soir de son bruit;
Un orme en velours noir dans ce beau miroir gris
S'immobilise.
Très longtemps sur la balustrade,
Rêveur invisible je reste appuyé
Et je regarde
Ce tableau singulier.

Ah! dans bien longtemps, quand son heure pour toujours sera révolue, la renommée du poète Tristan Klingsor lui survivra, et il y aura bien des voix jeunes, tendres, passionnées et mélancoliques qui rediront, au fond des soirs du printemps et de l'automne, les harmonies capricieuses et émues de ses vers.

Pour le lyrisme et pour l'idéal, la Jeune Académie, cercle littéraire de la Ligue d'Union latine, a été fondée, il y a

cinq ans, par M. Raoul Follereau. Elle accueille, elle édite les poètes nouveaux, et entretient d'intéressantes relations avec le public et les producteurs littéraires du monde méditerranéen et aussi de l'Amérique méridionale. Son ardent animateur ne s'absorbe point en la tâche qu'il s'est choisie au point d'oublier toute activité littéraire personnelle. **Les Iles de Miséricorde** sont, si je ne me trompe, le quatrième recueil de poèmes signés de son nom. Ce sont des visions hautaines, troublantes, des implorations à la grandeur des dieux, ce sont surtout d'exaltés miroirs où se reflètent les désirs ,les élans, les renonciations, les anxiétés, les espoirs d'une âme altérée de justice et de beauté. Il y a là beaucoup de développements parfois fastidieux ou superflus, mais aussi une éloquente véhémence, une assurance d'accents singulièrement pathétiques, l'oraison d'un cœur inquiet et enthousiaste, une aspiration perpétuelle au meilleur devenir, à l'idéal.

Correction parfaite, disais-je déjà du métier de M. Henri Arbousset, lorsque j'eus lu son premier recueil; je ne me dédis pas devant ce nouveau venu, **les Argiles Peintes** — et, réellement, pour m'en tenir aux éloges, je ne trouverais rien à ajouter. C'est bien, c'est très bien. Je n'y découvre pas la grâce spéciale d'une âme sensible à la douleur ou à la beauté, je n'y découvre ni un cri personnel, ni une expression étonnante ou qui transporte. Ces petits poèmes justement mesurés sont écrits avec une juste précision, mais que tout cela, qui n'est considérable par le nombre, le sentiment,· la pensée, demeure inlassablement monotone. Comment, lorsqu'on possède la sûreté de la facture, ne risque-t-on pas tout pour l'élargir et surtout pour y enclore quelque chose de singulièrement intime ou de très grand? M. Arbousset y parviendra un jour, peut-être. Les moyens appropriés ne sont pas ce qui lui fait défaut.

Ce qui fait défaut à M. Albert Sérieys, auteur de **Minutes Vespérales,** c'est la mesure et la pondération. Il n'a pas la certitude en lui que, quoi qu'on dise et simplement, on le dirait mieux en moins de mots et en choisissant, en élaguant. A part cela, des morceaux parfois fort touchants, et, comme l'assure la « prière d'insérer » dont s'accompagne le volume,

rien n'empêche que le volume puisse plaire «-aux nostalgiques et aux élégiaques».

Les poèmes en prose ne sont-ils pas toujours très bien, et inévitablement? Des volumes sont superflus, semblerait-il. Chacun se devrait résumer en un seul. Voilà, en vérité, qui ne saurait être l'avis de Mme Jane Marter. **Hélène reflet d'Amphitrite** compte plus de deux cents pages d'évocations d'après l'antique. Pour moi, le poème en prose est une admirable conquête sur le terrain intermédiaire entre les deux modes exclusifs d'expression. Il ne saurait être employé que par exception et pour des desseins définis. Le lyrisme y est moins déchaîné ou les ailes planent à moitié seulement éployées, bientôt l'oiseau fébrile posera sur le sol ou éperdu se fondra dans un essor énergique au bleu des espaces. M. Silvaire aussi, dans **Nos Echecs,** commet la même initiale erreur, mais de sa dissertation débutante sur «la coexistence des états multiples et changeants de la personnalité», chaque chapitre constitué sur une image ou de l'âme ou visuelle, fixe un moment imagé de la réflexion, et la forme choisie du poème en prose fournit ceci de bon qu'elle n'autorise aucun relâchement du style et contraint à la recherche. Mme Marter l'éprouve, comme, de son côté, M. André Silvaire y excelle.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Colette : *La Chatte*, Bernard Grasset. — Rose Celli : *Isola*, Librairie Gallimard. — Denise Fontaine : *Rivages du néant*, F. Rieder. — Huguette Garnier : *Lily Bouquet*, E. Flammarion. — Michel Davet : *Aube*, Librairie Plon. — Maryse Choisy : *Le veau d'or*, Librairie Gallimard.

Une nouvelle façon d'être malheureux en ménage: voilà ce que l'on pourrait trouver dans **La Chatte,** le dernier roman de Mme Colette qui rajeunit, il est vrai, la vieille histoire de la trop fameuse trinité: époux, épouse, amant ou amante. Mais le rôle de la maîtresse est, ici, tenu par une chatte, Saha, une magnifique bête, couleur de perle et de pigeon bleu... Et c'est, surtout, de l'incompatibilité des sexes, de leur rivalité âpre, qu'aggrave le plaisir, que nous entretient le prestigieux auteur de *Chéri*. Alain, un jeune bourgeois, a presque fait une mésalliance (fortune à part) en

épousant Camille. C'est un grand garçon blond, un peu nonchalant, mais sportif et sensible à la beauté, à l'essentiel de la beauté, j'entends à l'harmonie. D'où sa prédilection pour Saha. Or, Camille, qui est brune, et de manières délurées, se révèle bien vite goulûment sensuelle. Faire l'amour, telle est sa presque exclusive occupation dans l'appartement qu'elle habite avec Alain, au septième étage d'un immeuble neuf, en attendant qu'on ait fini d'agrandir l'hôtel familial de Neuilly, à l'intention des jeunes mariés. Point de place, ou une place de parente pauvre, seulement, pour Saha, dans le « quart-de-Brie », c'est-à-dire dans le logement provisoire d'Alain et de Camille. Quelle déchéance! Et Alain soupire en songeant au temps heureux où il s'endormait avec sa chatte paisible dans sa chambre de garçon... Il maigrit et Camille engraisse. C'est la loi; car « la bonne tempête », selon l'expression de Verlaine, ne fatigue pas comme nous notre compagne. Il faut la maternité... mais la seule idée d'un enfant jette le désarroi dans le jeune couple très moderne. Tant y a que la rancune d'Alain croît en proportion que son désir faiblit ou s'énerve. Et Camille devient jalouse de Saha. Si jalouse qu'elle finit par vouloir la tuer, qu'elle tente de la tuer... Fureur d'Alain. Echange de vérités. Rupture. Les époux divorceront-ils? Peut-être. A moins que le ménage ne se rabiboche, parce qu'on a horreur du scandale dans la famille d'Alain, et parce que l'habitude... Triste. Oui, triste, affreusement, comme tout ce qui tient à la chair. Et celle-ci se révèle souveraine dans le commerce d'Alain et de Camille. Des camarades, à la mode de 1930, dont un conformisme désuet a fait des époux, et pour qui le bonheur ne saurait être ailleurs que dans un accord tout matériel. Point d'adultère, sans doute, à l'origine du drame conjugal que nous conte Mme Colette. C'est, au contraire, un grand quoique confus désir de chasteté qui détache Alain de Camille ou qui fait Alain regretter le noble amour de sa chatte. Je ne plaisante pas. Pour que nous sachions que la bête au beau poil a ses heures — elle aussi — où le démon de l'espèce la tourmente, il faut que ce soit Camille — jeune fille, encore, du reste — qui le dise à son fiancé... L'art de Mme Colette est toujours égal à lui-même. Avec cette magicienne les mots ont non

seulement un son et une couleur, mais une odeur. Ils vivent. On les sent peser d'un poids animal sur le papier et lui communiquer leur chaleur.

Le précédent ouvrage de Mme Rose Celli, *Comme l'eau*, accusait chez cet écrivain un tempérament d'une tonalité hors de l'ordinaire, et par là d'une rare attirance, mais en raison même de cet à-part, peu susceptible de s'adapter aux formules de « romancement » qu'exige le lecteur moyen, celui qui fait nombre et succès. Je lui voyais l'avenir des auteurs que M. Clément Vautel qualifie avec une intention ironique de confidentiels et que nous n'aimons que mieux pour les préférer en secret. La rêveuse, ondoyante à en être insaisissable, de *Comme l'eau* a su se donner un métier et trouver un moyen terme entre le chuchotis elliptique pour quelques-uns et la bonne grosse histoire pour la foule. Je le regretterais presque: nous aurons une romancière de qualité de plus, une prêtresse de moins pour nos ésotérismes... Isola, sa nouvelle héroïne, est une Corse, de la vieille Corse en train de mourir, si elle n'est morte déjà et légendaire. Ses aspirations profondes la poussent vers un jeune homme à demi corse seulement, et qui l'emmènerait sur le continent. Le continent, ce serait la chance unique d'échapper au passé, de varier, de triompher des morts tyranniques que l'adolescente porte en elle. Brusquement, dans une curieuse scène de vocero funéraire, ces morts et ce passé la jettent aux bras d'un second prétendant, féal de la tradition, et qui en refermera sur elle les portes de prison. Prison douce, prison chère où les gestes héréditaires ne comportent aucun effort. « Et le rêve de la race ne sera pas élucidé ». Une fois de plus, par le jeu du conservatisme, les moyens de sauvegarde trop rigides auront tué la floraison personnelle de l'individu pour laisser inentamée l'armature sociale. *Et propter vitam, vivendi perdere causas*, a proféré avec amertume l'antisocial Lucrèce ,il n'y a pas loin de deux mille ans... Livre âpre, agreste et d'une rêche odeur mélancolique: un bouquet de thym sauvage.

Rivages du néant, par Mme Denise Fontaine, est un autre livre de femme à poignantes résonances. L'auteur est morte jeune, avant d'avoir pu y mettre la dernière main. (Le titre

même a été épinglé après coup au manuscrit par l'éditeur, et faute de mieux.) Naguère, une Daniel Lesueur écrivit *Nietzschéenne*, une histoire ridiculement niaise et snob. Voici la première fois, à ma connaissance, que se fait chair, tressaillante et criante, mêlée au tous-les-jours, l'aventure philosophique du plus grand peut-être des Allemands, du plus prométhéen, la montée désespérée vers la divinisation de l'homme, et non plus la recherche d'un dieu, plus pur ou meilleur, *extérieur* à lui. Dans une pension de famille vieillotte d'un petit port pluvieux qu'on ne nous nomme pas, mais qui doit être Fécamp, le professeur de collège Loisel vit, avec pour seule relation une jeune artiste peintre qui se dévoue à l'aimer. Il se cherche; il écrit pour s'exprimer plus que pour se communiquer. Finie et réussie, il détruira son œuvre. Il détruira cette tendresse qui ne voulait que l'aider à accoucher de lui-même. Il est dur, in-aimable, tisonnant son tourment pour le forcer à flamber plus haut; il se détruit enfin. Et l'auteur qui raconte en témoin donne l'humble solution de l'humanité moyenne: « Si chétive, que la vie nous soit suffisante! » Ainsi décapé, ce thème laisse craindre de longues tirades intellectuelles. Aucune, sauf une citation du travail de Loisel. La psychologie, un peu lente, mais animée, dramatique, peut satisfaire jusqu'au lecteur curieux, d'abord, des événements et de leur progression. De premier jet, attendant une correction qui n'est pas venue, la phrase à peine écrite empaquette avec des plis et des ombres dures le sujet, lui ajoute de l'irréel et du sous-entendu. On est au delà du normal et du courant, dans la zone terrible des vérités irrespirables pour ceux de ce côté-ci de la tombe. Nous avons tous vu de ces enfants prédestinés, à qui la tuberculose qu'ils couvent prête une grâce angoissante, une étrangeté qui nous dépasse. Trop inhumainement beaux, trop fils de l'éther, déjà; riches de secrets essentiels trop forts pour des organes sains. Les aristocrates de la mort. J'ai eu devant ce livre même sensation épouvantée, déchirée et admirante.

Le roman de Mme Huguette Garnier, **Lily Bouquet**, a paru, d'abord, dans un quotidien qui n'a pas toujours la chance de donner en feuilleton d'aussi jolies choses. Avec plus de savoir-faire, de chien et de chic que les deux der-

nières œuvres dont je viens de parler, il se classe au-dessous, cependant. C'est l'histoire d'une modiste, gentiment chiffonnée par une modiste de lettres: de l'article de Paris, mais de grande marque. Lily Bouquet, arpète, se laisse débaucher par le vieil amant de sa patronne, pour faire pièce à celle-ci, croit-elle; au fond, parce qu'elle est arriviste. Elle arrivera, signera (comme elles disent, dans sa profession) les chapeaux les plus cotés, possédera un gigolo extrêmement plaisant... puis déclinera bientôt pour que d'autres petites goulues de sa sorte prennent sa place et, vieillie, paiera à son tour pour avoir dans son lit de la jeunesse fraîche. En somme, sous la mousse capiteuse et verveuse, le brio, les tableautins d'actualité, il y a une morale là dedans.

Il y a une jeune fille ou jeune femme dans chacune des deux nouvelles de Mlle Michel Davet: **Aube,** suivi de *Le Monsieur de la maison d'en face*. La première, veuve à seize ans et tâtonnant vers l'amour qu'elle a passagèrement subi sans y rien comprendre, gauche dans la gauche lumière de province; la seconde à peine pubère et cristallisant sa capacité d'aimer autour du premier mâle à sa portée, dans la même atmosphère. La première nouvelle est manquée, la seconde réussie. Toutes deux avec des trouvailles aiguës, mais plaintives, monocordes. Ce talent-là, j'ai peur qu'il ne tombe dans la « spécialité ». Sur ce mode mineur nous n'avons, déjà, que trop ce qu'il nous faut.

Il est abondamment question de maisons closes dans **Le Veau d'or,** par Mme Maryse Choisy; et pourtant, les personnages de ce livre, des sommités de la phynance, comme disait le Père Ubu, devraient avoir les moyens de s'offrir des distractions moins démocratiques. On sait (par un précédent ouvrage) que l'auteur connaît bien ce dont elle traite; mais elle en traite avec l'effronterie intarissable qui, le plus souvent, est un gage d'incompétence. Elle entre comme un âne dans un moulin dans le plus intime des personnalités les plus fermées à la curiosité qui soient et les mieux défendues. Elle pose pour les gros mots et l'image obscène, comme les ingénues qui jouent les rouées et routières afin de vous tirer l'œil. Ce défaut, superposé aux tics professionnels de la journaliste: épithète exagérée pour forcer l'attention, im-

puissance à systématiser un ensemble, clarté qui n'est que bavardage superficiel, font d'elle une piètre romancière. On voit vaguement le financier Brutinel triompher du financier Silberstein et le contraindre à se suicider en se laissant tomber d'un avion (nous connaissons cela), puis se trouver si sot de n'avoir désormais nul « travail » l'occupant, qu'il se réfugie contre l'ennui dans les lieux de délices précités. Noms et incidents à clef, ou qui voudraient bien qu'on les crût à clef. Une Mme Pernod intervient là dedans avec l'à-propos du cheveu dans la soupe; et, autant que j'aie compris, nous, gens de peu, devrions lui tresser des couronnes parce qu'elle tentait de nous libérer de la féodalité des banques qui, du reste, va mourir (pas moins...). Il vaudra mieux que Mme Choisy s'en tienne, dorénavant, aux reportages, si elle ne veut pas perdre le petit renom qu'ils lui avaient gagné...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Phèdre, tragédie en 5 actes de Racine, à la Comédie-Française.

J'ai donc assisté, le 13 juillet dernier, en matinée, à la Comédie-Française, à une représentation de **Phèdre**, ma foi tout à fait décente, et qui pouvait donner une idée fort honorable de notre culture aux étrangers qui composaient les deux tiers de l'auditoire. Mme Ventura tenait le rôle de Phèdre, Mmes Barjac, Marie Bell et Tonia Navarre ceux d'Œnone, d'Aricie et d'Ismène. Thésée, Hippolyte et Théramène étaient représentés par MM. Chambreuil, Yonnel et Gerbault. Avec de tels éléments, la représentation aurait dû être excellente. Si elle ne fut qu'honorable, la cause en est, je crois, à un défaut d'unité qui s'y trouvait apparent jusqu'à la gêne.

On a l'impression que ces excellents comédiens, que l'organisation de leur théâtre rive les uns aux autres pour la vie — ou presque — ne se rencontrent sur la scène que par accident, comme des acteurs en tournée qui arrivent sur des tréteaux de hasard, chacun avec ses costumes personnels et ses habitudes propres de travail. Mme Ventura semble une statue de Bourdelle réduite aux proportions d'un Tanagra, M. Yonnel fait songer à Mme Rubinstein et, par

conséquent, à Bakst, Mme Marie Bell... j'en parlerai plus tard; M. Chambreuil est un père noble du genre pompier le plus parfaitement caractérisé. Quant aux comparses, Œnone, Ismène, Panope, Théramène, on n'a rien à en dire, si ce n'est qu'on est terrifié de voir Théramène sous les traits d'un vieillard cassé qui ne peut marcher qu'avec un bâton. Est-ce raisonnable? Cet homme, qui vient de courir *les deux mers que sépare Corinthe* et qui a fait, à la recherche de Thésée, de rudes voyages, ne devrait-il pas avoir la carrure et la force entière d'un homme entre quarante et cinquante ans? N'est-ce point la même apparence qu'il faudrait à Thésée? Le Thésée de M. Chambreuil n'a jamais pu traîner de cœurs après soi. C'est un remède d'amour et, dès qu'on l'aperçoit, Phèdre est absoute de tous ses égarements.

On rougit pour le théâtre d'avoir à faire de pareilles remarques. Si tout le monde en ces lieux rabâche ou ânonne ces textes augustes, personne ne les lit plus. On a cependant l'impression (et c'est déjà fort beau, que cette représentation un peu incohérente la suggère), qu'il ne serait pas impossible d'établir un style suivant lequel on pourrait jouer la tragédie de façon qu'elle convînt aux exigences de notre époque.

Au début du deuxième acte, par exemple, voici qu'Aricie apparaît entre les colonnes doriques du palais de Thésée. Elle n'a rien de timide, on peut s'en fier à Mlle Marie Bell. Non, elle s'avance du pas délibéré d'une joueuse de golf. Ses cheveux courts ne portent ni bandeaux ni diadème. Sa robe bleue ne révèle aucun souci d'archaïsme ni d'érudition: elle est simple. Peut-être dans vingt ou vingt-cinq ans paraîtra-t-elle extrêmement 1930 ; à nous, spectateurs de 1930, elle nous semble étrangère à toute époque, et c'est là l'impression qu'il faut donner.

Elle commence à parler: *Hippolyte,* dit-elle, *Hippolyte demande à me voir en ce lieu?* Rien de plus naturel, rien de plus aisé: une exquise justesse de ton anime tout ce qu'elle dit. Sans éclats de voix, elle n'use que des inflexions de la conversation et elle nous parle d'Erechthée et de Pirithoüs comme si elle les avait rencontrés la semaine dernière.

Cependant, elle a le souffle lyrique. Ce jour-là, la question du souffle se trouvait la première de mes préoccupations. Je me trouvais encore influencé par le souvenir de la magnifique diction de Sarah Bernhardt, que le phonographe m'avait restituée la veille, et je ne pouvais me défendre d'épier la façon dont respireraient les interprètes de Racine. Or, tous prenaient haleine le plus communément possible à la fin de chaque vers, et généralement avec un bruit de soufflet. La seule Marie Bell parut capable de dire normalement deux vers d'un trait, et il lui arriva même une fois d'en dire trois, — qui sont justement bien beaux, et que cette façon de dire embellissait encore:

Pour moi, je suis plus fière et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.

Voici donc les procédés de la plus haute déclamation mis au service d'une façon de dire sans pompe, et voici une comédienne des plus modernes qui s'enferme dans la règle stricte d'un art qui, pour si intangible qu'on puisse le croire, se prête cependant à de libres interprétations. Pour s'accorder au public actuel, il faut que cette liberté d'interprétation permette de sentir sous ces masques des êtres d'aujourd'hui, et c'est ce que vient de réaliser Mlle Marie Bell, avec un bonheur qui donne vraiment un grand espoir à tous ceux qui supposent que la tragédie classique peut vivre encore. On imagine assez Bérénice, peut-être même Andromaque, entièrement rendue de la sorte.

Mais Phèdre elle-même? Lui est-il possible d'apparaître à nos yeux sous un tel aspect? Mme Ventura y réussit un instant, et elle tire vers une sonorité de comédie le début du troisième acte:

Ah! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie:
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie?

C'est qu'à cet instant le ton se modère et se dépouille des grands mouvements lyriques qui lui donnent son étrange beauté. L'éloquence de Phèdre, ses incantations, ne sauraient se réduire. Ce rôle sans second présente aux artistes

qui veulent s'y essayer une suite de problèmes si difficiles à résoudre que je ne vois que le rôle d'Iseult qui en propose de pareillement rudes aux cantatrices. C'est que Racine, à lui-même, s'est posé un étrange problème et l'a pour sa part résolu magistralement. L'on peut dire, en effet, que c'était un singulier dessein que celui de créer l'atmosphère d'un drame passionnel au moyen d'éléments fournis par une religion morte. Assurément, quelques symboles de la mythologie gréco-latine conservent un cours universel chez les hommes à la culture desquels présidèrent Athènes et Rome, et lorsque l'on parle de Vénus, de Diane et de Neptune, chacun, même aujourd'hui, sait à peu près de quoi il s'agit. J'admets qu'au siècle de Racine on avait un sentiment assez fort de ce qu'était une généalogie princière pour s'émouvoir quand Phèdre examinait la sienne:

J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux,
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.

Mais, qui conserve avec exactitude aujourd'hui la notion des égarements de Pasiphaé, et si l'on se souvient de l'abandon d'Ariane (*Ariane aux rochers contant ses injustices*), n'est-ce pas à Phèdre qu'on le doit, au lieu que ce soit Phèdre qui s'en puisse servir comme d'un terme de comparaison? C'est bien ici qu'à juste titre on pourrait parler de ce vase vide dont le parfum continue à nous griser et c'est précisément le miracle de Racine qu'il continue à nous émouvoir au moyen de termes qui n'ont plus de sens. Que l'on considère de quoi sont faits les vers enflammés de cette déclaration que Sarah Bernhardt nous récitait il y a quinze jours. Cette Crète avec ses flots et son monstre, ce vaisseau où Hippolyte trop jeune ne put entrer et cette ténébreuse aventure de labyrinthe! N'est-ce pas une chose déconcertante, que l'on parvienne à exprimer tant de passion et si brûlante, et si intime, et si vraie, au moyen d'un instrument dont la résonance est si faible? N'est-ce pas exactement comme si l'on arrivait à nous faire vibrer en nous parlant dans une langue que nous ne comprendrions pas? Je me demande si ces éléments de la théogonie grecque eurent jamais, alors même qu'ils avaient leur pleine action, autant

de pouvoir qu'ils en ont là. Jamais les tragiques grecs... j'irai plus loin, Homère lui-même, sut-il mêler ces fictions divines aux relations des humains entre eux, de manière à toucher ses auditeurs aussi tumultueusement que Racine, ce dernier des Grecs, nous agite en nous les répétant, à nous qui ne les considérons plus cependant que comme des berceuses pour petits enfants?

Je ne saurais dire que Mme Ventura réussise pleinement, d'une part, à ressusciter la religion grecque, et d'autre part à lui faire rendre sa pleine signification humaine. On sent du moins qu'elle se rend compte du problème qu'il y a à résoudre pour interpréter Phèdre, et qu'aucune des faces qu'il présente ne lui échappe; ce qu'elle fait est donc extrêmement intelligent. Mais on s'étonne justement qu'elle soit si peu influencée par Sarah Bernhardt, avec qui cependant elle collabora. Je la vois encore, ravissante Esther, évanouie devant un Assuérus qui souriait sous de hauts panaches couleur de rose :

> Esther que craignez-vous? Suis-je pas votre frère?
> Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère?
> Vivez: le sceptre d'or que vous tend cette main...

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

François Picard: *Les Phénomènes sociaux chez les animaux*, Collection Armand Colin. — Maurice Halbwachs: *Recherches statistiques sur la détermination du sexe à la naissance*, Journal de la Société de statistique de Paris, mai 1933, Berger-Levrault.

François Picard, entomologiste réputé et professeur à la Sorbonne (chaire d'Evolution des êtres organisés), envisage **les Phénomènes sociaux chez les animaux** d'une façon assez neuve. Il ne cherche pas à décrire les mille détails de la vie des Abeilles par exemple. Ce n'est pas par l'étude d'une société aussi différenciée et aussi figée dans un moule rigide que la ruche que l'on peut, à son avis, espérer mettre en évidence les facteurs primordiaux de la vie sociale chez les animaux. Il insiste plutôt sur des types sociaux moins frappants au premier abord, mais plus instructifs, et il consacre même deux chapitres étrangers, du moins en appa-

rence, à son sujet, l'un à la vie solitaire, l'autre aux foules.

François Picard s'adresse, en premier lieu, aux biologistes et aux sociologues, mais aussi aux philosophes. Du récent ouvrage de Bergson, *les deux sources de la morale et de la religion,* il a extrait cette phrase: « C'est que la nature se préoccupe de la société plutôt que de l'individu »; à quoi il répond: « les biologistes ne se satisfont pas à si bon compte; ils font peu de cas des préoccupations de la nature... ».

Quand on étudie les animaux dans la nature, on observe une tendance fréquente au rassemblement dans le même lieu d'un grand nombre d'individus appartenant tantôt à la même espèce, tantôt à des espèces différentes. Ce phénomène grégaire paraît si général qu'on pourrait se demander si la formation de troupeaux, d'associations, de sociétés, ne serait pas la règle, tandis que la vie isolée ne constituerait qu'une exception. Mais, à côté de la tendance des animaux à s'agglomérer, existe souvent aussi une tendance adverse, à la vie solitaire. Ces deux « instincts » opposés peuvent se rencontrer chez des espèces voisines, et peuvent même alterner dans la même espèce suivant l'âge ou le stade du développement. Tantôt c'est l'influence répulsive qui domine, tantôt c'est l'influence attractive.

Chez les animaux qui aiment la solitude, la répulsion entre congénères peut aller jusqu'à la « phobie » et conduire au meurtre de ceux qui viennent troubler cette solitude: c'est le cas de maints Carnassiers et des Grillons. Chez les Oiseaux, les espèces insociables sont nombreuses. Chez les Reptiles, l'instinct de solitude pourrait s'expliquer par l'indifférence mutuelle; mais chez les animaux que je viens de citer, c'est certainement autre chose.

La tendance à l'isolement qui se remarque chez tant d'espèces... ne doit être confondue, ni avec la rivalité sexuelle, ni avec aucune autre compétition. Il s'agit d'une propension primitive, indépendante de tout finalisme, de tout but utile à atteindre, et analogue à tant d'autres propensions que l'on pourrait énumérer.

Ici, on pourrait objecter que parler de « propension », d' « instinct », cela n'explique pas grand'chose.

L'auteur s'efforce de montrer que la compétition ne crée pas la solitude, et il faut remarquer à ce sujet que l'Homme

lui-même, « l'un des animaux les plus sociables, puisque l'une des peines qu'il redoute le plus est l'isolement », n'a nullement vu disparaître l'instinct de compétition du fait qu'il vit en société; cet instinct se trouve même exacerbé à mesure que la vie sociale se complique.

François Picard, s'il se contente souvent d'explications purement verbales, a le mérite du moins de montrer que les « instincts » ne répondent à rien d'utilitaire.

Peut-être un darwinien convaincu pourrait-il avancer que, quand les larves s'entretuent, le bénéfice est dans la survivance du plus apte?... En admettant que la plus apte soit victorieuse, ce ne serait que la plus apte à la guerre. Or, la sélection d'une race de combat est d'un intérêt nul pour la Pyrale des pommes ou le Charançon de la noisette. Pour un phytophage, enfoui dans les tissus végétaux, le plus apte s'entend du plus fécond, ou du plus habile à disposer son œuf, ou de celui qui assimile le mieux la nourriture. Le fait d'égorger ses sœurs ne dénote aucune aptitude particulière à rien de pareil. Serait-il juste d'invoquer la sélection naturelle à propos des guerres humaines, quand meurent en foule les bibliothécaires, les savetiers, les comptables, les tailleurs, les typographes, les huissiers, les égyptologues?

Dans le déterminisme du phénomène social, l'auteur fait intervenir l' « interattraction ». Mais ce n'est là encore qu'une explication verbale. Ce qu'il faudrait, c'est faire l'analyse des facteurs qui interviennent dans l'attraction mutuelle des êtres. A cet égard, il y a déjà entre autres de bien curieuses expériences de Bowen sur les *Ameiurus* (Poisson-Chat). L'auteur semble les ignorer. Dans ces conditions, que vaut son « essai de classification rationnelle »? et sa définition des foules? à savoir « tout rassemblement au sein duquel ne se manifeste aucune attraction des individus les uns pour les autres. »

Fr. Picard distingue: les groupements organisés ou sociétés du premier type (Araignées sociales, Tisserins sociaux, Castors...); les associations ou biocénoses hétérogènes; les biocénoses homogènes ou sociétés du second type; les biocénoses complexes. Il envisage enfin *la Société humaine*. Celle-ci ne vise aucun but; « la sociabilité, chez l'homme, vient du dedans de lui-même, et découle d'une tendance

naturelle, l'interattraction, qui s'oppose à la contrainte artificielle ». Pour l'auteur, dire que la société provient de la contrainte, c'est admettre qu'elle est artificielle, que la vie sociale n'est pas naturelle à l'Homme, c'est retomber dans l'erreur de Jean-Jacques Rousseau et dans celle de Durkheim.

L'homme n'est pas isolé dans la nature. Il entretient les rapports les plus variés, souvent étroits, avec toutes sortes d'animaux; la société humaine forme le noyau d'une biocénose complexe qui n'est comparable qu'à celle des Fourmis par le nombre des espèces participantes.

L'Homme a transformé la surface de la terre; il a incendié les arbres et les lianes, transformé les forêts en pâturages et en champs de culture, inquiété et traqué des animaux. Les animaux sociaux ont été les plus faciles à détruire: presque tous les Mammifères sociaux d'Europe, Cheval sauvage, Bœuf sauvage ou Aurochs, Bison d'Europe, Elan, Castor sont éteints ou presque; le Chamois, le Bouquetin et la Marmotte n'ont résisté que dans les hauteurs peu accessibles; la même décadence atteint les sociétés d'Oiseaux de grande taille. En revanche, toujours par la faute de l'Homme, pullulent par le monde Mouches, Blattes, Rats, Lapins... Le monde est en train de devenir une immense biocénose humaine; tout s'oriente autour de l'Homme, grâce à lui ou malgré lui, pour son bien ou pour son mal.

Malgré les quelques critiques formulées, livre excellent, bien écrit, bien documenté, téamoignant de la part de son auteur d'une culture littéraire.

§

Maurice Halbwachs, professeur à l'Université de Strasbourg, vient de publier de curieuses **Recherches statistiques sur la Détermination du sexe.**

En 1660, l'Anglais Graunt, « le Christophe Colomb de la statistique », à la suite de recherches poursuivies pendant trente années dans les registres des naissances, déclarait qu'en Angleterre il *naissait* en moyenne 105,8 garçons pour 100 filles (je souligne « naissait », car la mortalité post-natale des garçons est généralement plus forte que celle des filles).

Depuis on a trouvé à peu près la même valeur pour une trentaine de pays. On a soutenu qu'au lendemain des guerres la proportion des naissances de garçons aux naissances des filles augmente brusquement; ainsi l'équilibre entre les deux sexes peut se rétablir en peu de temps. Bien des théories ont été imaginées pour rendre compte de ce phénomène d'auto-régulation. Une de ces hypothèses est la suivante: quand l'écart d'âge entre les parents diminue *dans certaines limites*, la proportion des naissances masculines augmente. Or, d'après les recherches statistiques de M. Halbwachs, pendant et à la suite de la dernière guerre, la différence d'âge moyenne entre les époux a diminué, et le nombre des naissances masculines a augmenté.

D'autre part, en tous pays et à toutes les époques, la proportion des naissances masculines est nettement plus faible pour les enfants illégitimes que pour les autres. Rien ne permet de penser qu'il y ait, entre les filles mères et les femmes mariées, une différence biologique tranchée; mais l'union illégitime est une « union libre », s'affranchissant des interdits conventionnels: une différence d'âge trop grande peut être un obstacle à un mariage, mais n'empêche guère les unions temporaires.

Enfin, c'est dans la Seine que la disproportion des âges est la plus grande; les autres villes viennent ensuite, puis les campagnes; or, précisément, c'est dans les campagnes qu'il naît le plus de garçons, et dans la Seine qu'il en naît le moins.

Tout cela se tient assez bien; mais l'auteur, dont les recherches ont porté sur 50.500 naissances, indique que les choses ne sont pas aussi simples: le rapport entre les naissances masculines et les naissances féminines serait une fonction de la différence d'âge entre les parents, mais une fonction *cyclique*, représentée par une courbe avec une série de maxima et de minima.

Le fait est que les statistiques nous dissimulent souvent la complexité du déterminisme des phénomènes biologiques et sociologiques.

GEORGES BOHN.

PRÉHISTOIRE

Marcelle Weissen-Szumlanska (Mme M. Georges-Vicrey) : *L'Ame archaïque de l'Afrique du Nord;* Nouvelles Editions Latines, in-18, ill. — Hetty Goldman : *Excavations at Eutresis in Bœotia,* Harvard University Press, Cambridge, Mass., E. U., et Londres, Humphrey Milford, ill. — Jean de la Laurencie : *Survivances celtiques et préceltiques,* Aubenas, Clovis Habauzit, in-8°.

Une fois de plus, l'Afrique du Nord a conquis la Femme. Mais il paraît heureux pour l'auteur que l'excitation se soit manifestée en elle par un sursaut d'imagination seulement, farouche. Je mettrai d'autant moins de parti pris dans l'évaluation de ce livre sur **l'Ame archaïque de l'Afrique du Nord** que j'ai visité aussi, jadis, les régions de grande et petite Kabylie, les environs de Constantine, d'autres coins encore, où survivent les vestiges de la période mégalithique, et que j'ai ressenti alors cette même tentation, sur ces terres qui paraissent immuables, de franchir les siècles passés et de m'imaginer primitif moi-même. C'est ce qui est arrivé à Mme Weissen-Szumlanska-Georges-Vicrey, comme à tant d'autres; et ce qu'il y a de curieux dans son livre, d'offensant aussi pour notre esprit occidental rationaliste, c'est cette juxtaposition de photographies parfaites dues certes à un objectif du meilleur type et de recompositions transcendantes à côté desquelles même celles d'un Schuré ne sont que faible bon sens, et neutres.

Il faut savoir qu'après plusieurs générations de savants, après les Pallary, les Debruge, les Flamand, les Reygasse, Mme Weissen-Szumlanska-Georges-Vicrey a découvert des enceintes préhistoriques sur hauts plateaux, des dolmens en série, avec ou sans restes humains ou culturels; et que la vue de ces monuments, dont scientifiquement on ignore les constructeurs, lui a suggéré une théorie générale de migrations, de fixations ethniques et de disparitions brusques qu'elle raccorde tant bien que mal aux vagues et rares documents historiques.

Donc, grimpant la montagne, ou se reposant à l'ombre des dolmens, elle eut des visions et, si j'ose dire, des hallucinations auditives, au cours desquelles ressuscitèrent les personnages oubliés, héroïques, grands philosophes, mystagogues, thaumaturges, pythagoriciens plus forts que Pythagore,

ascètes plus grands que ceux de la Thébaïde, femmes échevelées, ruisseaux, fleuves même de sang, et prédictions cosmiques, avec sonorisation exaltée de discours révélateurs. Il est au moins curieux de lire en l'an 1933, non sans plaisir peut-être, vu leur archaïsme relatif, des pages et des pages qui rappellent l'*Ahasvérus* de Quinet et toute une littérature romantique où furent glorifiés aussi nos propres ancêtres mythiques, les Celtes et leurs Druides, et qui finit par aboutir aux calembredaines devenues illisibles du Sâr Peladan.

C'est à cette école qu'appartient Mme Weissen-Szumlanska-Georges Vicrey; sans d'ailleurs s'en douter; car elle laisse entendre franchement que c'est elle la première qui a su pénétrer une « âme » collective préhistorique, alors que Rosny s'y était efforcé aussi. Ces évocations ne gênent point celui qui a vu les monuments; elles plaisent plutôt par leur outrance; et il faut reconnaître que, pour les décrire, l'auteur reprend le style simple et précis qui convient à la science. Les photographies excellentes prouveront aussi que l'exagération était bien permise, car, vu leur emplacement et la régularité de la taille de leurs matériaux, ces monuments énormes commandent le respect et l'admiration. En somme, le problème de la civilisation dolménique dans l'Afrique du Nord n'est pas résolu; il l'est d'autant moins qu'on sait maintenant que cette partie de l'Afrique n'est qu'un chaînon de tout un chapelet qui commence au Japon, et par l'Océanie et l'Asie méridionale va jusqu'au Maroc et en Bretagne, enfin aux Iles Britanniques. La zone mondiale de répartition semble assez nette; elle paraît correspondre à l'une des terrasses marines de Depéret. S'il en est vraiment ainsi, la théorie des migrations, chère à notre auteur, aurait quelques points d'appui réels.

§

Eutresis est une colline située à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Thèbes et au nord de Livadostro, port du golfe de Corinthe. Les fouilles systématiques qui y ont été poursuivies pendant quatre ans pour le Fogg Art Museum de Harvard ont permis de découvrir *in situ*, parfaitement stratigraphiées, plusieurs couches culturelles préhistoriques, avec

pour témoins des types caractérisés de maisons, des poteries en nombre considérable et toutes sortes d'objets d'usage. Cette colline a été habitée pendant de nombreux siècles, et il est évident que c'est seulement grâce à la perfection des méthodes actuelles de fouilles qu'on peut se rendre compte des superpositions; il y a cinquante ans, tous ces témoins auraient été maladroitement mélangés. Sous la couche byzantine on trouva une strate gréco-romaine, puis une strate hellénique et enfin une strate préhistorique d'une très grande importance et qui fera, grâce à la beauté de cette monographie, autorité en ces matières.

Les demeures les plus anciennes étaient en contrebas du sol et semblent bien dater du Néolithique; on a trouvé à ce niveau et juste au-dessus des galets frustes et des haches polies, d'assez nombreux outils en obsidienne (importés) tels que couteaux, scies, etc., et une jolie série d'ustensiles en os et en bois de cerf; les objets de l'Age du Bronze sont relativement peu nombreux.

Ce qui fait le grand intérêt de cette station, en plus des divers types d'habitation, ce sont les belles séries de poteries dont on trouvera d'excellentes reproductions en noir et, à la fin du volume, en couleurs, sur 19 planches. A même le sol vierge, on a trouvé de la poterie noire avec parfois des décors en impression, qui rappellent les poteries lacustres de l'Europe occidentale. En remontant de couche en couche, on retrouve des types connus par ailleurs, avec des décors en spirale, ou cordés, ou rubanés, etc., d'abord imprimés ou incisés, plus tard peints. Le décor du vase (pithos) de la fig. 203 (reproduit en couleurs pl. XIII) est tellement semblable aux décors de certains ateliers kabyles actuels que, n'étant pas averti, on s'y tromperait. Même observation pour les tessons des figures 217 et 219. Pour les détails et pour les comparaisons, établies avec le plus grand soin, je suis obligé de renvoyer à cet ouvrage qui fait honneur, autant que le travail même des fouilles, à l'Université Harvard, à Mlle Hetty Goldman et à ses collaborateurs. Il faut encore signaler, pourtant, que tous les squelettes trouvés dans les tombes de la période helladique moyenne étaient en position accroupie, ceux qui étaient bien conservés étant tous couchés

sur le côté gauche; mais la position des mains par rapport à la figure était variable. Non loin d'Eutresis se trouve une source qui fut longtemps un lieu de culte et de pèlerinage; les offrandes votives (terres cuites surtout) ne donnent pas la clef de la spécialisation de ce culte; ces figurines appartiennent toutes à des types connus et ne sont pas de fabrication locale.

§

Dans son curieux ouvrage sur les **Survivances celtiques et préceltiques**, M. Jean de la Laurencie s'efforce de montrer que, dans le coin sud-ouest de l'Ardèche, au sud du Gerbier des Joncs, dans la région de Sainte-Eulalie, survivent jusqu'à maintenant des croyances et des coutumes qui sont, les unes préhistoriques, disons néolithiques, les autres celtiques, donc de l'Age du Bronze et des débuts de l'Age du Fer. La présentation des faits est originale. L'auteur suppose une conversation suivie entre un brave paysan du pays, le Pagel, un instituteur auquel l'auteur attribue un « esprit primaire » exagéré, ou, si l'on préfère, un rationalisme à la Homais, attitude qui a pu être celle des instituteurs d'il y a cinquante ans, mais qui disparaît de plus en plus; et un docteur, qui naturellement est un érudit aux connaissances locales précises et au vaste esprit de synthèse. Etant moi-même d'une famille de médecins, je n'ose dire que M. de la Laurencie a, là aussi, sans le vouloir je pense, caricaturé un type provincial qui augmenterait la collection des *Français peints par eux-mêmes*, mais qui devient lui aussi de plus en plus rare. Car la biochimie moderne réagit sur le milieu médical, même sur les médecins archéologues ou sociologues par vocation.

Donc, le Pagel parle en patois de Sainte-Eulalie et expose les croyances sur les fées ou autres êtres mythiques, emploie des expressions imagées, décrit des superstitions, notamment à propos de monuments mégalithiques. L'instituteur rationalise et s'esclaffe. Le docteur rectifie et vaticine. Mais le problème subsiste, sinon à propos de tel ou tel petit fait, mais en général : la mémoire collective conserve-t-elle le souvenir de faits (par exemple de migrations), de rites, de croyances,

de jugements et de mobiles en usage il y a deux mille ans? Mes enquêtes personnelles m'ont prouvé que trois cents ans sont un maximum rarement atteint par la mémoire populaire, et que même des gestes d'un caractère primitif (pèlerinages à une source par exemple) peuvent être des inventions autonomes du moyen âge qui ne ressemblent aux faits ou gestes identiques primitifs que grâce au processus biologique de la convergence.

Ceci dit, il reste que le volume de M. de la Laurencie est non seulement d'une lecture intéressante, souvent amusante, mais qu'on y trouve un vrai trésor de folklore préhistorique local et des documents dialectaux de premier ordre.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Notre Temps: consultation: M. Jean Luchaire et le jacobinisme; M. J.-J. Bernard, le théâtre et l'argent; M. Ph. Fauré-Frémier, la dureté, le peuple, l'élite; Mme Nadine Landowski contre les discours et pour un fascisme spirituel; M. Jacques Chabannes pour l'esprit; M. Georges Ratti déclare que la propriété n'existe plus. — La *N.R.F.:* René Guilleré; hommage de M. Léon-Paul Fargue. — Mémento.

« Querelle des Générations et crise des idées » est le titre d'une consultation que M. Jean Luchaire a demandée à ses principaux collaborateurs de **Notre Temps** (30 juillet-6 août). Cette « revue des nouvelles générations européennes » est dans sa septième année. Dès la première, on n'eût pas songé sans injustice à lui contester l'âge de raison. Avec son jeune directeur, MM. J.-J. Bernard, Ph. Fauré-Frémiet, Jacques Chabannes, Robert Honnert ont beaucoup raisonné sur les mœurs, sur les caractères et sur la politique. Mme Nadine Landowski et quelques autres jeunes écrivains épris d'influencer cette époque, ont en même temps que ceux-là été conviés à « faire le point » comme disent les marins et à dire leur fait à nos mauvais pilotes qui, depuis 1918 environ, naviguent « à l'estime » dans ce brouillard épais, persistante traînée de la guerre, qui aveugle et empoisonne l'Europe.

Non sans une coquetterie de vieux politique, M. Jean Luchaire rappelle qu'en 1920, à dix-huit ans, il écrivait:

La guerre a déséquilibré toutes les valeurs, réduisant à néant les

unes, haussant les autres. Croyances, traditions, autorités, dogmes se sont démontrés illégitimes, faux, ou disproportionnés avec la place qu'ils occupaient. De cette anarchie des idées provient l'anarchie des faits que l'on ne peut plus ordonner...

Tandis que les générations précédentes acceptent le retour du monde ancien, s'y retrouvent et s'y cramponnent, oubliant que sa décadence provient de la décadence des principes directeurs qui l'organisaient, la jeunesse ne veut pas renoncer à son espoir...

Il constate aujourd'hui que « le vieux monde d'avant-guerre, revenu dès 1919, s'effondre » et que « la jeunesse recherche de nouveaux instruments d'action ». Quelle jeunesse? La génération parvenue aujourd'hui à la trentaine a ratiociné. Elle n'a pas tenté d'agir. En quoi *ses élites*, pluriel que nous imitons de M. Jean Luchaire, ressemblent assez aux théoriciens assez âgés pour encourir ses reproches.

A défaut d'actes — toutefois la fondation d'une revue et sa conduite plus de deux cents numéros durant, représentent une nombreuse succession d'actes aussi publics que possible dans l'intention — M. Luchaire déclare:

Nous n'admettons pas que l'existence d'une démocratie politique maintenant insuffisante serve de prétexte à la ploutocratie pour combattre l'avènement de la démocratie économique encore inexistante. Libertés politiques et libéralisme économique, que les conservateurs associent fructueusement, sont des notions contradictoires, dont la seconde annule la première. Nous voulons réhabiliter la démocratie politique par la démocratie économique. Nous sommes profondément attachés, dans l'absolu, à toutes les libertés inhérentes à la démocratie politique. Mais nous pensons que si la pratique d'une semblable révolution l'exige, ces libertés peuvent être transitoirement réduites ou contrôlées par le pouvoir exprimant la majorité de la nation — afin de briser les résistances que diverses minorités pourraient opposer à la réalisation d'un régime nouveau. Si c'est là du fascisme, de l'hitlérisme ou de la dictature, soit. A nos yeux, c'est du bon sens. Et, pour y adhérer, la France n'a nul besoin de s'inspirer d'exemples étrangers contemporains. Il lui suffit de puiser dans son histoire révolutionnaire quelques souvenirs où l'autorité vigoureuse de l'Exécutif ne s'est jamais jointe au pouvoir personnel. Si le jacobinisme est assimilé au fascisme ou à l'hitlérisme, c'est un hommage exagérément généreux que l'on rend à MM. Mussolini et Hitler.

M. Jean-Jacques Bernard observe:

Partout l'esprit est cruellement assujetti à l'argent. Partout, l'art est sacrifié au gain.

La première tâche, et la plus urgente, serait de dénombrer et de rassembler les forces spirituelles du pays, les plus humbles comme les plus organisées.

Après avoir parlé du théâtre, qu'il sert de son beau talent et déplore de voir très avili, M. J.-J. Bernard conclut que « l'essence spirituelle ne périra pas ».

M. Pierre Bost conseille au « clerc » d'aujourd'hui d' « attendre les événements, sans les provoquer ni les craindre ». C'est lui dire de continuer, de vivre dans sa tour, tandis que le marchand de vin fabrique aux masses une opinion colorée.

Il faut que les Français se redressent et, sous peine de manquer à leur mission centenaire, qu'ils créent du nouveau!

Cette exclamation résume l'avis de M. Ph. Fauré-Frémiet, héritier de deux beaux noms. Cet avis est traditionnel. Il arrive à ce constat:

Le siècle est *dur*, et s'il faut de la dureté chez nous, que ce soit une dureté *neuve*, qui n'imite les gestes de personne, qui soit à la fois du *peuple* et de l'*esprit*, de la *masse* et de l'*élite* — non pas d'une élite diplômée, décorée, conventionnelle ou capitaliste, mais d'une élite de fait répondant de soi par ses actes créateurs.

Ce soin à définir l' « élite » prouve quelque méfiance quant aux capacités de la « masse », nommée, on dirait, par courtoisie.

Mme Nadine Landowski s'adresse à « ceux qui apprenaient à lire quand la guerre a éclaté ». Elle note que « depuis, en 10 ans, ils ont beaucoup appris »:

Ouvriers de l'intelligence, aujourd'hui l'intelligence leur paraît vaine. La critique leur semble vide. Des mots, encore des mots. Ce sont des actes dont nous aurions besoin. Des aperçus intelligents, des classifications. Mais les livres aussi peuvent donner la nausée.

Qu'importe que nous ayons eu Spinoza, Kant et Lachelier, si à deux cents kilomètres d'ici on massacre des hommes parce que leur grand-père s'appelait Sem!

La vie est plus forte que les discours. A son contact on apprend l'indulgence. Ne pas juger les hommes malheureux au nom d'idéals dont ils n'ont que faire. Réaliser cet idéal.

Cela est bien dit. Mme Landowski juge ainsi ceux de son âge:

Il n'est plus possible d'être dilettante. Voici le drame. Une génération de critiques (combien peu de créateurs parmi nous), une génération où l'intelligence sent combien elle est vaine si elle ne se mue en acte.

Un pragmatisme de copie, voilà son son intellectuel.

Une violence décidée à se faire jour, voilà sa menace.

« Faire la presse », et faire « l'éducation », comporte le programme de Mme Landowski. Elle résume ainsi ses préférences:

Pour un fascisme spirituel. Accoler ces deux mots parait une contradiction. Mais les contradictions seules sont fécondes et riches et le syllogisme est toujours stérile. Pour une dictature de l'esprit. La fin jusqu'à un certain point justifie les moyens, permet tous les moyens pour éviter celui que des intellectuels ont pourtant toléré — la guerre.

Hélas! aujourd'hui encore, que d'intellectuels conduiraient les peuples à la guerre — si les peuples ne visaient à se conduire eux-mêmes, sans souci des intellectuels ni de l'intellectualité.

M. Jacques Nels écrit — un peu découragé:

Tout nous presse, et notre impatience, et notre fatigue, et nos cadets sur nos talons. Un cœur peut ne pas vieillir, mais l'action n'est possible qu'aux corps jeunes.

Il faut agir pendant la journée et trop vite viennent les premières ombres du crépuscule.

Ainsi, les choristes chantent qu'ils partent et demeurent sur place.

M. Jacques Chabannes, très intelligent, aime les subtilités :

Quand on me demande si les artistes, si les intellectuels doivent se détacher de la politique, je réponds: oui. Ils ont tout à y perdre. Quand, par contre, on me demande si les intellectuels doivent se préoccuper de la Politique, je réponds que je ne puis concevoir autrement leur tâche.

Plus loin, il remarque:

Il n'est plus permis aux hommes qui pensent de laisser la place, par un égoïste dédain de l'action, voire par un justifié mépris des règles du jeu, aux belluaires de Néron.

A la veille de la guerre, le gentil « poète de la grâce », le lyrique Lucien Rolmer, marqué au front d'une étoile qu'y enfonça une balle allemande, usait volontiers de pareilles images de style. Il préconisait la grâce. M. Chabannes a foi dans l'esprit:

L'esprit seul peut changer le monde. Nous avons donc une mission, la plus grande qui incombât jamais aux hommes pensants. C'est à nous qu'il est donné de raviver le feu sacré de l'esprit dans cette longue nuit où nous sommes entrés. A nous, d'être assez forts pour voir, demain, le jour poindre. Si nous n'avons pas ce courage, je ne vois pas d'autre solution que le suicide.

M. Robert Honnert définit « le Poète dans la Société ». Il est clair, quant au passé. Il regarde assez justement ses aînés immédiats et ses camarades par l'âge. Il rêve d'une « poésie d'objet social ». S'il la laisse indéfinie, peut-être la réalisera-t-il, d'autant plus qu'il écrit aussi: « toute poésie est sociale par le fait même qu'elle est poésie ».

Examinant le cas du roman, M. André Berge lui assigne le rôle de

combattre les méfaits probables d'un progrès collectif auquel ne correspondrait aucun progrès individuel de l'homme.

Le dernier mot de la consultation de *Notre Temps* revient à M. Georges Ralli:

Les forces primitives qui bouleversent l'Europe partent à l'assaut des droits acquis. L'incompatibilité est absolue entre l'élan de la vie et les normes de la propriété. Est-ce la fin de la propriété? Sans aucun doute. Celle-ci, pas plus que la guerre, ou la liberté, n'incarne plus aucune valeur idéale ou aucune possibilité d'idéal. Le problème de la propriété se posera encore, mais uniquement dans le domaine temporel. Sur le plan spirituel, il ne répond plus à rien. La propriété, c'est le vol? Bien pis. La propriété n'existe plus.

§

La Nouvelle Revue Française (1er août) publie, de

M. Léon-Paul Fargue, une « Préface à un livre posthume » qui l'honore autant qu'elle en honore l'inspirateur: René Guilleré. On songe, malgré soi, à cette magnifique conférence écrite, et de quelle âme émanée, recueillie dans le vaisseau d'or de quel style, où Stéphane Mallarmé éleva à Auguste Villiers de l'Isle-Adam le monument le plus digne de cet incomparable maître de la prose.

La mort de René Guilleré a déchiré une amitié absolue. La préface à ses poèmes débute sur un ton de rancune:

La France est un pays de poètes. Le Français n'aime pas le poète.

Hélas! où, aujourd'hui, aime-t-on le poète? Et quel authentique poète fut jamais, de son vivant, aimé pour sa poésie?

Cependant, M. L.-P. Fargue prévoit : « le pays poétique ne tardera pas à ressentir ce qu'il perd en René Guilleré ».

Pour moi, la mort de mon vieil ami, qui apportait de l'art à tout ce qu'il faisait, poète en prose et qui ne confondait pas la poésie et le lyrisme, ou directeur des ateliers d'art décoratif qu'il avait créés, qui était un ami sûr et généreux, un homme de Paris, vivant de Paris, un homme à la fois occupé et oisif, renseigné sur tout, accueillant, légèrement ironique et parfaitement éclairé, sa mort, autant qu'elle me touche durement au cœur, irrite amèrement mon esprit, parce qu'il ne lui manqua que peu de temps, quelques mois peut-être, pour s'accomplir, achever le rendu de sa personnalité, parfaire et classer son œuvre, être compris de ceux qui devaient le comprendre.

Peu de personnes ont pris connaissance de ses poèmes. Il n'était encore apprécié que d'un très petit groupe d'amis, de « délicats » comme disent les bons courriéristes, et encore de ceux-là seuls qui ne craignent pas de déplaire aux maîtresses de maison qui ne nourrissent que l'engeance inhérente aux salons littéraires, écrivains diplomatisables, romanciers brevetés, caricaturistes mondains, pédérastes officiels. René Guilleré n'avait vraiment rien qui pût pourvoir à ces accueils et encouragements, poignées de mains, articles dans les feuilles formalistes et solennelles, médaillons, portraits divers, et autres manifestations de la servitude littéraire contemporaine. Il était seul, il meurt seul. On espère toujours d'écrire pour « d'autres soi-même ». Il écrivait pour nous autres qui l'aimions. Il est bien de la famille de ces poètes qui vivent à l'écart, et qui rougiraient d'employer pour la sonorité de leur nom et de leur œuvre, des moyens que notre jeunesse rebutait du premier coup.

La poésie — la véritable — celle d'un Guilleré, celle de M. Léon-Paul Fargue, de ceux qu'il nomme et de quelques autres qu'il oublie — compte trop d'adversaires et qui tournent contre elle les indifférents eux-mêmes:

Des critiquetons, petdeloups futurs ou politiquards de grand avenir, jeunes garçons au mauvais cœur, mais pas encore secs derrière les oreilles, et qui fument trop vite et se font les ongles sous la table avec des allumettes, écrivent par l'ordre de quelque gros homme, récoltent des exemptions de premier ordre en se gargarisant avec les boîtes du patron, s'acquièrent des titres à sa gratitude, et s'auréolent d'importance en urinant contre les poètes.

Hélas! Les roquets lèvent la patte, mais jamais plus haut que leur tête!

MÉMENTO. — *La Revue Universelle* (1er août): MM. J. et J. Tharaud: « Juifs d'Allemagne ». — Mme Dussane: « Le comédien sans paradoxe ». — M. Jean Collot: « La famine, moyen de révolution ».

L'Archer (juin): « En écoutant Francis Jammes », par M. Georges Gaudion. — « A propos de Montaigne », par M. P. Villey. — De Campagnou, des pages émouvantes sur le caractère et l'œuvre d'Ernest Zyromski.

L'Amitié guérinienne (avril-juin) contient sur « Ernest Zyromski » un essai de M. E. Decahors qui, entre autres traits et citations empruntés à la vie et à l'œuvre du grand éducateur, rapporte cette définition magnifique: « LA CRITIQUE EST UNE ŒUVRE D'AMOUR ». — Lettres d'Eugénie à Barbey d'Aurevilly; de Maurice à Henri Guillermard; de Mme de Maistre à Eugénie; de Trebutien au baron Robert.

Le bon Plaisir (juillet): M. de Hell: « Voyage au bout de la nuit, roman-grand-collecteur ». — « De la guerre », par M. R. Groc.

Les Amitiés (juin-juillet): M. Guy Chastel: « La mort de Bayard ». — M. J. Thomasset: « Les arbres des morts ».

La Revue de Paris (1er août): De M. Pierre Champion: « Paris et les artistes du moyen âge ». — M. S. Rocheblave: « P. de Saint-Victor et la famille Hugo ». — Un bel article de M. François Porché sur « Henri Duvernois », l'homme et l'œuvre.

Le Correspondant (25 juillet): « Mabille de Poncheville », par M. Louis Pize. — M. H. Malo: « Retour d'Italie ».

La Revue littéraire et artistique (juillet), « organe de l'Amicale des Ecrivains et Artistes français », accueille un poème de M. Paul Ardouin qui commence ainsi:

LES PETITS JARDINS

A ma mère aimée, à ma bonne tante Suzanne.
De cœur bien affectionné. P. ARDOUIN.

Que j'aime les petits jardins,
Devant les humbles maisonnettes
Où vivent des âmes honnêtes;
Ce sont de purs et frais édens!

Revue des Deux Mondes (1er août) : « M. de Valera », par M. Roger Chauviré. — « Le cœur et la justice », par M. Henri-Robert. — « Le théâtre de Marie-Antoinette », par M. André Bellessort. — « Qu'est-ce que la vérité? » par M. Ch. Richet.

La Revue de France (1er août) : Correspondance inédite entre George Sand et Sainte-Beuve.

La Nouvelle Revue critique (août) : M. E. Seillière : « La philosophie du freudisme ». — « Deux reportages d'Andrée Viollis », par M. Louis Le Sidaner.

CHARLES-HENRY-HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le fonds Louis Dumur à la Bibliothèque de Reims (*Journal des Débats* du 13 août). — Le vrai danger de la stratosphère (*Paris-Midi* du 14 août). — Pourquoi l'on ne mange plus de filet de baleine (*Excelsior* du 3 août).

Sous la plume de M. Maurice Demaison, le **Journal des Débats** a annoncé que les livres de Louis Dumur viennent d'être donnés à la Bibliothèque de Reims, où ils constitueront un « fonds Louis Dumur ».

Grâce à la générosité de la famille de M. Louis Dumur, la bibliothèque de Reims vient de s'enrichir d'un don des plus précieux, comprenant la plupart des livres et des notes du regretté écrivain. Bien qu'il eût toujours conservé sa nationalité suisse, on sait quel attachement Louis Dumur avait voué à la France, où s'accomplit presque tout son œuvre littéraire, et dont il embrassa si ardemment la cause pendant les cruelles années de la grande guerre.

Le *Mercure de France*, qu'il avait contribué à fonder avec M. Alfred Vallette, ayant dû, en 1914, suspendre pendant quelques mois sa publication, Dumur s'était cru obligé de retourner à Genève. Son premier soin fut d'y collaborer à l'Agence des prisonniers de guerre, qui rendit tant de services en soulageant à la fois les peines de nos soldats et les inquiétudes de leurs familles; mais bientôt, reprenant sa plume de journaliste, il ajoutait à cette tâche celle d'éclairer ses compatriotes sur les véritables origines du conflit; de là, les nombreux et brillants articles, réunis plus tard sous ce titre, *Les Deux Suisses*, qui combattaient, qui réfutaient

avec une si émouvante conviction les impostures de la propagande germanique.

Ensuite, il commençait la rédaction de ces grands romans de guerre : *Nach Paris, Le Boucher de Verdun, Les Défaitistes, La Croix Rouge et la Croix Blanche, Dieu protège le Tsar, Les Fourriers de Lénine, Le Sceptre de la Russie, Les Loups rouges,* dont le succès fut mieux qu'un événement littéraire et qui porteront témoignage devant l'historien en faveur des Alliés.

Avant de composer ces romans historiques, Louis Dumur avait amassé une multitude d'observations et de documents dont la plupart, relatifs à l'Allemagne, formeraient à eux seuls un fonds déjà considérable. Il avait de même, dans sa jeunesse, pendant qu'il était précepteur à Saint-Pétersbourg, recueilli nombre d'ouvrages sur la Russie; il en avait rapporté d'autres de ses voyages en Scandinavie, en Finlande, en Autriche; puis il s'était intéressé, après la guerre, à la naissance du bolchevisme, aux nouveaux régimes de l'Italie et de l'Espagne, aux agitations économiques de l'Europe, aux efforts en vue de faire régner la paix. Aucun ordre d'idées, en matière politique et philosophique, ne le laissait indifférent. Aux livres qu'il a achetés et qui touchent à toutes les questions contemporaines, s'ajoutent les innombrables notes qu'il avait prises au cours de ses immenses lectures.

Cette partie du « fonds Louis Dumur », qui n'est ici signalée qu'en deux lignes, constitue une très importante contribution à l'histoire de la guerre, et qui pourra être consultée avec fruit : plusieurs centaines de cartons où les sujets les plus divers, concernant tous les domaines relatifs à la Grande Guerre, sont classés méthodiquement, et représentés par les documents, manuscrits, lettres, coupures de journaux, etc., les plus précieux.

Les frères de Louis Dumur ont cru se conformer à ses sentiments et à l'esprit de son œuvre en laissant à la France une grande partie de ce remarquable ensemble, et ils ont choisi, pour bénéficiaire de ce don, la ville de Reims, aussi éprouvée par la guerre dans sa bibliothèque que dans ses maisons et ses usines, puisqu'elle a perdu sous les bombardements la moitié environ de ses collections.

Des dons venus de divers côtés ont quelque peu réparé ces pertes et diminué l'étendue du désastre; mais il reste à combler de nombreuses lacunes, notamment pour le fonds de littérature moderne antérieure à la guerre qu'il a fallu sacrifier au moment du sauvetage. La libéralité de la famille Dumur apporte à cette

bibliothèque en voie de restauration un appoint d'autant plus précieux qu'il unit à un beau présent le nom respecté d'un grand ami de la France.

§

Un chroniqueur anonyme de **Paris-Midi** nous dit le danger de la stratosphère:

Si le mécréant pouvait imaginer quelque paradis, il le situerait aujourd'hui dans la stratosphère.

Il y aura bientôt un an — exactement le 18 août — que le professeur Auguste Piccard, accompagné du physicien Cosyns, s'élança de l'aérodrome de Dübendorf, près de Zurich, vers les hautes régions de l'atmosphère et fit, en quelques heures, une ascension heureuse de 17.000 mètres suivie d'un retour à la terre parfaitement réussi.

Un peu plus d'un an auparavant, le professeur Piccard, après deux ou trois tentatives infructueuses que les badauds faillirent lui reprocher, avait fait une première incursion dans cette stratosphère, ainsi nommée parce que l'air y repose en couches tranquilles et n'est traversé d'aucune révolution. Mais, ainsi qu'il le raconte dans son livre passionnant : *Au-dessus des nuages,* il faillit bien y rester, lui et son compagnon Kipfer, ou du moins y mourir de soif et d'asphyxie dans leur cabine ronde. Car il n'est pas d'exemple qu'un ballon captif, quelque haut qu'il soit monté, n'ait fini par ramener ses passagers, morts ou vivants, à la terre.

La corde de leur soupape d'atterrissage s'étant coincée sur le treuil, les deux aéronautes se virent donc, un moment, prisonniers de cette stratosphère où leur ballon parut vouloir flotter à sa guise et plus longtemps que de raison. En gens d'esprit, pour qui la mort, tout bien pesé, n'est qu'un mince accident tôt ou tard inévitable, ils profitèrent de ce contre-temps pour admirer, si l'on peut dire, le paysage. Un ciel obscur, bleu foncé ou violet, presque noir, d'une beauté poignante et, somme toute, en parfait accord avec leur situation funèbre d'agonisants.

Mais ce n'est pas pour contempler ce décor *in extremis* qu'ils avaient aventuré leurs vies en de telles hauteurs. Non, ce n'est pas en touristes, fiers de survoler le commun et de voir des horizons nouveaux qu'ils avaient ainsi frété, au prix de 400.000 francs belges, un ballon de 30 m. de diamètre et capable d'aspirer 14.000 mc. d'hydrogène. Leur but, moins vulgaire, était d'observer, dans l'air raréfié, le jeu de ces radiations encore mystérieuses qu'on a nommées « rayons cosmiques ».

Rayons invisibles, comme ceux du radium, mais beaucoup plus

pénétrants, beaucoup plus durs, et qui vous traversent comme rien une plaque de plomb de 1 m. 50 d'épaisseur. A tout instant, et sans nous en apercevoir, nous en sommes bombardés, criblés, transpercés. D'où viennent-ils? On ne sait. Que font-ils? On commence à peine à l'apercevoir par ce qu'on nomme l'*ionisation* des molécules de gaz. Dirigés par l'homme, qui ne les voit encore qu'à l'état libre, et pour ainsi dire sauvage, que pourraient-ils donner? Une quantité d'énergie incroyable et telle, selon le professeur Piccard, que la houille et le pétrole ne seraient plus que de pauvres curiosités géologiques.

On voit donc que l'enjeu vaut le risque de jouer la partie, et que les sceptiques eurent tort de sourire quand ils connurent la lettre pompeuse, datée du 19 août 1932, où le poète Gabriele d'Annunzio suppliait le professeur Piccard de le prendre « comme un sac de lest à jeter le premier ou le dernier », et ainsi de l'« empêcher de mourir entre deux draps honteux, dans le miasme qui sert d'esprit et dans la méphite qui sert d'âme ». Ce n'était, assurément, que façon de parler; mais la façon est belle, et la capture, espérée, des rayons cosmiques la justifie.

Mais de telles ascensions, dont une nouvelle va être tentée pour son compte par le physicien Max Cosyns, agitent l'humanité par l'évocation de buts moins terre à terre. Ne peut-on monter encore plus haut, *piu alto e piu oltre,* comme dit la devise d'annunzienne? En avion, en projectile, en fusée, ne pourrait-on gagner la Lune, Mars, et sillonner les espaces interplanétaires? Chimères, pour le moment, répond le professeur Piccard, au risque de décevoir les innombrables rêveurs qui trouvent la terre trop petite, la stratosphère trop basse, et en veulent à la science de ne point leur offrir d'impossibles navigations.

N'en souhaitons pas tant, ne fût-ce que pour nous épargner le regret de cette vieille dame qui, ayant vu s'élever le premier ballon, s'écria, toute soupirante : « Vous verrez qu'ils trouveront bientôt le moyen d'empêcher la mort, et que je serai morte ! »

Le professeur Piccard, d'ailleurs, dont la sagesse est grande, nous laisse à peine le goût de voir utiliser par nos ingénieurs les fameux rayons cosmiques; car il a l'impression, dit-il, « que la crise économique qui résultera de cet état de choses sera bien profonde si les découvertes se succèdent trop rapidement ». Alors, monter chercher si haut ce qui nous ferait tomber encore plus bas n'est pas de ces entreprises que nous puissions, en ce moment, regarder d'un bon œil. Que les planètes, si l'on regarde plus loin, doivent se battre un jour pour les rayons cosmiques, comme les peuples terriens se battent pour le pétrole ou pour le fer, n'est

pas de ces perspectives qui nous fassent souhaiter de vivre assez pour assister à ces rivalités célestes. La stratosphère, telle que la décrit le professeur Piccard, est assurément une manière de paradis désormais accessible, où il n'y a ni vents, ni nuages, ni tonnerre. Ne pourrait-on se contenter d'y prendre le frais, et des photographies?

§

M. Pierre Mille entretient les lecteurs d'**Excelsior** de curiosités culinaires:

J'ai conté l'autre jour ici que j'avais mangé, sans y trouver d'ailleurs grande satisfaction, des conserves de foie de tigre. Le fervent catholique Fagus, délicieux poète et homme d'esprit, m'écrit à ce sujet :

« Vous dirai-je que, militaire, j'ai mangé du singe, et, poète, de la vache enragée? Mais non, je me borne à vous pousser une modeste colle. Je fais maigre les jours prescrits, mais variant mes menus dans la mesure de mes ressources. Ainsi m'abstiens-je de caviar, macreuse, sarcelle, sterlet de la Volga, silure de Carniole et grand serpent de mer. Mais voici qui me turlupine. Les canons de l'Eglise m'autorisent ce mets destiné précisément aux bourses modestes : le *filet de baleine*. Jamais ne réussis-je à en découvrir, ni aux poissonneries de la rue de Buci, ni aux Halles, ni autre part. Or, nos ancêtres oyaient crier par les rues :

Baleine, baleine,
Manger de carême.

» De fait ingurgitaient-ils force poisson de mer, beaucoup plus que nous, bien que ne jouissant pas de trains de marée. Alors, quoi? L'Océan se dépeuplerait-il, lui aussi? »

Je réponds, dans la mesure de mes faibles connaissances, à la question posée par l'ami Fagus.

Nos ancêtres mangeaient beaucoup plus de poisson que nous — poisson de mer ou d'eau douce — parce que, de leur temps, on faisait maigre, strictement, durant les quarante jours du carême, sans compter les vendredis et samedis, quatre-temps, etc.

Alors il fallait bien se débrouiller. Outre le poisson d'eau douce — et les moines créèrent de nombreux étangs pour s'en procurer et en procurer aux bons chrétiens — ils recevaient du poisson de mer. Frais? C'est une autre affaire. Ils étaient à cet égard moins difficiles que nous. Et je pourrais citer une certaine région de la France où, par habitude ancestrale, les ménagères préfèrent encore, sur le marché, la raie légèrement avancée. En outre, ils fai-

saient une grande consommation de poissons de mer salés, tels que la morue, ou demi-salés ou demi-fumés, tels que, de nos jours, la sardine demi-sel, le « kipper » ou le « haddock ». Et c'est encore ainsi qu'en Russie, où le carême durait quarante jours, avant le communisme, on préparait beaucoup de poissons, d'une manière excellente, d'ailleurs.

Quant à la baleine, manger « ordinaire » de carême jusqu'à Paris, aux siècles passés, si l'on n'en trouve plus qu'exceptionnellement dans les poissonneries, c'est qu'elle a quitté nos côtes. Auparavant, on la harponnait fréquemment dans le golfe de Gascogne, et même non loin de l'embouchure de la Seine, d'où il était facile d'en transporter les « filets », par ce fleuve, jusqu'à notre capitale. Mais ça a fini par embêter ces pauvres baleines, qui ont filé, dégoûtées, vers des océans plus lointains.

Au fait, n'avions-nous pas déjà entendu dire par M. Paul Fort que, s'il n'y a plus de baleines, « c'est la faute à la République » ?

P.-P. PLAN.

MUSIQUE

A propos du Ciquantenaire de Wagner. — Le deuxième Centenaire d'*Hippolyte et Aricie*.

Auprès des affiches représentant des paysages, des monuments, des scènes de plage, on a pu voir cette année, aux murs des gares et des agences de voyage, un grand portrait de Richard Wagner d'après le buste de Lorenz Gedon. La légende, dans toutes les langues, disait ceci: « L'année Richard Wagner, Allemagn , 1933. » Ainsi, fort intelligemment, les touristes étaient sollicités de se rendre en Allemagne à l'occasion du **cinquantième anniversaire** de la mort de Richard Wagner, en Allemagne où, de Leipzig à Bayreuth et de Munich à Berlin, des représentations théâtrales, des concerts, des expositions et des fêtes, combinés avec des excursions, permettaient de goûter toutes sortes de plaisirs. En même temps, d'innombrables brochures distribuées, elles aussi, dans tous les pays et rédigées dans toutes les langues, attiraient l'attention sur l'agrément du voyage. De l'une d'elles, je détache ceci:

A côté de Bayreuth, les villes qui seront au premier rang dans cette apothéose du grand musicien, seront Berlin, la capitale du

Reich, avec ses deux opéras permanents, Leipsig, la ville natale de Richard Wagner, la cité où il a pendant sept ans exercé son activité de chef d'orchestre et Munich, célèbre par les festivals traditionnels qu'il consacre à Wagner et à Mozart dans les beaux mois de l'été. *Les étrangers pourront se rendre compte avec admiration du niveau élevé auquel l'Allemagne a maintenu sa culture musicale malgré la rigueur des temps. Ils pourront se rendre compte que, dans ce pays, ce ne sont point seulement les villes d'art et de musique internationalement connues qui entretiennent le culte séculaire de leur musique théâtrale, mais que ce sont aussi les cités commerciales et industrielles, les grandes villes de bain qui s'enorgueillissent de pouvoir offrir sur leurs théâtres particuliers, grâce à un ensemble leur appartenant en propre, les traditions d'un art sérieux et de bon aloi. Tout* (sic) *qui veut s'imprégner des œuvres de Wagner, les revivre dans leur forme la plus pure, doit faire en* 1933 *un pèlerinage au pays de Wagner.*

Le prospectus dont je viens de citer le texte (en respectant scrupuleusement la forme) est luxueusement édité par la *Reichsbahnzentrale für den deutschen Reiseverkehr.* Il a été préparé soigneusement. On y a joint, en l'expédiant, d'autres brochures donnant tous les renseignements pratiques sur les festivals de Bayreuth et de Munich, sur les moyens de transport et les excursions, le tout orné de photographies, de cartes et de plans.

Comment ne point admirer une propagande aussi méthodiquement menée, aussi intelligemment conçue? Mais ce n'est pas tout: voyez encore comme cette propagande a su tirer parti des livres sur Wagner récemment parus, du *Cosima Wagner,* du comte du Moulin Eckart, par exemple (dont M. Maurice Rémon vient de donner une excellente traduction française chez Stock), — un livre plein de faits, de documents, et qui éclaire d'une si vive lumière le souvenir de celle qui fut la compagne du maître. Un moment, quand elle mourut, précédant de quatre mois son fils Siegfried dans la tombe (1930), on put craindre que ce double deuil marquât le crépuscule de Bayreuth. Mais point: la veuve du grand homme et son fils avaient si bien, si vaillamment servi la mémoire de Wagner que d'autres mains se tendaient aussitôt pour recueillir le flambeau abandonné par leurs mains défaillantes. M. Henri Rebois — un fidèle ami de Bayreuth —

vient de le montrer dans un petit volume (chez Fischbacher), c'est à une véritable *Renaissance de Bayreuth* que nous avons assisté depuis la guerre. La tradition demeure. Certes, Siegfried Wagner, tout en restant fidèle aux idées paternelles, a su modifier ce qui devait l'être: une institution comme celle des *Festspiele* wagnériens ne saurait se cristalliser dans une immobilité qui serait un signe de mort. Mais avec quelle prudence l'évolution nécessaire, le rajeunissement ne sont-ils pas accomplis?

Ce respect du passé, cet amour de la tradition se concilient fort bien, on vient de le voir, avec l'esprit d'initiative et le sentiment le plus moderne de la propagande et de la publicité. Ce qui nous étonne, nous autres, Français, — et nous paraît le plus admirable — c'est la méthode et la coordination de tous ces efforts, c'est l'entr'aide si opportune de toutes ces entreprises disséminées à travers un vaste pays. Chacune d'elles, qui semble indépendante quand on la considère, apparaît comme un rouage d'un grand système national dès qu'on saisit les rapports qui l'unissent, et si étroitement, à ses voisines.

Bayreuth et Munich ne se jalousent pas, mais se joignent, au contraire, pour une propagande commune; cette année 1933 — l'année de Wagner — est aussi l'année de Brahms, qui est né le 7 mai 1833 à Hambourg. L'ignoreriez-vous que le prospectus des chemins de fer allemands, envoyé à l'occasion des *festspiele* wagnériens, vous l'apprendrait. Une page est réservée aux programmes de concerts et de « semaines » organisés à Baden-Baden, Berlin, Dresde, Essen, Francfort, Hambourg, Hanovre, Karlsruhe, Leipzig, Mannheim, Munster, Stettin, Wurzburg, en l'honneur du compositeur du *Requiem allemand*. Une autre page donne le programme du Festival Mozart au *Residenztheater* de Munich, de l'exécution de la *Création*, de Haydn, au château principal de l'ordre teutonique, à Marienbourg, en souvenir de la première « Fête musicale prussienne, célébrée en 1833 ».

Tout est prétexte à commémorations, à célébrations, à festivals, à propagande. On admire et l'on compare.

On compare et on est humilié. Il n'entre dans ce sentiment rien d'hostile, rien qui ressemble à du chauvinisme. Simple-

ment, on se dit que si cette admirable propagande, et si intelligente, est efficace (et elle l'est), si même elle est possible, c'est parce que, au delà du Rhin, la musique n'est pas regardée avec cette indifférence méprisante que lui témoignent, ici, depuis plus d'un siècle, les « pouvoirs publics ». Cette année 1933, nous pourrions prêter quelque éclat à un glorieux bi-centenaire, nous aussi : le 1er octobre 1733, l'Opéra donnait la première représentation d'**Hippolyte et Aricie,** de Rameau. Date mémorable — mais à peu près ignorée en France. M. Louis Laloy a écrit sur Rameau un très beau livre. M. Jacques Rouché, prenant à la veille de la guerre la direction de l'Opéra, a eu pour premier soin de remettre au répertoire *Castor et Pollux* (dont la reprise eut lieu sous la menace des bombes, le 21 mars 1918), *Castor et Pollux,* qui n'avait pas été joué depuis cent trente-sept ans. Mais faites l'expérience: parlez de Rameau autour de vous et vous aurez tôt fait de mesurer l'ignorance où se tiennent nos contemporains à l'endroit de nos gloires musicales les mieux établies. Qu'un Debussy ait écrit: « Gluck ne put prendre la place de Rameau sur la scène française qu'en s'assimilant et rendant siennes les belles créations de ce dernier. Au nom de quoi la tradition de Gluck est-elle encore vivante? La façon pompeuse et fausse de traiter le récitatif en témoigne suffisamment, s'il n'y avait cette habitude d'interrompre impoliment l'action — ainsi que le fait Orphée ayant perdu son Eurydice — par une romance qui n'indique pas précisément un si lamentable état d'âme... Seulement, c'est Gluck!... Et l'on s'incline. Tant pis pour Rameau, il n'avait qu'à se faire naturaliser. C'est bien sa faute. Nous avions pourtant une pure tradition française dans l'œuvre de Rameau, faite de tendresse délicate et charmante, d'accents justes, de déclamation rigoureuse dans le récit, sans cette affectation à la profondeur allemande, ni ce besoin de souligner à coups de poing, d'expliquer à perdre haleine... On peut regretter tout de même que la musique française ait suivi trop longtemps des chemins qui l'éloignaient perfidement de cette clarté dans l'expression, ce précis et ce ramassé dans la forme, qualités particulières et significatives du génie français. Je connais fort bien la théorie du libre échange en art, et ce qu'elle a

donné de résultats appréciables. Cela ne peut excuser d'avoir oublié à ce point la tradition inscrite dans l'œuvre de Rameau, remplie de trouvailles géniales, presque uniques! » — que Debussy, non content d'avoir écrit l'article d'où ces lignes sont détachées, ait composé un *Hommage à Rameau* qui est le génial paiement d'une dette de reconnaissance filiale, qui s'en soucie? Les étrangers qui viennent en France peuvent se rendre compte que, dans ce pays, nul n'a cure des « traditions séculaires de la musique », ni de « maintenir la culture musicale, malgré la rigueur des temps ». Je reprends à dessein les termes du prospectus de la *Reichsbahnzentrale:* ils conviennent à merveille, à condition d'y ajouter une négation.

Qu'un directeur de l'Opéra fasse l'effort dont sa charge lui crée le devoir, on le laisse aux prises avec le déficit qui récompense son initiative. Il y a trois ans, paraissait un ouvrage de Georges Migot sur *Rameau* (chez Delagrave). Dans sa préface, Migot disait:

> Il est indispensable, pour la gloire de la musique, de remettre à sa place le musicien français dont l'œuvre égale en proportion, si elle ne les surpasse, celle d'un Bach, d'un Mozart, d'un Wagner, en attendant des « cycles Rameau », qui prouveront le génie novateur dont l'action fut européenne... Ne peut-on espérer qu'un jour on saura organiser chez nous un cycle Rameau, avec ses retours périodiques comme cela se fait pour quelques musiciens d'outre-Rhin? Le mot organiser doit comporter tous les sens que savent lui donner les Allemands, en pareille matière (ce dont nous les félicitons), éditions, auditions, études, enseignements, publicité, réclame, etc...

Cela est vrai, mais est-ce possible, dans un pays — le pays de Rameau, de Berlioz, de Fauré et de Debussy, cependant, — où la musique n'est encore et ne sera sans doute longtemps qu'un art mineur, un *art d'agrément,* et où l'on se bouche les yeux et les oreilles pour ne pas voir et ne pas entendre les leçons que nous donnent nos voisins? Eux, ils ont compris depuis longtemps que toutes les productions de l'esprit, pourvu qu'on les mette en lumière, sont de merveilleux agents de propagande, et ils convient le monde entier à venir voir chez eux comme ils savent, « malgré la rigueur

des temps » et les changements de régime, « maintenir leur culture au plus haut niveau ».

La « rigueur des temps », chez eux, ne fait point regarder comme un luxe inutile « les traditions d'un art sérieux et de bon aloi ». Chez nous, elle oblige à maintenir aux professeurs de notre enseignement supérieur de la musique un traitement moins élevé que celui des instituteurs de village...

RENÉ DUMESNIL.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée d'Ethnographie : expositions et salles nouvelles. — Au Musée ds Arts Décoratifs : exposition d'aquarelles de M. Roger Tourte : « Autour du monde ». — Au château de Maisons-Laffitte : exposition des hôtels et maisons de plaisance des XVIIe et XVIIIe siècles. — Au château de Blérancourt : exposition de documents sur « Les Français aux Etats-Unis (XVIe-XIXe siècles) ». — Exposition de dessins de Poussin au Musée Condé à Chantilly. — Le produit des entrées dans les musées nationaux et dans les expositions organisées par les musées nationaux. — Mémento.

Le **Musée d'ethnographie** continue inlassablement de nous instruire et de nous émerveiller. Pendant tout le mois de mai, il nous avait montré, dans la salle réservée aux expositions temporaires, les résultats du voyage d'études du professeur Labouret au Sénégal, au Soudan et en Guinée. Nous avons regretté de ne pouvoir signaler en temps utile cette trop courte exposition, riche en documents particulièrement intéressants; mais on retrouvera beaucoup de ceux-ci dans les nouvelles salles d'Afrique dont nous parlerons tout à l'heure. Les objets rapportés par M. Labouret, surtout ceux du golfe de Guinée, sont des pièces désormais introuvables, les peuplades de cette région étant devenues musulmanes et ayant abandonné depuis une vingtaine d'années les pratiques de leurs ancêtres. A côté d'ustensiles de toute espèce (poteries, filets et nasses, vanneries, battoirs pour le riz, etc.), on remarquait un magnifique costume de guerrier, fait de peaux travaillées et peintes, des tambours de sociétés secrètes et surtout une extraordinaire figuration de la déesse Nimba, qui préside à la fécondité, tête monstrueuse au nez crochu surmontant un buste orné de clous de cuivre et autour duquel s'enroule en spirale un vêtement de paille tombant jusqu'aux pieds de l'individu qui la porte. Elle présidait aux cérémonies saisonnières ayant trait à la culture et aux noces dans la tribu des Baga. Elle était accompagnée de

nombreux et étonnants masques de danse des tribus Dogon et Baga; étant censés représenter les génies de la brousse, ils sont portés par des initiés de sociétés secrètes lors des cérémonies qui accompagnent les changements de saison et ils sont considérés comme des êtres vivants: s'ils tombent et se cassent, on les tient pour morts et, après avoir célébré leurs funérailles, on les enterre.

A cette exposition succéda, dans cette même salle, celle d'un ensemble non moins remarquable de plus de trois cent cinquante objets de l'ancien art inca provenant pour la plupart de la région de Guzco (Haut-Pérou) et appartenant à un collectionneur espagnol, M. J. L. On sait quel magnifique développement avait atteint, au moment de l'arrivée des conquérants espagnols, la civilisation des anciens Incas: on en eut la révélation à l'exposition des arts anciens d'Amérique, en 1928, au Musée des Arts décoratifs, dont nous avons parlé ici même (1); la collection réunie au Musée d'ethnographie en fournissait de nouveaux témoignages. Les céramiques étaient surtout remarquables: grandes jarres en terre cuite, à engobe d'un brun rouge ou poteries en forme de têtes d'animaux, ou bien menues coupes décorées de poissons, d'oiseaux et autres bêtes stylisés. Non moins intéressants étaient des gobelets en bois incrustés de pâtes de couleur. On remarquait également des figurines en turquoise, d'un travail précis, des bijoux et appliques en or, d'autres objets de parure, comme de longues épingles destinées à fixer la chevelure des femmes et terminées par une tête de lama; puis de petits animaux en cuivre, des haches en bronze, des tissus. Cet ensemble était complété par un moulage de la porte du Soleil de Tiahuanaco.

La petite salle qui précède est maintenant consacrée à l'organologie musicale: M. André Schaeffner y a disposé une importante collection d'instruments de musique des peuples primitifs.

Enfin, dans le vestibule que flanque la salle du Trésor, sont exposées de belles photographies rapportées par deux jeunes gens, MM. A. Daniélou et R. Burnier, d'un voyage dans les vallées, qu'aucun Européen n'avait encore parcourues, du

(1) V. *Mercure de France*, 1er juillet 1928, p. 199 et suiv.

Kafiristan (Afghanistan), pays boisé, coupé de profondes vallées, peuplé de deux races d'habitants dont les uns se disent descendre des soldats d'Alexandre, les autres des premiers habitants du monde, les Aroms. Nous voyons ici leurs types, leurs demeures en bois sculpté, leurs métiers, leurs danses religieuses.

Mais les expositions nouvelles les plus importantes se trouvent dans la galerie donnant sur la place du Trocadéro et dans les salles qui suivent. C'est là surtout que s'est déployée l'activité du directeur du musée, le Dr Rivet, et de son adjoint, M. Georges-Henri Rivière. On se souvient de ce qu'était cette galerie il n'y a pas plus d'un an: obscure, poussiéreuse, encombrée d'objets de toute espèce, où le visiteur avait peine à se reconnaître. Comme par un coup de baguette magique, elle a été transformée en un vaste hall où la lumière entre à flots, et que bordent, de chaque côté d'une allée centrale, deux rangées de hautes vitrines où, avec une clarté parfaite, les objets sont présentés par régions, accompagnés de cartes indiquant leur pays d'origine, de notices explicatives et de nombreuses photographies montrant la vie des indigènes dans leur milieu. Cette galerie est consacrée à l'Afrique noire. On y a installé de façon définitive les trois mille cinq cents documents de toute espèce rapportés par la mission Dakar-Djibouti qui, sous la direction de M. Marcel Griaule, a traversé en vingt et un mois toute l'Afrique d'ouest en est, parcourant successivement l'Afrique occidentale française, la Nigéria, le Cameroun, l'Afrique équatoriale, le Congo belge, le Soudan égyptien, l'Abyssinie, l'Erythrée, pour aboutir à la Côte française des Somalis. On ne saurait entrer dans le détail de l'abondante moisson recueillie au cours de ce long voyage, et nous ne pouvons que mentionner les plus intéressants de ces objets (2). Ce sont successivement : une collection de curieuses serrures en bois ouvragé à motifs anthropomor-

(2) Mais nous renvoyons pour compléter notre résumé au magnifique numéro spécial récemment paru de la revue *Minotaure* (Paris, Skira éd., 25, rue La Boétie), consacré à la mission Dakar-Djibouti; on y trouvera, avec des textes documentés du plus vif intérêt dus aux explorateurs eux-mêmes, de nombreuses photographies de paysages et de scènes de mœurs, et quantité de reproductions des objets les plus typiques exposés au Trocadéro. — On pourra y joindre la lecture du pittoresque récit du voyage de M. Paul Morand : *A. O. F.* (Paris, Flammarion éd.).

phes ou zoomorphes stylisés, provenant de l'Afrique occidentale française, laquelle a fourni également d'amusantes poupées ingénieusement confectionnées avec du bois ou des os et un bout d'étoffe, et surtout une abondante série de parures, casques et masques de danse d'une étonnante variété, les uns effrayants, comme cette tête de crocodile la gueule ouverte ou ce masque noir en forme de mufle de bête où se voit encore du sang coagulé, les autres recherchant surtout le pittoresque et la couleur et témoignant d'une fertilité d'imagination extraordinaire, notamment le grand masque « sirigué » (maison à étages) que surmonte une tige haute de cinq mètres et qui sert dans des cérémonies funèbres. On remarquera également un étonnant costume, fait d'un filet garni de fragments de calebasses, avec un collier de crânes d'oiseaux, porté dans certaines cérémonies par un personnage dit « orédouga » (le Vautour du Koré), puis des objets rituels magiques du pays dogon (Soudan français), notamment d'immenses bois taillés dits « mères des masques », conservés mystérieusement dans des cavernes et servant seulement en certaines cérémonies. De ce même Soudan viennent encore des ornements de faîtes de cases, des instruments de musique, des peintures rupestres (figurations de danseurs ou d'animaux), provenant d'un abri à Songo, puis divers objets ayant trait aux coutumes de la circoncision. Du Dahomey proviennent des portes et des poteaux de cases royales délicatement sculptés, auxquels il faut ajouter les curieux bas-reliefs qui décoraient le palais du roi Ghézô à Abomey et qu'on a placés dans l'escalier de l'aile de Passy auquel aboutit cette enfilade de salles (3). Du Cameroun et de l'Oubanghi-Chari viennent des bonnets d'étoffe, des casques de danse, des vanneries, des poteries et d'admirables calebasses gravées. D'Ethiopie, enfin, de nouveau des vanneries à dessins de couleur, une curieuse cage en osier destinée au transport des reines d'abeilles, une collection (destinée à la Bibliothèque Nationale) de rouleaux en parchemin couverts de figures magiques, qui servent d'amulettes, et de livres de piété enluminés d'images naïves dans le style des

(3) Sur ces sculptures, lire l'intéressant article de M. Jean Gallotti dans le numéro de juin d'*Art et Décoration*, qui les reproduit.

peintures murales rapportées par la mission et qu'on a installées dans une vaste salle du deuxième étage.

Ces peintures décoraient pour la plupart une de ces petites églises en pisé, à toit de chaume, comme on en construit en Ethiopie: celle, aujourd'hui en ruines, d'Antonios, à une heure de Gondar, et constituent de précieux documents sur l'art abyssin. Elles remontent, croit-on, au règne de Jean le Saint, fils de l'empereur Fasil, qui vécut dans la seconde moitié du XVIIe siècle, et seraient dues à un blanc du nom de Kisewon, appartenant sans doute à la colonie grecque de Gondar, fort importante aux XVIIe et XVIIIe siècles, ou bien auraient été exécutées sous sa direction par une équipe de peintres locaux. Représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament ou des Evangiles apocryphes, des Pères de l'Eglise ou des saints, avec une gaucherie et une naïveté qui n'excluent pas le sentiment religieux ni même la noblesse et une certaine grandeur, elles rappellent les peintures des couvents grecs ou russes des XVIIe et XVIIIe siècles et, comme elles, sont des dérivés abâtardis de l'art byzantin. Elles n'en offrent pas moins un caractère bien local, reconnaissable dans les types des personnages et certains détails de mise en scène. Elles sont exécutées dans des tons assez vifs, jaunes, verts, rouge sombre et blancs, sur un fond orangé. Onze panneaux proviennent de l'église d'Antonios, parmi lesquels on remarquera surtout une *Décollation de saint Jean-Baptiste*, un *Martyre de saint Pierre*, un *Martyre de saint Stephanos;* d'autres compositions, datant pour la plupart du XVIIIe siècle, ont été acquises ailleurs : un *Christ au Jardin des Oliviers*, un diptyque montrant d'une part la Vierge avec l'Enfant et, de l'autre, saint Georges transperçant le dragon, un autre diptyque où, sous deux figures du Christ couronné d'épines et du Sauveur du monde, sont représentées sa toilette funèbre et sa déposition au tombeau, puis des panneaux plus petits, à plusieurs compartiments, dans le genre de nos images d'Epinal, retraçant des scènes sacrées ou des légendes (l'un d'eux, du XIXe siècle, consacré à l'histoire de la reine de Saba, est des plus savoureux dans sa naïveté (4).

(4) On trouvera dans le numéro du *Minotaure* précité les détails les plus intéressants sur toutes ces peintures.

Au bas de l'escalier qui conduit à cette salle haute, une autre est consacrée aux résultats de trois missions de MM. Georges Petit, du Muséum, et Decary à Madagascar. On y remarque surtout, à côté de tissus indigènes, de hautes et étroites stèles en bois découpé et sculpté qu'on plante sur les tombes des notables, puis des bijoux de cuivre et d'argent, des instruments de musique, etc.

§

C'est un autre voyage, effectué autour du monde par un jeune architecte rémois, ancien élève de l'Ecole des Arts décoratifs de Paris, M. Roger Tourte, qu'évoque la nouvelle exposition (ouverte jusqu'au 1er octobre) du **Musée des Arts décoratifs.** Dans une très intéressante préface au catalogue, M. Elie Faure, qui a rencontré l'artiste à Pékin, fait apprécier celui-ci autant comme homme que comme peintre; il raconte dans quelles conditions courageuses le jeune homme accomplit cette longue randonnée, de mai 1930 à juin 1932: voyageant la plupart du temps à pied, ou bien à bicyclette, gagnant son pain et celui de sa femme en vendant des aquarelles, en faisant des conférences ou en écrivant dans des journaux locaux, il parcourut successivement l'Italie, la Grèce, l'Anatolie, la Perse, les Indes, l'Indochine, la Birmanie, le Cambodge, le Siam, la Chine, le Japon, enfin les Etats-Unis, exécutant d'après les sites et les monuments les plus caractéristiques plusieurs centaines d'aquarelles. Deux cent soixante-deux sont exposées au pavillon de Marsan; sobres et précises, documentaires avant tout, mais témoignant aussi d'une délicate vision de peintre sensible à la poésie des couleurs, elles font apprécier un talent viril et consciencieux, un métier très sûr. On goûtera particulièrement celles rapportées de Perse et de Pékin, qui rendent admirablement les unes la féerie des palais d'Ispahan dans la lumière, les autres la grandeur et la force calme des portes et des monuments de la vieille cité chinoise.

§

Comme chaque année, à pareille époque, M. Paul Vitry, conservateur au Musée du Louvre, a organisé au **Château de**

Maisons-Laffitte, dont il a la garde, une très intéressante exposition de dessins documentaires (ouverte jusqu'à octobre), faisant suite à celle de l'an dernier, qui avait pour thème l'art des jardins au XVIIe siècle. Celle d'aujourd'hui est consacrée aux hôtels et maisons de plaisance qui furent élevés et décorés entre 1650 et la fin du XVIIIe siècle, et auxquels, la plupart du temps, étaient ajoutés des jardins d'une fantaisie ordonnée qui précédèrent les pittoresques créations du XVIIIe siècle. M. Luc Benoist, attaché au Musée du Louvre, et Mlle Marguerite Charageat, du Musée Carnavalet, ont tiré des riches cartons de ces deux musées et de l'Ecole des Beaux-Arts un choix de soixante-quinze feuilles dues aux architectes et peintres d'alors, Aveline, Boffrand, Chevotet, Favry, J.-A. de Franqueville, Janinet, N. de Lespinasse, Pérelle, A.-P. Prieur, Silvestre, etc., et qui nous montrent, entre autres, la maison du P. La Chaize, confesseur de Louis XIV, des vues de Bagatelle, des châteaux de Saint-Cloud, de Sceaux, de Clagny, de Vaux-le-Vicomte, de Richelieu, de Montmirail, la maison de Mlle Guimard, etc.

§

De son côté, M. André Girodie, conservateur du Musée national de la coopération franco-américaine installé au château de **Blérancourt** (Oise), a organisé, avec l'aide des Musées nationaux et de nombreux collectionneurs, une exposition (ouverte également jusqu'au 1er octobre) qui groupe en une trentaine de vitrines quantité de documents de toute espèce évoquant les rapports de la France avec les Etats-Unis du XVIe au XIXe siècle, et où, naturellement, la guerre de l'Indépendance tient une large place; tous les grands acteurs de cette histoire, le marquis de Rochambeau, Lafayette, le marquis de Bouillé, le comte d'Estaing, etc., et leurs hauts faits revivent là en des portraits, des autographes, des médailles, des sculptures, des gravures, du plus vif intérêt.

§

Enfin, au **Musée Condé,** à Chantilly, M. Henri Malo a fait succéder à l'exposition de dessins dont nous avons parlé dans notre dernière chronique, celle (qui se terminera le

1er septembre) d'autres feuilles non moins précieuses: les cent deux dessins de Poussin qui appartiennent au musée et qui font admirer le talent du maître sous tous ses aspects, onze étant des paysages (ce sont peut-être les plus beaux), treize étant inspirés par des sujets religieux, cinq par l'histoire de l'antiquité, quarante et un étant exécutés d'après l'antique, onze d'après des pierres gravées, neuf portant des études et des croquis divers, à quoi s'ajoute une feuille couverte de notes autographes entremêlées de reproductions de chapiteaux. M. Malo a eu l'heureuse idée de les faire tous reproduire, accompagnés d'un substantiel commentaire, dans un élégant album édité par la maison Braun, que tous les admirateurs du maître tiendront à posséder (5).

D'autres richesses du Musée Condé viennent d'être mises également par M. Malo à la portée du grand public en deux petits volumes publiés dans la charmante collection des «Memoranda» de la maison Laurens (in-18, av. planches; 5 fr.), où avaient déjà paru la description du château et de son parc, puis de la collection des peintures par Gustave Mâcon, et un troisième volume dû à M. Henry Martin, sur les célèbres miniatures de Jean Fouquet pour les *Heures d'Etienne Chevalier.* A cet inventaire, M. Malo vient d'ajouter l'étude des beaux crayons, au nombre de trois cent soixante-cinq, dus aux Clouet ou à leur école, qui ressuscitent à nos yeux tous les grands personnages du XVIe siècle: François Ier, Henri II, le roi de Navarre, le duc François de Guise, François II et Charles IX, les gentilshommes et les grandes dames de l'époque, galerie de portraits singulièrement attachante, dont trente-neuf, choisis parmi les plus marquants, illustrent la notice historique de M. Malo. — Un autre volume, non moins intéressant, est consacré par lui au joyau peut-être le plus précieux du cabinet des livres de Chantilly: les *Très riches Heures du duc de Berry,* exposé l'an dernier à pareille époque, et dont les enluminures, dues en majeure partie aux frères de Limbourg, comptent parmi les chefs-d'œuvre de la miniature du Moyen Age. Trente-huit planches hors texte, accompagnant l'étude historique de

(5) Un album semblable comprenant 100 reproductions non moins parfaites (même éditeur), avait été consacré à l'exposition précédente.

M. Malo, reproduisent les plus belles, à commencer par le célèbre calendrier illustré de la vue du Louvre, du Palais de la Cité, du château de Vincennes et des nombreuses résidences du duc.

§

Le *Journal officiel* a publié il y a quelques mois le rapport du directeur des Musées nationaux sur les opérations de ces musées pour l'exercice 1931. Nous pensons intéresser nos lecteurs en leur donnant, d'après ce document, les chiffres des entrées dans les différents musées.

	ENTRÉES PAYANTES	RECETTES
Musée du Louvre	530.079	1.062.780 fr.
Musée du Luxembourg	78.626	157.233 fr.
Musée de Cluny	71.181	142.363 fr.
Musée de l'Orangerie (*Les Nymphéas* de Claude Monet)	10.806	21.612 fr.
Musée Guimet	5.304	10.637 fr.
Château de Versailles	479.960	962.806 fr.
Château de Fontainebleau ..	149.681	299.556 fr.
Château de Compiègne	32.039	62.288 fr.
Château de Maisons	932	1.890 fr.
Musée de Saint-Germain-en-Laye	16.560	33.145 fr.
Malmaison	85.596	171.209 fr.
Château de Pau	95.715	191.444. fr.

Les entrées gratuites au Louvre d'étudiants ou d'élèves des écoles accompagnés de leurs maîtres ont été de 8.048.

Les expositions organisées par les Musées nationaux à l'Orangerie des Tuileries ont été également très fréquentées : 34.197 visiteurs se sont succédé à l'exposition Bourdelle; 20.300 à celle des musées de province; 12.332 à l'exposition Claude Monet; 31.918 (plus 2.300 en une journée gratuite) à l'exposition Degas; 8.729 à l'exposition des dessins italiens de la Renaissance. L'an dernier, l'exposition Joseph Bernard a reçu 2.917 visiteurs; celle de l'art de Versailles, 11.000 (journée gratuite : 3.000); celle des legs de Raymond Kœchlin, 4.711; celle des souvenirs du roi de Rome, 62.774 (journée

gratuite: 8.000); enfin, celle d'Edouard Manet, qui fut la plus courue, a enregistré 72.239 entrées payantes, plus 70.000 en deux journées gratuites.

Mémento. — La collection des « Memoranda » dont nous parlons plus haut à propos des petits livres récents de M. Henri Malo sur le Musée Condé, s'est enrichie, en outre, ces derniers mois, de deux autres volumes du même genre consacrés l'un au *Musée de Lille* (*peintures*), l'autre au *Musée des Beaux-Arts de Strasbourg* (*peintures*), (chacun de 64 p., avec plans et nombreuses reproductions; 5 fr.). Ils se composent, comme nous l'avons déjà expliqué, d'une notice historique et d'une description des salles mettant en relief les principales œuvres qu'elles renferment et que reproduisent ensuite de fidèles photogravures. Le premier de ces musées est, comme on sait, un des plus riches de France: on y admire, entre autres maîtres, Thierry Bouts, Jean Bellegambe (avec un *Pressoir mystique*), Rubens (*Descente de croix*), Van Dyck, David Théniers (*Tentation de saint Antoine*), P. Neefs, Siberechts, Frans Hals (avec sa truculente *Hille Bobbe*), E. de Witte (*Le tombeau de Guillaume le Taciturne à la Nieuwe Kerk de Delft*), Jacob Ruisdael, Véronèse (*Martyre de saint Georges*), Goya (*Les Courtisanes* et le tragique *Garrot*), Boilly (*Le Triomphe de Marat*), Delacroix (*Médée furieuse égorgeant ses enfants*), Courbet, Millet, Corot, Carolus Duran (*L'Assassiné*), Cazin, etc., et l'on a plaisir à retrouver les œuvres que nous venons de citer (sauf malheureusement le *Garrot*) et bien d'autres, dans les 58 reproductions qui accompagnent la notice inédite de Mme Marie-Louise Leblanc.

Le Musée de Strasbourg, dont les richesses nous sont présentées par leur savant conservateur, M. Hans Haug, s'enorgueillit surtout de l'admirable *Sainte Catherine avec sainte Marguerite* du vieux maître suisse Conrad Witz, de nombreuses peintures allemandes, dues à Zeitblom, Bernard Strigel, Lucas Cranach, Holbein le Vieux, Hans Baldung, d'œuvres de Rubens, Van Dyck (*Portrait d'une patricienne de Gênes*), J. Ruisdael, Filippino Lippi, Guardi, le Greco, Zurbaran, Watteau (*L'Ecureuse de cuivres*), Georges Michel, Corot, Carrière, Renoir, et d'une importante collection d'œuvres de peintres alsaciens : Loutherbourg, Brion, Gustave Doré, etc. 57 photogravures, accompagnées chacune d'une brève mais substantielle notice (il en était de même dans le volume précédent) reproduisant les toiles les plus marquantes.

Enfin, signalons spécialement aux travailleurs les deux derniers volumes (années 1930 et 1931) du précieux *Répertoire bibliographique* publié, sous la direction de M. Marcel Aubert, par la

Bibliothèque d'art et d'archéologie de l'Université de Paris (Paris, éd. A. Morancé, in-8, 377 et 311 p. à 2 col.; 100 fr. chacun). Nous avons déjà dit ici quel incomparable instrument de travail constitue cette publication: on y trouve, méthodiquement dressée par Mme Lucien Herr, la nomenclature, avec un résumé succinct, de *tous* les articles parus dans *tous* les périodiques d'art du monde; puis, dans le premier de ces volumes, le dépouillement par Mme Chulliat, des catalogues de ventes d'art faites en France et à l'étranger en 1930; enfin, la liste, par M. Henri Stein, de tous les nouveaux ouvrages d'histoire de l'art parus chez nous et dans les autres pays en 1930 et 1931. Au total: 4.726 et 4.361 sommaires de revues, 303 résumés de ventes, 1.831 et 1.717 titres de livres. On se rend compte, rien que par ces chiffres, de la somme de renseignements ainsi offerts aux historiens; ils ne sauraient en témoigner trop de gratitude aux bons ouvriers que nous venons de nommer. Une table alphabétique des noms d'auteurs facilite la consultation de cette riche documentation, dont l'équivalent n'existe nulle part.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Docteur A. Donnadieu: *La Côte des Maures*, Berger-Levrault. — Cécile Jiglot: *Saint Joseph*, Librairie Laurens.

Le docteur A. Donnadieu, conservateur du musée archéologique de Fréjus et membre correspondant de la Commission des Monuments Historiques, a publié un beau volume sur **La Côte des Maures**, *de Toulon au Golfe de Fréjus*. Bien connu déjà pour ses travaux antérieurs et notamment pour les fouilles de Fréjus (la Pompéi de la Provence), M. Donnadieu était tout désigné pour nous faire connaître en détail les curiosités historiques de cette partie du littoral. « Noyau ancien de terres cristallines, écrit M. Foncin dans la belle étude qu'il a consacrée à ce pays, les Maures s'enchâssent dans le flanc méridional d'une région toute calcaire; il subsiste au pied des jeunes Alpes, témoin attardé des âges primitifs, contemporain de l'Auvergne et de l'Armorique, le pays d'Armor: la Bretagne. C'est une petite Provence dans la grande. » On est peu renseigné sur l'appellation du terme les Maures; cette vieille région pittoresque présente, avec ses voisines, des différences frappantes. Ses sommets ont été dénudés par les érosions, déboisés par les

ouragans, les incendies et l'insouciance des hommes. Son isolement jusqu'à nos jours lui avait permis de conserver son originalité qui tend maintenant à disparaître avec l'afflux des hivernants, de plus en plus nombreux depuis la découverte du pays par le snobisme.

Toulon, notre grand port militaire de la Méditerranée, était déjà une des stations officielles de la flotte romaine. Il s'y trouvait également une des deux teintureries alors existantes en Gaule pour la pourpre. Il n'est demeuré aucun monument de cette période, sauf quelques tombeaux et vestiges divers. Son nom de Toulon dériverait de l'appellation primitive de Telo. Le volume donne un historique abondant et précis de la ville; le récit est éclairé par de beaux plans remontant à des époques successives. L'Hôtel de Ville, construit en 1607, a été ornementé par Pierre Puget, et les cariatides qui soutiennent le balcon sont célèbres; elles représenteraient, nous dit-on, des portefaix du port. La cathédrale, Sainte-Marie-Majeure, dont la plus ancienne partie date du XIe siècle, offre, par suite de ses agrandissements aux XVIIe et XVIIIe siècles, un aspect assez irrégulier; son joyau intérieur est constitué par la chapelle du Corpus Domini. Bien d'autres choses sont décrites par M. A. Donnadieu, mais nous nous bornerons à citer, l'Arsenal, qui couvre une superficie de 270 hectares, et dont les vols scandaleux de ces temps derniers indignent tous les Français. Dans la banlieue toulonnaise se trouvent diverses curiosités, comme les ruines du château de la Garde qui surveillait tous les passages et défendait la plaine de la Crau et le port d'Hyères; le Mont des Oiseaux; d'importantes ruines romaines, dont une tour de défense, des thermes, des aqueducs, etc., et qui semblent avoir succédé au Castellum grec d'Olbia. Par la suite, il y eut là un couvent de moines dont il subsiste une chapelle. Hyères, la ville des palmiers, nous offre les ruines d'un important château féodal du XIe siècle, dont les défenses avaient été spécialement compliquées; à l'abri de ses tours, la vieille ville ou *Castion* était également protégée par une muraille dont les vestiges actuels ajoutent encore au pittoresque du lieu. Le port ensablé fut un des lieux de départ des Croisés. Le musée est particulièrement riche en vestiges grecs et romains. A quel-

que distance en mer se trouve le délicieux décor des Iles d'Or ou îles d'Hyères, qui sont une des parures de la région. Fragments détachés de la chaîne des Maures, les îles de Porquerolles, Port-Gros et du Levant en présentent la même constitution géologique. On trouvera dans l'ouvrage une étude abondante de chacune d'elles, ce qui engagera certainement nos lecteurs à s'y transporter. En reprenant notre promenade le long de la côte, nous gagnons le Lavandou, village de pêcheurs devenu maintenant une station d'été et d'hiver très en renom. Les environs permettent de belles excursions comme celles du cap Benat, de Bornus, de Saint-Clair, etc. Cavalaire, dont la baie est en passe de devenir un des endroits les plus fréquentés de la région, possède une ancienne forteresse bâtie sur l'emplacement d'une villa romaine; c'est aussi un centre de tourisme dont les excursions sont très appréciées. Puis, c'est le golfe, la presqu'île et le port de Saint-Tropez, où l'on rencontre des traces nombreuses de la colonisation romaine. Cette région était en butte aux déprédations sarrasines. Dans les siècles qui suivirent, les agressions se continuèrent par d'autres peuples. Enfin, en 1449, le baron de Grimaud, grand Sénéchal de Provence, résolut de la protéger; on éleva des remparts qu'on arma de canons, et depuis ce temps, la cité resta fidèle aux rois de France. La citadelle ruinée qui surmonte la ville lui donne un cachet spécial; parmi les fêtes du lieu, nous mentionnerons spécialement les jours de « bravade », fête pittoresque rappelant l'héroïsme des anciens défenseurs. Dans les environs, différents villages sont remarquables, notamment Ramatuelle, avec ses vieilles fortifications, Gassin, également fortifié, Cogolin et son vieux château, Grimaud et la curieuse légende du Grimaldi, la Garde-Freinet, qui conserve peut-être des ruines datant de l'occupation des Sarrasins. Les forêts des Maures sont un véritable asile de paix; des excursions conduisent à la Chartreuse de la Verne, fondée en 1170, à la colline de Notre-Dame des Anges, dont la vieille statue est très vénérée, à Collobrière, etc...

Quittant Saint-Tropez, le docteur Donnadieu gagne Sainte-Maxime, station balnéaire très moderne, qui cependant possédait déjà une église au XIe siècle, Saint-Avgulf, le domaine

des grands châteaux de Villepey, Roquebrune-sur-Argens et enfin Fréjus, qui est certainement le lieu le plus intéressant de toute la région au point de vue historique et archéologique, et sur lequel le volume apporte de curieuses précisions. L'ouvrage est agrémenté de gravures, de cartes et de nombreux plans rétrospectifs, dont nous complimenterons sincèrement l'éditeur, tout en adressant de même toutes nos félicitations au docteur A. Donnadieu pour l'intérêt de son texte.

§

A la librairie Laurent, dans la collection « l'Art et les Saints », on trouvera un très heureux opuscule de Mme Cécile Jiglot sur **Saint Joseph.** C'est une étude originale du grand saint, devenu de plus en plus populaire et qui est un des plus invoqués de la chrétienté. Il a fallu d'ailleurs plusieurs siècles pour que sa personnalité se dégage, car son rôle de père nourricier l'avait maintenu longtemps dans l'ombre. Ce n'est qu'avec le XIXe siècle que le culte de saint Joseph prit toute sa plénitude. Cependant, on peut mentionner en 1371, à Saint-Agricole d'Avignon, une première confrérie du saint, toute charmante, car elle était réservée aux jeunes filles. Le jour où l'on fêtait le saint, on remettait à chacune d'elles un bouquet bénit, « pour qu'elles se souviennent de garder intacte jusqu'à leurs fiançailles, soit avec Jésus-Christ, soit avec un homme, la fleur de leur chasteté ». En 1414, Pierre d'Ailly, chancelier de l'Université de Paris, discourant sur le mérite du saint au concile de Constance, réclamait une fête pour saint Joseph. C'est en 1621 que Grégoire XV rendit cette fête obligatoire pour toute la chrétienté. Les XVIIIe et XIXe siècles virent continuer ces manifestations de ferveur, et le XXe y ajouta encore. La corporation des charpentiers a depuis longtemps pris saint Joseph pour patron. Les arts se sont emparés du personnage et les chefs-d'œuvre dont il a été le motif sont maintenant très nombreux, soit en peinture, sculpture, mosaïque, imagerie, etc., etc. Le volume donne de très nombreuses reproductions des œuvres célèbres concernant saint Joseph, et la lecture de cette étude est un véritable agrément.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

A propos du phonographe. — Il faut remonter à Charles Nodier et pour l'idée et pour le mot.

Dans son « Memorandum » sur *Charles Cros anecdotique*, paru au *Mercure* du 1er août, M. P.-V. Stock rappelle en passant l'invention du phonographe.

D'autre part, dans l'*Ami du Peuple* du 30 juillet, M. Marcel Espiau démontre une fois de plus que le « phonographe fut bien une invention française » sous le nom de « paléophone » qu'appliqua à sa découverte Charles Cros dans son Mémoire déposé à l'Académie des Sciences le 30 avril 1877.

Mais le terme de « phonographe » aurait été proposé par l'abbé Leblanc dans un article de la *Semaine du Clergé* où il expliquait tout au long l'invention de notre génial poète le 10 octobre 1877 (1).

Edison ne prit son brevet que le 19 décembre de la même année, seize jours après que notre Académie eut ouvert le Mémoire de Cros, le 3 décembre.

Un mois plus tard, dans un additif à son brevet, Edison reprenait le terme de l'abbé Leblanc et se servait du mot « phonographe ». L'appareil était expérimenté devant l'Académie des Sciences le 11 mars 1878.

Or, le mot avait été employé longtemps auparavant par Charles Nodier dans une Introduction à son *Vocabulaire de la langue française* (1836) (2).

(1) D'après Guy-Charles Cros (*Mercure de France*, 1er mai 1927, *Charles Cros, inventeur du phonographe*), cet abbé Leblanc était en réalité... « l'abbé Lenoir, qui, sous le nom de Leblanc, publiait alors de remarquables chroniques scientifiques dans *La Semaine du Clergé* ».

(2) *Vocabulaire de la langue française, extrait de la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie publié en 1835*, par M. Ch. Nodier, membre de l'Académie française, Bibliothécaire de l'Arsenal, et M. Ackermann, avec les étymologies, la prononciation et un vocabulaire géographique. — Rédigé exclusivement pour les écoles et adopté par le Conseil de l'Instruction Publique pour l'usage des Collèges. — Paris, chez Firmin-Didot frères et Cie, imprimeurs-libraires de l'Institut de France. — L. Hachette, libraire de l'Université de France, 1836. — Cet énoncé complet du titre est intéressant. Le collaborateur de Nodier était Paul Ackermann, linguiste de valeur, mort encore jeune, et dont la femme fut la célèbre pessimiste, auteur des pensées et des poèmes philosophiques bien connus. Ch. Nodier a signé seul l'« introduction nécessaire » ; mais, aux dernières lignes, il remercie son « ami », M. Paul Ackermann, « qui m'a secondé — écrit-il — dans cet ouvrage de toute la chaleur de son cœur, de toutes les lumières de sa brillante instruction, qui en est l'auteur plus que moi, et à qui devrait s'en rapporter le principal honneur... ». Il se félicitait en effet que son collaborateur eût accompli son travail « avec

Il y discute sur la manière de transcrire la prononciation et sur l'impossibilité de la rendre par l'écriture, « la valeur virtuelle de la lettre ne pouvant être définie que par des communications verbales, par l'usage de la conversation, par l'exercice médité de la parole... ». Puis, après avoir reconnu néanmoins la nécessité d'une certaine « orthographe figurée » pour empêcher quelques confusions, il invoque contre nos « *phonographes* de vocabulaires » (c'est-à-dire contre ceux qui prétendent représenter tous les sons par des combinaisons de lettres alphabétiques ou de signes nouveaux) une création de l'avenir qui nous ferait entendre les sons mêmes. Charles Nodier s'exprime ainsi :

Depuis qu'on invente tant de belles choses, comment n'a-t-on pas inventé encore un instrument qui laisserait fort en arrière toutes les découvertes de tous les siècles, sans en excepter l'imprimerie : une *phonopée de la voix humaine* (voilà déjà son nom), qui rendrait toutes les *vocalités* simples ou consonantes des langues, et qui pourrait, suivant le goût et l'érudition de l'artiste philologue, les soumettre à toutes les variations de leur mélopée? Ce *novum organum* aurait plus de portée que celui de Bacon.

Tant que ceci ne sera point fait, il ne faut pas penser à expliquer la prononciation par des signes...

...Qu'ont fait dans cet embarras nos phonographes de vocabulaires?

Remarquons que Nodier n'a pas souligné « phonographe », tandis que *phonopée* l'a été par lui soigneusement. Dans son introduction, il se sert à plusieurs reprises des termes « phonographe » et « phonographique » comme des vocables précis les plus naturels pour bien rendre ce qui se rapporte à l'*écriture* des sons et à ceux qui s'efforcent d'en établir

une exactitude et une netteté dont j'ai peut-être cessé d'être capable moi-même ». Il est donc bien possible que Paul Ackermann ait été pour quelque chose dans les idées de l'« Introduction », d'autant qu'il imprima deux ans plus tard un opuscule en le signant « Paul Ackermann, auteur du *Vocabulaire* », intitulé : *Essai sur l'analyse physique des langues ou de la formation et de l'usage d'un alphabet méthodique* (Paris, 1838). Cet essai, publié par conséquent du temps de Nodier, qui mourut en 1844, est un des plus remarquables et des plus neufs qui aient paru sur les sons du français (malgré nombre d'erreurs), avant que fût instaurée une phonétique vraiment scientifique. Cependant, Thurot lui-même (*De la Prononciation française*, 1881) ne semble pas l'avoir connu.

Le volume que je possède du *Vocabulaire* porte la date de 1850, ce qui prouve que, quatorze ans après la première édition, il était toujours répandu dans les Collèges.

une exacte par les signes écrits courants ou *lettres*. Le mot est calqué sur les modèles de *lexicographe*, *polygraphe*, *paléographe*, où, dans l'union des deux mots grecs, l'un des sens s'applique aux écrits proprement dits utilisant lettres ou signes analogues. C'est pourquoi *télégraphe* (j'écris loin) est très bien formé.

« Phonopée », instrument qui parle, qui fait la voix (*phônè poiein*), était donc autrement juste que « phonographe ». Et « gramophone » est encore moins bon, puisqu'il spécifie « la voix de la lettre » (*gramma*) ou du signe, toujours impropre à représenter le son. Sans valoir « phonopée », « paléophone » (voix du passé, *palai*, ancien), composé par Charles Cros d'après « paléographe » (*phônè*, voix, remplaçant *graphô*) valait toujours mieux.

On peut parier qu'Edison n'avait pas eu connaissance du terme « phonographe » d'après Nodier et l'abbé Leblanc (3). Mais l'abbé Lenoir ou Leblanc ne le connaissait-il pas d'après le *Vocabulaire* de Nodier, qui avait été « rédigé exclusivement pour les écoles et adopté par le Conseil de l'Instruction Publique » ? On doit cependant en douter, car pourquoi n'aurait-il pas pris plutôt « phonopée » ?

Au surplus, Firmin Didot, qui avait imprimé le *Vocabulaire* de Nodier, employait comme lui « phonographe » dans le même sens tout au long de ses *Observations sur l'orthographe* en 1867, et sans plus le signaler particulièrement que « néographe », qui est mentionné dans le Dictionnaire de Trévoux en 1752 et que l'Académie accepta en 1798. Bien que je n'aie pu le vérifier, il est donc probable que, dès la Restauration, époque qui vit naître divers projets de réformes, on distingua des réformateurs *néographes*, préoccupés seulement d'une simplification graphique, les réformateurs *phonographes* qui voulaient que cette simplification fût rigoureusement phonétique. Nodier se serait servi du mot, s'il ne l'a

(3) Toutefois, M. Guy-Charles Cros, dans l'article cité, assure que « *La Semaine du Clergé*, journal peu connu en France, était très répandu et très apprécié en Amérique ». — Hum! Du côté de la Nouvelle-Orléans sans doute, mais dans le nord des Etats-Unis où le français était si rarement pratiqué?

pas créé, comme d'un terme didactique déjà connu (4). En tous cas, Nodier et Firmin Didot l'avaient consacré dans un sens dont l'abbé Lenoir aurait fait presque un contre-sens en l'appliquant à la machine parlante, puisqu'elle enregistre les vibrations mêmes de la parole au lieu des caractères de l'alphabet comme la machine à écrire des « dactylographes » les bien nommées.

Aussi j'incline à penser qu'Edison et lui eurent plutôt la suggestion du mot — et peut-être de la chose — par le *phonautographe* qui, avec la même erreur étymologique, désigna un appareil inscripteur automatique des sons inventé par un ouvrier typographe, Léon Scott, et construit par le physicien Kœnig vers 1864. Cet appareil fut célèbre; il est toujours représenté dans nos traités de physique; mais il n'avait d'autre rapport avec le phonographe futur que le principe d'une membrane et d'un style ébranlés par la voix dont il inscrivait les vibrations sur un cylindre pour en permettre l'*analyse*, mais non la reproduction *synthétique* et par là même la transmission sonore. Les inscriptions, d'ailleurs, étaient fort grossières et ne rendirent aucun service. Il fallut attendre près de trente ans un véritable inscripteur avec ses divers organes tel qu'il fut créé par l'abbé Rousselot pour que l'analyse exacte de la parole devînt possible.

Quoi qu'il en soit des divers appareils simplement inscripteurs ou des transmetteurs, des enregistreurs et reproducteurs du son, il semble bien que Charles Nodier en eut l'idée première. Puis le principe de la plaque ou de la membrane vibrante étant à l'origine de tous avec le *téléphone* de Graham Bell d'un côté (1876) (5) et le *phonautographe* de Scott de l'autre (1864) (6), Charles Cros imagina, avec son *paléophone*,

(4) Comme je corrigeais ces épreuves, j'ai découvert le titre suivant d'un mémoire à l'Académie pour l'obtention du Prix Volney, publié par un certain Baron MASSIAS en 1828 : *Examiner si l'absence de toute écriture, ou l'usage, soit de l'écriture hiéroglyphique ou idéologique, soit de l'écriture alphabétique ou phonographique, ont eu quelque influence sur la formation du langage chez les nations qui ont fait usage de l'un ou de l'autre genre d'écriture, et qui ont existé longtemps sans avoir aucune connaissance de l'art d'écrire.*

(5) Il eut quelques prédécesseurs : Téléphones de Ries (1863) et d'Elisha Gray (1870).

(6) Il engendra plus tard le *logographe* de l'Anglais Barlow et, l'année même du phonographe, le phonautographe du Suisse Schneebeli, — perfectionnements intéressants, mais encore sommaires.

l'appareil complet de reproduction sonore (1877) qu'Edison construisit (1878) en le rebaptisant *phonographe*, terme déjà appliqué à l'invention de Cros par l'abbé Leblanc (Lenoir) en 1877 (7).

Mais, comme pour l'idée, Charles Nodier est à l'origine de ce baptême, sans être responsable d'un détournement de sens qu'il ne pouvait prévoir, puisqu'il créait le terme exactement approprié de *phonopée*. Ce charmant fantaisiste en tous les domaines ne l'était pas tellement, qu'il ne fît bénéficier parfois la linguistique de la plus juste pénétration ou création, — et, à l'instar de Cros, inventeur parce que poète.

En tout état de cause, M. Oscar Bloch, dans son *Dictionnaire étymologique de la langue française* (1932), se doit de rectifier au mot *phonographe* son article assez mal rédigé ainsi :

...PHONOGRAPHE, créé en 1877 par l'abbé Lenoir, ami de Ch. Cros, qui avait trouvé le principe du phonographe avant Edison (qui le rendit pratique en 1878) et lui avait donné le nom de *paléophone*.

Il pourrait peut-être substituer à ces lignes la rédaction suivante, laquelle résumera l'ensemble de cette mise au point :

PHONOGRAPHE : 1° créé en 1836 par Charles Nodier pour désigner le simplificateur de l'orthographe qui vise à mettre rigoureusement d'accord la lettre et le son; 2° appliqué à la machine parlante en 1877 par l'abbé Lenoir, dit Leblanc, pour dénommer l'invention de Charles Cros qui, la même année, imagina le principe mécanique complet du *phonographe*, construit et baptisé du même mot par Edison en 1878. Ch. Cros l'avait nommé *paléophone*, mais Ch. Nodier en avait eu le premier l'idée en 1836 et l'avait appelé *phonopée*.

ROBERT DE SOUZA.

(7) *Graphophone* qui ne vaut pas mieux, caractérisa quelque temps un phonographe perfectionné.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Fernand Rigot : *Aire des Vents.* (La Renaissance du Livre). — Paul Neuhuys : *Dans le Monde du Sommeil* (Ça Ira, Anvers). — E. E. Saw : *Sous le signe de Figaro* (la Province, Mons). — Camille Mathy : *La Trahison de Judas* (Editions de Belgique). — Un Procès littéraire : L'affaire Montarchin. — Paul Claudel au cercle de l'Avenue.

La saison d'été, en Belgique comme en France, est saison de repos pour les auteurs comme pour les éditeurs. Celle de cette année a pourtant vu paraître quelques livres, mais la plupart étaient de format réduit. Effet de la crise, ou de la chaleur? On ne sait trop. Au nombre de ces plaquettes, **Aire des Vents,** de Fernand Rigot, attire l'attention autant par la qualité de l'inspiration que par la personnalité de l'auteur. Celui-ci a entrepris avec courage, voici quelques années, la publication d'une revue littéraire, *La Gaule,* qui défendait la culture française en face de la culture thioise, aussi vigoureuse qu'envahissante, et s'était assigné pour tâche d'héberger les meilleurs parmi nos écrivains non encore parvenus à une renommée officielle. Elle publia d'excellents romans, signés par Alex Pasquier, Constant Burniaux, Horace Van Offel. On y put lire une ravissante histoire du Congo belge à l'usage des enfants, œuvre d'Herman Grégoire, l'un de nos meilleurs écrivains coloniaux. Enfin, *La Gaule* se piquait de grammaire, donnait de petites consultations sur des problèmes de syntaxe. Cependant, malgré l'activité de son directeur, elle ne peut survivre à la dépression économique de 1930. F. Rigot, rendu à ses loisirs, se souvint qu'il avait été poète, et que jadis la *Revue Sincère* avait édité de lui un recueil tout plein de promesses, *Terres sans Eaux. Aire des Vents* apparaît comme le carnet de croquis d'un paysagiste singulièrement soucieux de précision. Silhouettes de ruines ou de gares, profil de bâtisses en construction, gestes d'un nuage ou d'un arbre, reflets du soir sur un étang, odeurs ineffables des saisons : chaque poème a son sujet, et s'y confine. Mais ces croquis ne sont que des moyens, ou, pour mieux dire, des signes : et le poète a traduit par eux des états d'âme très nuancés, dont le fonds commun semble être une sorte de désolation à la fois ardente et morne. Et certaines de ces esquisses sont fort belles, à témoin ce qua-

train d'un poème évoquant une pièce d'eau au crépuscule :

Le seul espoir permis est ce reflet d'étain
Pas une barque où ton rêve s'accroche
Où le ciel se confonde avec le jour éteint,
Ce flot mouvant au pied de cette roche!...

Impressionniste, Fernand Rigot pense que, parmi les moyens d'expression dont dispose le poète, les ressources d'une métrique réelle interviennent au premier chef. Tel n'est pas l'avis de nombre de poètes belges modernes, qui furent les premiers, il y a quelque quinze ans, à se débarrasser de toute espèce de prosodie. Paul Neuhuys est de ce nombre. Il publia jadis des plaquettes d'où la raison et la cadence, tout au moins dans le sens où nous les entendons, étaient soigneusement exclues, mais qui contenaient des trouvailles d'images, des suggestions plastiques: tel l'opuscule qu'il donna jadis sous ce titre amusant : *Le Canari et la Cerise*. Le présent recueil: **Dans le monde du sommeil,** est une composition en prose, assez hybride, où se retrouvent, un peu étonnées de se rencontrer sur un fond autobiographique, de pures fantaisies, des pochades, des intermèdes à tendance poétique et des maximes. Le titre même de cet amas, assez injustifié, emprunte sa signification d'une suite d'impressions congolaises placées là on ne voit trop pour quelle raison, peut-être parce que le personnage central, chassé par un patron en déconfiture, doit pour vivre effectuer un terme en Afrique.

Comme dans les précédents essais de Neuhuys, la partie purement poétique montre des qualités, et les croquis, les impressions visuelles, les suggestions d'atmosphère ne manquent ni de délicatesse, ni de couleur. Mais le fonds intellectuel est pauvre, la structure presque nulle; les « pensées » dont l'auteur a truffé son récit frisent la niaiserie toutes les fois qu'elles ne sont pas fausses. Quant à la forme, elle fourmille d'impropriétés et même de pataquès. L'on ne peut, sans sourire, écouter une belle prétentieuse déclarer que les maris de l'antiquité couraient au gynécée pour tromper leur moitié; c'est un peu comme si l'on écrivait qu'un ouvrier, désertant son travail, passe toute la journée à son établi.

D'une toute autre qualité s'avère le volume signé E.-E. Saw, qui nous ramène sur la terre, je veux dire hors du pays bleu de la bourde et l'expressionnisme, en des régions où le fertile humus de l'observation et de l'ironie se trouve ameubli par la plus solide des cultures. E.-E. Saw, qui cache sous ce pseudonyme un écrivain fonctionnaire déjà connu par de substantiels romans, un peu gris, mais pleins de force et d'expérience, nous donne cette fois une série de contes provinciaux et paysans, dont l'affabulation est unie et sans prétention, mais qui regorgent de trésors: bonne humeur, malice, mélancolie voilée, sensualité discrète, et quelle sûre connaissance des hommes, quel sentiment de ce je ne sais quoi burlesque et douloureux qui se dégage, pour parler comme Bergson, de l'automatisme de la destinée! De ce point de vue, le récit intitulé *La Guerre des Capsules* retiendra surtout l'attention. Des enfants villageois, nantis par leurs parents des deux sous dominicaux, achètent des capsules en boîte pour leur pistolet d'enfant; mais l'un d'eux, plus avisé que ses compagnons, constate que la marchande les frustre sur le nombre réglementaire des dites capsules; il en avertit ses parents. Ceux-ci ne s'étonnent pas: ils savent à quoi s'en tenir sur le compte de cette commerçante, qui cumule les fonctions de vendeuse de jouets avec celles de mercière, d'épicière et de charcutière; d'où conspiration sourde dans laquelle entrente d'abord seuls les enfants dupés, espérant tirer vengeance de la déshonnête négociante. Peu à peu, cette querelle aspire en son maelström les parents, d'abord impassibles, des jeunes intéressés, et voilà que s'ensuit une Iliade villageoise. A peu près dans le même ton, le *Fiacre du Messager,* fresque drolatique et exiguë de l'ascension d'un messager de tribunal de première instance dont l'audace croît d'année en année, du point de vue protocolaire, synchroniquement au succès politique des partis de gauche. Si bien qu'ayant d'abord commencé par courir, les jours de *Te Deum* officiel, au-devant des voitures de ces messieurs les juges et les greffiers, dont il devait tenir le marchepied au seuil de la collégiale, il en vient à conquérir le privilège d'un fiacre individuel, après quinze ans de lutte, l'année même de l'avènement des socialistes progressistes.

A côté de ces récits d'observation très fine, mais malgré tout assez restreinte, E.-E. Saw a des contes plus amples, d'une fantaisie mystérieuse, qui rappelle un peu certaines imaginations de Barbey d'Aurevilly, certaines mystifications macabres de Prosper Mérimée. Dans ce genre, la nouvelle intitulée *L'Aphrodite au Jardin* est sans conteste le meilleur morceau du volume. C'est l'histoire d'un savant frappé par les arguments d'un collège allemand concernant l'inexactitude du canon de Polyclète, et qu'un doute scientifique précipite non pas dans la débauche, mais dans l'inquiétude et dans le désir. Le baron de Falcaumont, archéologue et continent, ne sortira de ce désir et de cette inquiétude que par la mort.

La presse littéraire n'a guère été favorable au nouveau roman de M. Camille Mathy, **La Trahison de Judas.** Cependant le thème, sans être neuf, était riche et pouvait être renouvelé. M. Mathy imagine qu'en un petit village qui s'appelle Rozeville, vivent des rustres qui portent les noms des principaux personnages de l'Evangile. Madeleine et Salomé tiennent le cabaret de la *Belle Femme*. Judas est comptable chez M. Hérode, maire et industriel du lieu; Philippe, André, Thomas occupent des fonctions similaires à celles de leurs homonymes galiléens et, bien entendu, le charpentier anarchiste de la commune a nom Jésus, et Madeleine le chérit en secret. Une fiction basée de la sorte ne peut être que magnifique en son développement, ou grotesque, voire odieuse. Celle qu'a bâtie M. Mathy n'est ni grotesque, ni odieuse, car la psychologie de son Jésus, charpentier à la fois timide et subversif, n'a rien de choquant en soi, mais elle n'est pas magnifique non plus, hélas! L'histoire se lit, et parfois même est relevée, çà et là, d'amusants épisodes, telle l'aventure d'André et de Jésus, braconnant de nuit un lièvre sur les terres de M. Hérode : mais, ceci accordé, il faut avouer que la trame est arachnéenne, et que le substrat humain en est des plus conventionnels.

J'évoquais tantôt la somnolence estivale. Elle n'a pas été telle que Bruxelles n'ait été émue par les échos d'un procès littéraire. Un jeune écrivain populiste, M. Hubermont, avait publié l'an dernier un roman, **Hardi Montarchin,** qui décri-

vait la masse — apparence, atmosphère, psychologie — d'un petit village belge en temps de campagne électorale; il y avait là, non pas une satire proprement dite, mais des traits durs à l'adresse de certaines personnalités provinciales qui se crurent visées. On ne plaisante pas, en Belgique. Le bourgmestre de la deuxième province du royaume (quant aux chiffres des habitants) crut s'apercevoir que Mme la bourgmestre était clairement désignée par l'épithète « vieux gendarme » qui figurait aux pages du roman. Des tiers complaisants, choisis dans la commune de Montarchin, *alias* Ciply, où ledit bourgmestre a des attaches, intentèrent à l'auteur un procès, ou plutôt une querelle de Prussien; un ministre d'Etat, avocat quasi nonagénaire, eut le geste du paladin; il prit la défense de Junon offensée et majestueuse. Dont coût, aux dépens du pauvre auteur : vingt et un mille francs de dommages-intérêts.

Tel fut le *great event* de cette très chaude saison, avec la réception de **M. Paul Claudel au cercle de l'Avenue.** Toutes les corporations des lettres belges étaient présentes: un véritable *convent*, dans lequel l'élément catholique et néothomiste dominait, comme de juste. M. Claudel, mystique, biblique, et, à ses heures, orgiaque, fut félicité chaudement d'être tout cela et très européen de surcroît. Ses louangeurs, parmi lesquels on remarquait les protagonistes vieillis de revues d'ex-avant-garde belge, dont l'ambassadeur fut le correspondant au temps jadis, étaient tout émus de retrouver leur ancien copain si grandi, grandi; ils s'étaient parés de leurs plus belles fioritures littéraires. M. Claudel répondit tout simplement, tout rondement, non sans permettre de juger un grand esprit. Ce fut merveille, et son allocution eut la fortune d'être comprise.

ED. EWBANK.

LETTRES POLONAISES

A. Strug : *L Croix Jaune* (*Zolty Krzyz*), 3 vol. Geb. et Wolff, Varsovie, 1933. — « *Collection Polonaise* » *de l'éditeur Malfère;* volumes parus : H. Sienkiewicz : *En esclavage chez les Tartares;* W. Sieroszewski : *L'Evasion;* J. Pilsudski : *Bibula.* — J. Kaden-Bandrowski : *Ma Ville et ma Mère*, chez J. Haumont, Paris, 1933. — Bronislas Chlebowski : *Littérature polonaise au XIX*e *siècle*, traduite en français par Pierre Duméril, *Collection polonaise de l'Institut d'Etudes Slaves de l'Université de Paris*, Paris, 1933. — Venceslas Borowy : *Les Gants de pierre* (Kamienne Rekawiczki), Instytut literacki, Varsovie, 1932.

Je considère l'amour de la paix comme un des plus dignes sentiments naturels de l'homme de notre époque et le « pacifisme » comme une déviation pathologique de ce sentiment, déviation qu'exploitent surtout les véritables « bellicistes » (1).

Cette confidence faite, entrons dans le vaste édifice du dernier roman d'André Strug, **La Croix jaune** (Zolty Krzyz). Aux environs de Saint-Vaast et du célèbre moulin de Souchez, en Champagne, un capitaine français, Claude Despaix, un lieutenant allemand, von Senden, agonisent pendant de longues heures, ensevelis ensemble par un obus. En face de la mort, leurs mains se rencontrent et s'étreignent humainement, puis fraternellement... Sauvés par miracle, lancés ensuite par la tempête de la guerre dans un tourbillon d'événements les plus naturellement extraordinaires, les deux officiers, par un autre miracle, se rencontrent en Allemagne, où Claude Despaix remplit une périlleuse « mission spéciale ». Leur amitié triomphe cependant. Sans sonder l'abîme moral qui les sépare, von Senden s'enivre d'elle comme d'une suprême beauté. Et toute cette merveilleuse aventure lui apparaît visiblement comme un symbole, comme une magnifique anticipation d'un événement capital, car, dit-il, « l'avenir de notre continent et la suprématie de l'Europe sur le reste de la terre appartiennent à nos deux nations unies dans une alliance perpétuelle » (2).

C'est pourquoi la conclusion délirante de sa folle existence s'exprimera en cette « idée inouïe », en cette « conviction inébranlable » que si cette guerre a commencé, c'est pour rendre possible leur rencontre (3), la rencontre symbolique de Claude et de von Senden! Claude Despaix se laissera-t-il convaincre? Peu importe. Absurdement, féro-

(1) Je m'explique. La paix entre les Etats est une construction d'ordre moral et politique. Les « architectes » doivent mesurer ici constamment les poids, les tensions et les résistances des divers matériaux de ce fragile édifice. Les « pacifistes », obéissant à leur mystique, simplifient, jusqu'à les rendre entièrement fausses, toutes les données; et leur foi dans une sorte de « *homo pacificus* » uniforme et universel les conduit aux pires erreurs et aux errements déplorables. De ceci comme de cela profitent, bien entendu, les habiles démagogues et les vrais bellicistes, ceux pour qui « la paix est simplement le moyen d'accumuler des forces ».

(2) Tome II, p. 133.

(3) Tome II, p. 301.

cement, il périra au moment de s'évader, écrasé par un tank, arme de la juste vengeance (contre les inventeurs de l'ypérite), arme de la victoire. Mourir ainsi, c'est pour lui, peut-être, une autre forme d'évasion. Car sa « mission spéciale », cette longue existence sous le masque d'un Allemand américanisé dans le laboratoire du célèbre Wager, est pour Claude une épreuve surhumaine. Roman d'aventure en apparence... En réalité, histoire déchirante d'une double torture morale: peur d'être pris, angoisse d'être surpris dans son intime trahison par cette âme étrange et phosphorescente de Rita von Tebben-Gerth, dont la tragique idylle s'incruste d'une façon si convulsive dans la trame du récit. Nous assistons à un drame véritable, doublé d'une sorte de dépersonnalisation, ou plutôt du mélange de deux personnalités chez Claude Despaix-Ossian Helm. C'est la meilleure partie peut-être, la plus dense et la plus hallucinante du roman. Toute cette histoire, si complexe pourtant et si compliquée à la fois, pleine de grincements et d'une insondable mélancolie, ne représente qu'un des deux thèmes symphoniques de la *Croix jaune*, plus profond et plus significatif, mais opposé à un autre, plus romanesque et plus brillant.

En effet, le second thème, c'est le grand film de l'existence somptueuse et paradoxale d'Eva Evard, cette « prolétarienne du Canada, fille d'un bûcheron », devenue une étoile de cinéma sans cesser d'être une « femme géniale », comme l'a dit un personnage du roman, le capitaine Dezarrois. Son destin, c'est de vivre doublement en beauté: beauté morale, beauté « matérielle », être la parure essentiellement. Et pourtant elle se dérobe à cette destinée. Elle va mourir non pas en beauté, mais, s'il est permis de le dire, « en grandeur ». Telle est l'intention de l'auteur.

Au fond, sa fin tragique nous choque comme sa vie; elle nous irrite presque, comme cette manière de promener sa « supériorité » trop éblouissante et un peu vaine à travers les grands remous de la tragédie mondiale. Cette fin nous irrite, en effet, comme une absurdité, mais elle éveille à peine ces sentiments déchirants et sublimes de la pitié qui accompagnent le spectacle du grand drame intérieur de Rita von Tebben-Gerth. La personnalité éblouissante et vagabonde

d'Eva Evard sert par contre admirablement de prétexte romanesque, pour nous conduire, à travers les frontières, dans les compartiments en apparence étanches de l'édifice mouvant de la guerre, sur tous ses paliers, dans tous ses recoins, sur la scène et dans la coulisse.

Ce que Strug a réussi avant tout à exprimer, à suggérer dans la *Croix jaune*, c'est l'insipide horreur de la guerre et son absurde cruauté. A-t-il obéi encore à un autre appel moral? A-t-il suivi un autre dessein? A-t-il écrit enfin un grand roman « pacifiste », qui semblait manquer jusqu'ici à la littérature polonaise? Oui, par certains côtés du moins. Il a voulu en tout cas inspirer l'horreur de la guerre, en la considérant comme un cataclysme indépendant de la volonté humaine. Est-ce du bon pacifisme, pacifisme efficace, je veux dire? La « monstrueuse clémence », dont parlait Michelet à propos de Mickiewicz, est-elle vraiment une arme qui désarme? André Strug a réussi non seulement à devenir impartial, à décrire en juge impassible les visages de deux parties aux prises: la France et l'Allemagne, mais, par un bizarre phénomène d' « hyperobjectivisme », par crainte de céder à ses sympathies naturelles, ou plutôt obéissant à son « atavisme nordique », il a mieux senti et plus fortement exprimé « la tragédie de la puissance » de l'Allemagne déchaînée, et succombant sous le poids de son propre effort, que le « drame héroïque de la résistance » française, cette flamme haute des cœurs qui a jailli brusquement en France contre l'inhumaine agression germanique. Cette inconsciente prédilection peut surprendre chez un Polonais, mais les « pacifistes à la mode » en sauront gré à Strug; ceci dit non sans un ironique dessein, bien entendu. N'importe. Le sens profond des valeurs et des plans, l'art de construire des larges avenues d'événements significatifs et d'utiliser les déchirements des âmes pour montrer çà et là leur frémissante vérité, la sincérité esthétique et la haute conviction morale enfin, — font de la *Croix jaune* un des meilleurs, sinon le meilleur roman d'André Strug, l'œuvre qui représente une « attitude européenne » chez un Polonais, une vue déviée quelque peu par un devoir doctrinal, mais pure et forte, sur le drame frémissant de l'existence internationale.

§

Je voudrais signaler aux amateurs, heureusement de plus en plus nombreux en France, de notre littérature, une nouvelle « Collection polonaise », par laquelle est continuée avec succès celle de la N. R. F., qui semble s'être assoupie sur le sixième volume, celui du profond *Stigmate* de Norwid, traduit par Paul Cazin. Cette nouvelle « Collection polonaise » est due à l'initiative intrépide et trépidante d'un jeune éditeur, M. Malfère; elle est dirigée avec un dévouement passionné par Joseph-André Teslar.

Voici les trois volumes qui ont déjà paru : les nouvelles de Sienkiewicz « logées » sous le même titre: **En esclavage chez les Tartares,** traduites par le comte Jacques de France de Tersant et J.-A. Teslar; l'attrayante **Evasion** de Sieroszewski, présentée par les mêmes traducteurs; et, enfin, la **Bibula** de Joseph Pilsudski, souvenirs d'un révolutionnaire, se moquant de « littérature », mais frémissants de vie et d'un optimisme qui enlève la victoire; volume traduit par le colonel Charles Jèze et J.-A. Teslar. Dans quelques jours ou quelques semaines, la même collection va publier la *Correspondance* de Chopin, dont la partie polonaise, c'est-à-dire la plus grande partie, est traduite par Jean Danysz. Ce sera l'édition la plus complète qui existe jusqu'ici. La haute et constante probité des traductions des volumes déjà parus, et que je ne me lasserai jamais d'apprécier, ne m'empêchera pourtant pas d'être ici tout à fait sincère. Je me permettrai donc de former un vœu: qu'à l'avenir l'équipe des traducteurs soit plus variée. Cela nous permettra de comparer leur effort et de constater peut-être de nouvelles réussites dans ce dur et noble métier, qui est un art bien difficile et bien peu apprécié jusqu'ici.

En dehors de la collection Malfère-Teslar, M. Jacques Haumont a publié une traduction de la *Cité de ma mère*, de Kaden Bandrowski, un petit chef-d'œuvre souriant et attendri de cet auteur, traduit par Mme Hanka Bastianello adroitement et presque avec coquetterie. Toutefois, on sent çà et là que le français n'est pas la véritable patrie linguistique de la charmante traductrice. A commencer par la traduction

du titre : *Ma ville et ma mère*, traduction ni fidèle à l'original, ni aussi belle que lui.

Ajoutons encore à ce tableau des « acquisitions françaises » dans le domaine des lettres polonaises : **La littérature polonaise du XIXᵉ siècle**, de Bronislas Chlebowski, œuvre de profonde conviction morale et de grande conscience scientifique. Ce gros volume, traduit avec une piété exemplaire et le sentiment des nuances par M. Pierre Duméril, pourra rendre de grands services aux « polonisants » français.

Pour terminer enfin, et puisque nous sommes au milieu des historiens et des critiques littéraires, nommons encore brièvement un copieux recueil d'articles et d'études littéraires de M. Waclaw Borowy, recueil quelque peu disparate parfois, mais qu'on regretterait vivement de savoir disparu dans l' « oubli des périodiques » polonais. Je ne voudrais point tomber ici dans l'excès des louanges et compliments que l'aimable auteur m'a reproché déjà avec sa grâce coutumière. Mais la tentation est grande. A commencer par ce titre en apparence guindé: **Les gants de pierre,** mais d'où M. Borowy a su tirer une image si adéquate au problème qu'il a traité dans sa première étude. Il s'agit d'une vieille effigie de Kochanowski sculptée à Zwolen. Tient-il dans sa main un rouleau de papier ou des gants? En développant ces deux hypothèses, la seconde surtout, M. Borowy a réussi à en dégager une bien délicate et exacte signification. A souligner encore, dans le même volume, le portrait de Bronislas Chlebowski, cité plus haut, portrait dessiné avec un art direct, sobre et élégant de ce maître de l'histoire des lettres polonaises qui savait unir la piété scientifique pour les faits à l'enthousiasme pur pour les grandes personnalités humaines. Or, ce maître s'abandonnait parfois, dans son style pourtant si coloré, si musical et si précis à la fois. Et alors, des phrases interminables traînaient...

Pour indiquer ce petit défaut, M. Borowy s'abstient même de sourire. Il cite malicieusement un exemple, et le lecteur est fixé.

Z.-L. ZALESKI.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Jean Lescoffier: ***Björnson, la seconde jeunesse;*** **« Les Belles Lettres ». — Christian Gjerlöff:** ***Björnson;*** **Gyldendal, Oslo. — Björn Björnson:** ***Björnstjerne Björnson, Hjemmet og Vennerne;*** **Aschehoug, Oslo. — Björnstjerne Björnson:** ***Kongebrödrene*** **(*Les rois frères*); Gyldendal, Oslo. — Björnstjerne Björnson :** ***Kamp-aar*** **(Années de combat); Gyldendal, Oslo, 2 vol. —** ***Œuvres complètes;*** **Gyldendal, Oslo, 12 vol.**

Pendant que l'on fêtait magnifiquement à Oslo, en décembre dernier, le centenaire de Björnson, la thèse que lui a consacrée Jean Lescoffier attendait sa soutenance en Sorbonne. De bons travaux existaient déjà sur le grand Norvégien, comme les introductions de Halvdan Koht aux deux séries déjà publiées de sa vaste correspondance, et les introductions de François Bull dans la meilleure édition de ses œuvres. Et surtout il y avait le *Björnson* de Chr. Collin en deux forts volumes, ouvrage mal composé, mais infiniment riche d'idées et de faits. Seulement, cet ouvrage n'était qu'un commencement. Le titre complet était : *B. B., son enfance et sa jeunesse.* La thèse de Lescoffier en est la suite, et s'appelle : **Björnson. La seconde jeunesse.** Elle raconte la vie, les œuvres et l'action de Björnson de 1868 à 1878.

Cette période forme un tout, parce qu'elle aboutit à la crise par laquelle il s'est dégagé de ses croyances religieuses, crise pénible et décisive dans sa carrière. Il inclinait depuis ses débuts vers les idées modernes et « populaires », mais en même temps il était très pieux, attaché avec ferveur à sa religion. Nul ne voyait, vers le milieu du siècle dernier, surtout en Norvège, qu'il y eût rien de contradictoire dans cette double disposition. Il s'intéressait d'ailleurs peu au dogme, et se rapprochait des tendances du poète et évêque danois Grundtvig, grand fondateur d'écoles populaires, grâce à quoi son esprit religieux se conciliait sans peine avec ses idées politiques et sociales. Cependant son action même en faveur des écoles grundtvigiennes le mit en contact trop direct avec des théologiens, et leurs conceptions, vues de plus près, ne lui plurent pas, car sa religion n'était guère qu'un sentiment idéaliste qui ne s'associait que par tradition au christianisme.

D'autre part, il se rendait compte que, de plus en plus, les hommes avec lesquels il s'entendait le mieux dans les questions politiques et morales n'étaient pas croyants. Et peu à peu il en vint à se demander si la religion était vraie, et à se livrer à de véritables études pour se faire une conviction personnelle. Il n'avait rien d'un savant, les études n'étaient pas son affaire, mais il était sincère et chercha. Il lut des auteurs variés sur le dogme, sur l'histoire, sur « la foi et la science », qui était un des grands sujets de discussion du moment, sur le miracle. Cela dura des années. Enfin, il cessa décidément de croire. Darwin et Huxley ont eu pour cette conclusion une grande influence. Mais il restait profondément « religieux » de nature, et, la crise terminée, il écrit des psaumes inspirés par sa libre religion nouvelle.

Ces années d'hésitation, par lesquelles beaucoup de gens ont passé, ont été assez particulières en ce cas, parce qu'il s'agissait de Björnson. Nul homme n'était moins secret. Il vivait en public. Par ses lettres fréquentes et longues, ses amis nombreux savaient à chaque instant ce qu'il pensait. On peut donc le suivre dans sa longue évolution. Sa sincérité imposait le respect à ceux qui conservaient les croyances qu'il avait définitivement perdues. C'est l'histoire de cette crise qui forme la trame du livre de Lescoffier.

Mais il y introduit, bien entendu, tout ce qui a constitué la vie touffue de Björnson pendant ces dix années, voyages, élargissement de ses connaissances et de sa façon de considérer toutes choses, action éducative sous des formes multiples, politique intérieure et politique scandinave, articles innombrables, direction théâtrale, tournées de conférences, et à travers tout cela, les œuvres. Et celles-ci sont importantes, car elles commencent par *Arnljot Gelline*, un des plus beaux poèmes épiques des littératures du Nord, qui en sont riches, et se terminent sur *Au delà des forces* (première partie). Entre les deux se placent sept pièces de théâtre, deux romans et de nombreux poèmes. Björnson se vantait avec raison d'être habile à bien employer son temps. Cette activité prodigieuse était merveilleusement désintéressée. Il ne cherchait ni la fortune ni une situation. S'il a été (à trois reprises) directeur de théâtre, c'était parce qu'il pensait être ainsi

utile, et avec l'idée de ne pas le rester longtemps. Il a exercé une grande influence en politique sans avoir jamais recherché aucun mandat. Il était, avant tout, homme d'action, et, libre, pouvait se porter, suivant les circonstances, où l'action le réclamait. Action d'idées, action morale, inlassablement poursuivie pendant cinquante ans.

En même temps, il était poète. Ses œuvres littéraires, nécessairement, sont liées à son action. C'est elle qui lui en inspire le sujet. La connaissance de ses préoccupations du moment aide à en comprendre la portée. Cependant elles existent comme œuvres littéraires indépendantes. Beaucoup d'entre elles ont été écrites « entre les batailles », elles n'ont pas du tout le caractère d'œuvres de propagande ou de circonstance, sauf quelques rares exceptions qui se voient surtout dans les romans écrits plus tard, entre les deux parties de *Au delà des forces*. Que l'on prenne, par exemple, la première partie de ce double drame : c'est, en un sens, la conclusion de la crise religieuse. Björnson, qui était ennemi de la démesure, — peut-être parce qu'il y était trop naturellement enclin de par son tempérament excessif, et qu'il avait coutume d'exercer un contrôle sévère sur lui-même, — voulait montrer l'illusion et le danger de la foi au miracle; cela permet de voir dans ces deux actes, si l'on y tient, une intention de propagande, lorsque l'on est prévenu; mais rien ne l'indique dans l'œuvre. Et en réalité je crois qu'elle était surtout une « expérience de pensée » par laquelle Björnson, à son propre usage, voulait soumettre ses idées à une décisive épreuve : il les confrontait avec la réalité psychologique.

On peut donc lire les poésies et les pièces de Björnson sans savoir comment elles se rattachent à son action. Elles n'en sont pas diminuées. Au contraire, elles le seraient plutôt si on les lisait en y voulant trop voir une contribution à cette action. L'étude préalable de la vie de Björnson est utile pour les mieux comprendre et sentir, mais pour en jouir pleinement, il convient de les lire sans plus songer à la place qu'elles y tiennent.

Cette vie, d'ailleurs, est par elle-même d'un puissant intérêt. On a dit qu'elle était son plus beau poème. L'homme d'action doit avoir une formidable énergie. Mais l'homme d'ac-

tion désintéressée doit appliquer d'abord cette énergie à se réformer lui-même, et c'est ce qu'a fait Björnson. Il a su critiquer ses propres défauts, qui étaient graves, et se dominer, afin de se rendre mieux apte à son rôle. C'est en cela que se marque le plus sa grandeur pendant sa jeunesse. Malheureusement Chr. Collin, dans son précieux livre, n'a pu l'indiquer suffisamment, parce que son ardente sympathie l'empêchait de voir les défauts que le plus grand mérite de son héros a été précisément de corriger.

Lescoffier prend Björnson à trente-cinq ans, lorsque son caractère est formé, qu'il est sûr de lui-même, de son talent, de sa méthode, de sa faculté d'émouvoir les cœurs et les esprits. Et pourtant sa formation n'est pas complète encore. Elle ne l'est que pour le caractère. Si laborieux qu'il ait toujours été, il s'est trop constamment dépensé dans l'action et la production pour avoir les heures apparemment paresseuses sans lesquelles la formation intellectuelle reste incomplète. Mais lorsque vient sa crise tardive, vers la quarantaine, il est encore capable de modifier ses idées qu'il croyait les plus essentielles. Il fallait, pour cela aussi, une belle énergie, et il fallait n'être pas dominé par des conceptions pragmatiques. Il savait que son évolution ameuterait bien des gens contre lui; cela lui était égal, car il aimait la lutte; mais il risquait de perdre presque toute influence, et il ne se doutait guère que c'était ce changement, au contraire, qui bientôt allait faire de lui, en Europe, un des rares hommes vers qui l'opinion se tournait, lorsqu'elle était troublée.

Pour bien comprendre les difficultés de son effort, il ne suffit pas de connaître sa vie et ses œuvres, il faut se familiariser avec le milieu, avec l'histoire des tendances qui se manifestaient de 1860 à 1880 dans le clergé norvégien, particulièrement le piétisme et le grundtvigianisme, avec la politique norvégienne et les dispositions tant des Suédois que des Danois à l'égard de la Norvège, et enfin, avec Wergeland, Ibsen et toute la littérature norvégienne. Il est clair que si Lescoffier avait dit tout ce qui serait utile à dire, un volume double de celui qu'il a présenté lui aurait à peine suffi. Volontairement il s'est limité à ce qui concernait le plus directement Björnson, et il a réussi à donner un livre touffu, certes,

à peu près autant que celui de Chr. Collin, mais bien ordonné, clair, très vivant et d'une lecture agréable. Son style, assez varié, avec des phrases courtes fréquentes, fait parfois songer au norvégien, et il me semble que l'ouvrage serait facile à traduire dans la langue de l'homme dont il parle. L'auteur a dû souvent penser en norvégien. Il a écrit avec flamme, et a manifestement non seulement de l'admiration pour Björnson comme écrivain, mais aussi une vive sympathie personnelle pour l'homme, et c'était là, malgré la critique formulée plus haut au sujet de l'œuvre inachevée de Collin, une condition excellente pour composer un livre digne du sujet.

A l'occasion des fêtes du centenaire ont eu lieu d'assez nombreuses publications. D'abord, une édition en douze volumes compacts des **Œuvres complètes** de Björnson à bon marché, qui a été toute entière prête pour le moment des fêtes. Pour le centenaire d'Ibsen on avait publié seulement le premier volume d'une édition savante très coûteuse, et, bien entendu, tirée à petit nombre. La différence est caractéristique, bien qu'elle ne signifie nullement que les œuvres d'Ibsen soient d'une vente médiocre, loin de là, mais la librairie Gyldendal d'Oslo a bien fait de célébrer leurs centenaires sous ces formes différentes.

Une édition savante des œuvres de Björnson sur le modèle de celle des œuvres d'Ibsen, avec tous ses articles et toute sa correspondance, serait d'ailleurs une entreprise impossible. La plupart de ses lettres sont destinées à rester inédites dans les archives. Elles sont trop. Halvdan Koht en avait déjà publié deux recueils. Continuant son choix dans l'ordre chronologique, il a publié à propos du centenaire un troisième recueil en deux forts volumes, comme les précédents, sous le titre **Années de combat.**

Enfin, une surprise était réservée au public par une pièce inédite retrouvée dans ses papiers, pièce achevée, à laquelle il n'avait plus pensé. Sigurd et Eystein étaient deux rois de Norvège qui, frères, ont régné sur le royaume indivis. Sigurd s'était conduit glorieusement, comme croisé, en Asie Mineure, et s'ennuyait, rêvant d'exploits. Eystein était modeste et utile par sa bonne administration. Björnson avait écrit et publié un *Sigurd le Hierosolimitain*, tandis que *Le Roi Eys-*

tein, écrit après, bien qu'il s'y passe des faits antérieurs, était resté dans ses cartons. L'ensemble des deux, réunis sous le titre **Les rois frères,** a été publié et joué pendant les fêtes. Une première pour le centenaire. On voit que le sujet est encore une critique de la démesure, cette fois avec un hommage aux humbles besognes. Mais ce qui est le plus intéressant dans la partie nouvelle, c'est l'intensité de passion de la jeune Borghild.

Le **Björnstjerne Björnson** de Christian Gjerlöff est une biographie très détaillée en ce qui concerne la jeunesse, beaucoup moins dans d'autres parties. L'accumulation des faits y produit une impression papillotante, et la figure du poète ne se dégage pas bien dans ce récit enthousiaste qui se poursuit sans repos pendant plus de 400 pages de grand format. Elle apparaît bien mieux dans le volume de souvenirs de Björn Björnson : **Björnstjerne Björnson. La maison et les amis.** C'est un recueil d'anecdotes fort bien contées sur la vie à Aulestad, que Lescoffier appelle « le Ferney norvégien ». On y voit le seigneur du lieu dans l'intimité, où il n'est pas plus calme que dans sa vie publique, mais ses emballements et ses colères sont compensés par des moments où il se juge lui-même impossible, et il s'applique alors à exercer son incomparable pouvoir de séduction.

P.-G. LA CHESNAIS.

LETTRES HONGROISES

Michel Babits : *En courant avec les années;* Editions du Nyugat. — Désiré Kosztolanyi : *Esti Kornel;* Editions Genius. — Désiré Szomory : *Gyuri;* Editions Athenaeum. — Eugène Tersanszky : *L'héritage d'Amérique;* chez l'auteur. — Sophie Török : *La ville étrangère*. Editions Franklin : *Le Banquet au Cerf-Bleu*, Editions Franklin. — André Komor : *La Marche Nuptiale;* Editions Panthéon. — Charles Pap : *Tu m'as délivré de la mort;* Editions Panthéon. — La mort de Jules Krudy.

Deux grands événements ont marqué la vie littéraire de ces derniers temps, l'un dans le domaine de la poésie, l'autre dans celui de la prose. Michel Babits, pour son cinquantième anniversaire, a réuni en volume, sous le titre de **En courant avec les années**, les poèmes qu'il a écrits depuis quatre ou cinq ans. Jamais, malgré la beauté de ses précédents recueils, il n'avait atteint à une telle maîtrise de ses moyens, à une telle tonalité dans sa musique, à une telle tension dans son atmosphère poétique. Tandis que, dans

se premières œuvres, il gardait une attitude hiératique, un peu raide, d'artiste trop pur pour ainsi dire, trop éloigné de la vie, établissant toujours une cloison étanche entre le monde réel et le monde poétique et qui, à ce point de vue, n'était pas sans rappeler Stefan George, peu à peu il s'est assoupli, et chacun de ses volumes suivants a marqué une étape nouvelle dans cet enrichissement de son génie poétique par l'élément humain. Aujourd'hui, à cinquante ans, saturé de souffrance et de bonheur, il fait entendre ce qu'il y a de plus pur et de plus vibrant en lui.

Déjà, la composition de ce volume diffère de l'ordonnance habituelle des précédents recueils; le tout a l'air d'un grand roman lyrique en plusieurs chapitres. Chaque chapitre est précédé d'une introduction d'ensemble, si bien que chacun des poèmes a l'air de vivre dans son cadre naturel et, si beaux qu'ils soient tous séparément, ils se haussent et s'enrichissent mutuellement à voisiner dans le volume. L'une des parties les plus neuves et les plus heureuses de celui-ci s'appelle précisément *Le journal d'Esztergom*. Face à la vieille basilique, sur le sommet de la colline, Babits, qui y passe toutes ses vacances, en compagnie de sa femme, l'excellent écrivain Sophie Török, et de sa fillette, note heure par heure, dans ce poème, les événements d'une belle journée d'été, les bruits et les changements de lumière auxquels il assiste jusqu'au soir. La fin surtout nous paraît une réussite sans égale. Il y règne un ton d'intimité particulièrement remarquable, du fait que, tout en quittant les cimes habituelles de sa poésie, Babits a su devenir simple et direct, sans tomber dans l'écueil de ce genre, c'est-à-dire le vulgaire et le banal. Il est grand et familier à la fois. Mais les plus beaux poèmes du recueil sont quand même ses poèmes sur le rêve : *Le rêve m'a jeté dehors, Jardin confus de rêves, Les âmes dévêtues*, ou le poème qui commence par : « Comme un étrange messager ». Dans ceux-ci et dans bien d'autres poèmes, il arrive sans effort, tout naturellement, aux plus grandes hauteurs de la poésie. Venant après les magnifiques traductions des Hymnes latines, ce nouveau volume couronne une œuvre poétique et une carrière qui se montrent toujours ascendantes.

L'autre grand événement littéraire a été la publication d'un volume de prose de Désiré Kosztolanyi, ancien président du Pen Club hongrois qui, après avoir donné de très beaux romans (*Edes Anna*) et de magnifiques poésies (*Nu*), fait paraître maintenant une série de nouvelles, esquisses, portraits, tous groupés autour d'un personnage central dont le nom, **Esti Kornel** (Cornelius Esti) donne son titre au volume. Ce nom symbolique (Est veut dire soir) indique déjà qu'il s'agit de la figure mi-réelle, mi-allégorique du journaliste, ce papillon du soir, amateur des grandes conversations philosophiques dans les cafés de Budapest, curieux de tous les destins, tout en négligeant le sien, et qui raconte volontiers les aventures qu'il observe ou qu'on lui confesse en y mêlant les siennes propres. Certaines parties de ce livre ont l'air de fragments d'un grand roman historico-biographique, un peu celui de l'auteur même qui, au lieu d'en faire la large fresque de sa génération, telle que Babits l'a en partie voulu réaliser dans la deuxième partie de son grand roman « Les fils de la mort », se contente, pour le moment, d'en extraire comme une série de variations sur le même thème.

Il nous est peut-être permis de dire que, malgré l'immense estime et attention dont jouit Kosztolanyi auprès des connaisseurs et du public lettré, ce sont précisément certains critiques avertis qui n'ont saisi ni le sens exact ni la portée de ce très beau livre. Paru en français ou en anglais, où ce genre a déjà des antécédents, ce livre eût aussitôt fait sensation, tandis que, dans la littérature hongroise où l'on est habitué au genre traditionnellement établi du roman ou du conte, ce livre a besoin d'être expliqué et commenté. En attendant que la postérité le situe à sa vraie place, notons tout de suite que le prix exceptionnel de ce chef-d'œuvre ne tient pas du tout seulement à son style ou, si l'on veut, à sa forme, bien qu'à ce point de vue aussi Kosztolanyi écrive la prose la plus coulante, la plus nuancée, la plus limpide et la plus souple qui existe à l'heure actuelle en Hongrie. Le charme principal de ce livre réside dans le fond, c'est-à-dire dans la figure même d'Esti, ce poète des cafés nocturnes, ce chevalier errant de la vie, ce mélange de Don Quichotte et de psychiatre par lequel Kosztolanyi réussit à

créer un type, fait des plus rares dans la littérature d'aujourd'hui. Tel chapitre (le 10 septembre 1909) sur une seule journée du héros, résume mieux, en quelques pages, l'atmosphère de Budapest et de la jeunesse littéraire d'avant la guerre que des volumes entiers d'histoire et de littérature. Tel chapitre sur le journaliste qui devient fou va jusqu'aux tréfonds de l'âme de ce type unique, à la fois compliqué, sceptique et naïf en même temps, qu'est l'intellectuel ou le journaliste de Budapest. D'autres nouvelles montrent l'esprit, la gaîté, l'humour, tellement originaux de Kosztolanyi, un humour frais, profond, palpitant de vie et où apparaissent, en même temps, raffinés et sublimés, tous les éléments de l'inquiétude moderne. En somme, ce volume nous offre comme en un bouquet un choix des immenses qualités de Kosztolanyi qui, après avoir longtemps hésité entre ses mille dons différents, nous apparaît aujourd'hui en pleine possession de sa personnalité et reste certainement le plus jeune des grands écrivains hongrois d'aujourd'hui.

Puisque nous en sommes à la grande génération du « Nyugat », c'est-à-dire à celle qui a commencé son œuvre quelques années avant la guerre, mentionnons ici deux écrivains dont les récentes publications méritent elles aussi notre attention.

Désiré Szomory représente un genre à part dans la littérature hongroise contemporaine. Si l'on voulait chercher en France un équivalent à son œuvre, c'est en partie à Jules Renard, en partie à Giraudoux qu'il faudrait le comparer. Sa fantaisie très particulière a donné ses chefs-d'œuvre dans deux livres inégalables par la qualité de l'humour, le charme de l'imagination et l'originalité de l'expression : les *Lettres de Harry Russel Dorsan*, et surtout le *Roman parisien*, où il évoque à nos yeux les impressions qu'il a rapportées du Paris littéraire de l'époque Jules Lemaître, Anatole France, etc. Ses pièces historiques lui sont surtout prétexte à d'admirables envolées lyriques autour de la figure centrale, le plus souvent celle d'une femme. Son dernier livre, **Gyuri,** est moins un roman que le délicieux récit d'un amour juvénile. C'est l'histoire d'un adolescent de province qui vient à Budapest d'où il repart, mais en faisant cette fois une fugue, de

nouveau pour la province. Impossible de mieux décrire le mélange d'éléments grotesques et de poésie à la fois qui caractérise l'adolescence.

Appartenant à la même génération, Eugène Tersanszky est l'un des meilleurs conteurs réalistes, à côté de Moricz. Son chef-d'œuvre restera probablement l'histoire de ce *Martin Coucou*, un type presque russe de mendiant et farceur villageois, dont il a déjà raconté mille aventures savoureuses et qui est de nouveau le sujet du roman que Tersanszky publie, ces jours-ci, sous le titre **L'héritage d'Amérique.**

D'autre part, le roman hongrois est loin de s'épuiser. Chaque année montre de nouveaux talents; l'an dernier, c'était Körmendi, l'auteur de *L'aventure de Budapest*; avant lui, c'était Maraï, connu en France à cause des *Révoltés*, qui, cette année, vient de publier, à côté de *Csutora*, le roman d'un chien, *L'école des pauvres*, une série de divagations spirituelles sur le problème de la pauvreté, et prépare un nouveau roman qui paraîtra bientôt. La dernière grande révélation dans le domaine du roman est celle de Sophie Török, femme du poète Babits, dont le petit roman, **L'assistant Hinz,** va paraître incessamment. C'est l'histoire hallucinante d'une jeune fille timide, assistante dans un hôpital et follement amoureuse du premier assistant qui voit surtout en elle une créature charnelle, tandis qu'elle adore plutôt en lui le savant et l'homme supérieur. Le conflit entre l'amour terrestre et divin finit par un scandale irrémédiable. Le style vibrant et vivant, l'analyse psychologique impitoyable et surtout l'étude fouillée de l'âme de la jeune fille font de ce petit roman l'un des meilleurs ouvrages de l'année.

Parmi les jeunes romanciers qui débutent ou qui en sont encore à leurs premiers livres, Alexandre Török est l'auteur de **La ville étrangère** et du **Banquet du Cerf bleu.** Dans le premier de ces romans, il décrit la vie des jeunes provinciaux qui viennent faire leurs études ou gagner leur vie à Budapest. Dans le second, il concentre dans une seule soirée de banquet le destin d'un homme médiocre dont on fête le jubilé en même temps que toute la vie pleine de respectabilité, le soir même où il est près de commettre un attentat, à la demande d'un de ses amis de jeunesse, un révolu-

tionnaire, son contre-type. Il apprend aussi quelle distance le sépare de ses enfants et tout le pousserait à ruiner d'un seul coup son existence, mais, au dernier moment, il hésite devant l'acte décisif.

Un autre jeune romancier également, André Komor, se spécialise plutôt dans la description minutieuse de certains milieux provinciaux et juifs. Le premier de ses romans, *Fischmann et Cie*, donnait un tableau vigoureux d'une grande famille juive en décadence; son deuxième roman, **La marche nuptiale,** décrit la vie morne d'un jeune couple, issu de cette même famille et émigré à Budapest. André Komor, qui doit certainement beaucoup aux Français et en particulier à Duhamel, dont il a très bien traduit *Confession de minuit*, est le peintre des mille nuances psychologiques presque insaisissables des êtres et des événements de tous les jours. Une de ses ambitions est celle de Huysmans dont son dernier livre porte en épigraphe cette phrase : « Ecrire la journée d'un employé du matin au soir en 8.000 lignes. »

Quant au troisième jeune romancier, Charles Pap, il ne montre pas encore une figure assez nette pour qu'on puisse porter sur lui un jugement définitif. C'est un écrivain mi-réaliste, mi-mystique, qui, dans certaines de ses nouvelles bibliques, réussit à créer une atmosphère chargée de mythologie religieuse, mais qui, dans son grand roman *Tu m'as délivré de la mort*, donne plutôt de beaux fragments qu'un ensemble vivant.

Rendons compte, pour terminer, de la perte qui vient de frapper les lettres hongroises en la personne de **Jules Krudy,** en qui meurt l'un des derniers grands représentants de cette race de conteurs nés qui, tels que Jokai ou Mikszath, ont, avant tout, possédé ce don oriental de narrer savoureusement les moindres anecdotes ou aventures. Comme la plupart des écrivains hongrois, Krudy a commencé, avant la guerre, par le journalisme. Ses premiers livres étaient un mélange charmant de Mikszath et de certains Russes (particulièrement Tchékhov). Après avoir quitté la province pour Budapest, au lieu de figures provinciales, il s'est attaché à quelques types et sujets de la grande ville, et c'est ainsi que, dès avant la guerre, il a écrit ses meilleurs livres : « La diligence rouge »,

le roman obsédant du Budapest de la fin du XIXe siècle, et « La jeunesse de Sindbad », une série de nouvelles autour de la figure d'un voyageur mélancolique, d'une douceur, d'une tristesse et d'une poésie admirables. Pendant et après la guerre, il a énormément écrit et publié de contes, de romans, de chroniques d'une valeur inégale. Son abondance égalait presque celle d'un Jokai ou d'un Dumas père et, depuis sa mort, on est encore en train de publier plusieurs romans et récits posthumes. C'est l'an dernier qu'il a publié son troisième volume représentatif : « La vie est un songe », qui lui a valu le prix Rothermeere. Il s'agit d'une série de nouvelles très spéciales dont le principal sujet est le plaisir de la table, chose aussi sacrée en Hongrie qu'en France, et dans la description duquel il déploie une verve, une variété sans pareilles. Sa mort laissera un vide, non seulement dans la littérature, mais aussi dans la vie sociale et littéraire de Budapest où tout le monde connaissait et aimait son beau visage encadré de cheveux blancs, tel qu'on pouvait l'apercevoir à une table de grand café ou de grand restaurant, sur le boulevard ou à l'île Marguerite, auprès d'une bouteille de vin ou d'un verre de bière.

FRANÇOIS GACHOT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Gabriel Roger : *Hitler, l'homme qui vient;* éditions Spes. — André Gervais : *La Tranchée d'en face*, Renaissance du Livre. — Paul Lévy : *Le Germanisme à l'étranger;* Comité alsacien d'Etudes et d'Informations. Théodore Dreiser : *L'Amérique tragique;* Rieder. — Princesse Catherine Radziwil : *Nicolas II, le dernier Tsar* (traduit de l'anglais par Olga Georges), Payot, 1933.

M. Gabriel Roger a étudié **Hitler, l'homme qui vient,** Son livre, fort bien écrit et extrêmement intéressant, a été composé avant l'arrivée de Hitler au pouvoir. M. Roger rappelle le programme de Hitler à l'extérieur: 1° Réunion de tous les Allemands en une seule Allemagne, c'est-à-dire l'Anschluss et la réannexion des Allemands de Bohême, de Pologne et de *France* (*Alsace-Lorraine*); 2° Suppression des traités de Versailles et de Saint-Germain; 3° Retour des colonies allemandes.

Tous les moyens, a écrit Hitler, sont bons, y compris l'emploi

de la force pour battre la France. Il faut que la volonté de vivre de la nation allemande soit rassemblée dans une dernière explication active avec la France, et soit jetée, pour des buts allemands les plus grands possibles, dans une dernière lutte décisive.

M. Roger augure mal du gouvernement d'Hitler :

Dernier fétiche d'une nation qui semble devenir idolâtre, il n'aura pu que l'entraîner dans la ruine, sort commun des faux dieux.

Le livre de M. André Gervais : **La Tranchée d'en face,** est une *enquête d'un combattant français chez les combattants allemands.* M. Gervais a constaté que les anciens combattants allemands « se souviennent vraiment de l'horreur de la guerre et ne la désirent plus », mais qu'ils n'ont pas tenté de faire profiter leurs successeurs de leur expérience. « Ils ont seulement inculqué aux jeunes le sentiment national qui les anime... et l'exécration d'un *diktat* d'où a découlé la misère actuelle de l'Allemagne... Mais personne n'a tenté d'intéresser les jeunes à la cause de la paix ». M. Roger voudrait que notre Confédération nationale des anciens combattants « répande outre-Rhin la doctrine confédérale de la paix avec toute l'autorité que lui donnent ses quatre millions d'adhérents ». Son enquête à travers l'Allemagne, où il a interviewé les chefs des grandes associations militaires et politiques, lui avait fait croire que cette propagande était possible. Mais son voyage a eu lieu avant l'arrivée de Hitler au pouvoir. Tout a bien changé. Plus de Reichsbanner, etc. On lira avec curiosité le très intéressant récit de M. Gervais et on déplorera d'autant plus que les germes d'esprit pacifique qu'il signale aient été étouffés par l'hitlérisme.

Les théories sur le **Germanisme à l'étranger** forment actuellement la base de la politique allemande. Un de ses protagonistes, M. Boehm, a écrit:

Si on se représente que les Français sont à peine 36 millions, les Italiens quelques millions de plus, les Polonais seulement 16 à 17 millions, les Tchèques 6 millions, on comprend de quel poids notre peuple de 100 millions peut peser dans la balance de la politique mondiale.

Hitler, en 1924, écrivait qu'en utilisant les rivalités de ces races moins nombreuses, il serait facile d'élever en quelques années la population de l'Allemagne à 250 millions. Il est actuellement à l'œuvre pour faire porter leurs fruits à ces espérances.

Des gens de langue étrangère en Allemagne, il y en a, et qui sont cependant de bons Allemands. Tels les 80.000 Mazoures de Prusse orientale, « qui, au plébiscite du 11 juillet 1920, ont opté pour l'Allemagne et qui depuis, à chaque élection, ont donné leurs voix à un candidat allemand, à l'exclusion d'un candidat minoritaire; il y a de même quelques milliers de Lithuaniens, des dizaines de milliers de Sorabes, etc. Au total, il y a en Allemagne 500.000 Allemands qui ne se servent pas de la langue allemande. De même, « la minorité allemande du Slesvig danois est de race, de civilisation, mais surtout de volonté tout ce qu'il y a de plus allemand, cependant elle ne parle pas allemand... mais le bas-danois (« plattdänisch ») des environs ». Aussi l'un des manuels du germanisme s'approprie-t-il la formule de Fustel de Coulanges pour définir le signe de la nationalité: « Ce qui est actuel et vivant, les volontés, les idées, les intérêts et les affections. » Ce principe fut même appliqué dans le traité germano-polonais sur la Haute-Silésie (15 mai 1922): il déclara que les habitants seraient considérés comme Allemands ou Polonais « d'après leur attitude avant le 1er août 1921 ». Mais ce sont là des exceptions momentanées; dans des populations de races si voisines que l'apparence de l'individu ne permet pas en général de reconnaître à quelle variété il appartient, « l'élément linguistique est, tout bien pesé, le meilleur moyen de départager les nationalités; il est en particulier le « moindre mal » quand il s'agit de définir le germanisme ».

M. Lévy avait déjà exposé une partie de ces problèmes dans le *Mercure* du 15 mai 1931. Il a calculé que le nombre total d'Allemands dans le monde est de 91.714.850 (sur un total de 1.681.970.661 êtres humains). Sur eux s'exerce une propagande allemande politique, culturelle et même commerciale; si certains propagandistes travaillent à la création d'un « rassemblement culturel » du Germanisme, ils

ajoutent que c'est parce que c'est le but le plus facile à atteindre... « Les suites politiques viendront alors d'elles-mêmes, ces suites qui supprimeront les frontières impossibles et monstrueuses entre membres d'un même peuple »; « en dernier lieu, la civilisation ne crée que les bases; la suprême décision s'acquiert dans le domaine de la politique pure ». C'est l'appel à la décision « ferro et igni » du Chancelier de Fer. En attendant, le Reich, qui ne peut payer ses créanciers, dépense plus de 20 millions de marks par an à entretenir les œuvres culturelles allemandes à l'étranger. D'ailleurs, nulle part (sauf en Tchécoslovaquie et en Silésie polonaise), les Allemands de l'étranger ne forment des minorités importantes dans les Parlements, et les pays qui ont le plus entièrement mis obstacle au travail germanisant sont la Hongrie et l'Italie, ces deux amis de l'Allemagne. Le partage des terres en Roumanie et dans les pays baltes a aussi été un instrument efficace pour affaiblir la propagande allemande.

M. Lévy conclut:

> Sous le seul angle des chiffres, le recul du Germanisme à l'étranger ne semble plus contestable, mais, au point de vue qualitatif, son avenir s'annonce sous un jour plus encourageant... Il y aura, dans un avenir assez proche, moins d'Allemands à l'étranger, mais ils y seront de meilleurs Allemands.

C'est surtout dans des pays comme la Tchécoslovaquie que cela sera dangereux.

Le livre de M. Th. Dreiser sur l'**Amérique tragique** est une compilation de toutes les accusations des communistes et socialistes contre le gouvernement et la bourgeoisie des Etats-Unis. On sait que les adversaires du gouvernement sans lutte de classes prétendent que les trusts dirigent le gouvernement américain, calomnie absurde au sujet de l'état réel d'un pays où fonctionne en maître le suffrage universel (sauf quelques restrictions hypocrites contre les gens de couleur) et où l'ossature du corps électoral est constituée par six à sept millions de fermiers, tous petits propriétaires. C'est l'endettement progressif de ces fermiers qui est la cause principale de la crise actuelle aux Etats-Unis. M. Dreiser

n'en dit rien, car ces fermiers sont la portion de la société américaine la moins susceptible d'être gagnée au communisme. Ses arguments sont presque tous tirés de la situation de la classe ouvrière; il s'indigne particulièrement des salaires payés à celle-ci (page 24: fileurs, 35 dollars = 875 fr. par semaine; tisseurs, 25 d. = 625 fr.; teinturiers, 21,60 d. = 540 fr.; manœuvres, 19,20 d. = 480 fr.): ils paraissent cependant fort beaux quand on les compare à ceux des ouvriers européens et surtout asiatiques. Un des grands griefs de M. Dreiser contre l'état de choses actuel est la « croissance du pouvoir policier ». Il a été la conséquence des excès des ouvriers. Ceux-ci, par des piquets de grève, empêchaient les non-syndiqués de travailler ou même s'emparaient des usines et chantiers. Les patrons n'avaient point en général à espérer d'appui de l'administration et de la justice locales, acquises au parti le plus nombreux; ils durent engager des détectives privés. M. Dreiser reconnaît qu'en 1907 un avocat lui a dit que « les Corporations (c'est-à-dire les sociétés anonymes) devaient trouver le moyen d'accroître le pouvoir policier en Amérique au profit des firmes contre les intérêts ouvriers ». Cette nécessité ne se serait pas produite si les Chevaliers du Travail n'avaient point eu recours à la violence. Depuis, les Corporations ont obtenu l'institution d'une police d'Etat et l'enregistrement par le gouvernement des policiers gagés et dirigés par les Corporations. M. Dreiser proteste contre la police d'Etat. Il voudrait qu'on lui substitue « les polices locales qui représentent le peuple ». Ce serait laisser le champ libre aux violences anarchiques que les polices patronale et d'Etat ont précisément pour but de supprimer. M. Dreiser prétend que:

le capitalisme fait faillite aux Etats-Unis... que cette faillite éclate dans la rupture de l'équilibre économique, c'est-à-dire de la consommation, l'Amérique pouvant produire, mais étant incapable, faute d'argent, de consommer ce qu'elle produit.

Que veut-il substituer à cet état de choses? La dictature bolchevique. Voici en effet sa conclusion:

Jamais un gouvernement constructif puissant n'a existé qui ne fût autocratique ou oligarchique. Même la Russie soviétique est ainsi : autocratique, mais avec cette différence que ses idéaux sont

opposés à ceux de l'autocratie des autres systèmes... Staline, avec sa petite oligarchie, le Comité central exécutif du Parti communiste, gouverne son pays pour le plus grand profit des travailleurs.

Ce n'est certes pas l'avis de l'immense majorité du peuple russe; aussi, Staline, qui le sait, se garde bien d'établir le suffrage universel réel. C'est la nécessité d'endiguer les excès de ce dernier qui a conduit à quelques-uns des maux dont se plaint M. Dreiser.

ÉMILE LALOY.

§

Nous voici en possession d'un nouvel ouvrage sur **Nicolas II, le dernier Tsar**, dû à la plume de la princesse Catherine Radziwil. Est-ce un panégyrique ou un dénigrement systématique? Ce n'est ni l'un, ni l'autre, nous affirme l'auteur dans sa courte préface, et il ajoute :

Ceci n'est que l'étude humaine d'un souverain malheureux et dépeint l'homme tel qu'il se révèle dans son Journal et dans ses lettres à sa femme. Ces pièces parlent par elles-mêmes; grâce à elles, Nicolas II se présente devant la postérité avec toutes ses qualités et tous ses défauts.

Mais, tout en laissant parler « les pièces », la princesse Radziwil ajoute beaucoup du sien, vu qu'elle avait fréquenté de longues années la cour de Russie et avait connu de près le Tsar, la famille impériale et son entourage intime. Dire que tout ce qu'elle avance est parole d'évangile serait très osé. Certains de ses commentaires et certaines de ses appréciations ne sont pas d'un jugement sûr et d'une exactitude parfaite. C'est ainsi qu'à la page 177 elle dit :

Le peuple russe était particulièrement exaspéré contre Raspoutine parce qu'on racontait de lui qu'il appartenait à une secte des plus répréhensibles, appelée les Khlystys.

La princesse Radziwil connaissait certainement fort bien la cour de Russie, mais elle n'a aucune idée sur les sectes religieuses russes et ne connaît pas le degré de tolérance, frisant l'indifférence complète, du peuple russe en cette matière. Mais, ceci dit, nous devons reconnaître que l'au-

teur, en s'aidant du journal du Tsar, de ses lettres à l'impératrice et de pas mal d'autres témoignages écrits de personnes qui eurent l'occasion de connaître intimement le couple impérial, brosse un portrait très vrai et fort impressionnant du dernier Tsar.

En prenant Nicolas II presque à son berceau, la princesse Radziwil consacre plusieurs dizaines de pages à nous dépeindre l'enfance et la jeunesse du futur empereur. Dès son plus jeune âge, celui-ci s'était montré comme un être lymphatique, indolent, paresseux, amorphe. Il n'avait aucune des curiosités des enfants, nul désir de savoir. Son manque de caractère et de décision était étonnant. Il acceptait tout ce qui pouvait arriver, bon ou mauvais, avec une indifférence et une apathie complètes.

Plus tard, ayant achevé ses études, qui le laissèrent assez ignorant, et étant devenu héritier du trône, « son esprit, écrit la princesse Radziwil, s'atrophia pour tout ce qui concernait les sujets graves ou importants du gouvernement, qu'il considéra toujours d'un point de vue enfantin... ».

Non seulement il ignore ce qui se passe autour de lui, mais il n'éprouve même pas le désir de le savoir. Il n'aspire qu'au droit de ne rien faire et d'avoir le moins possible à penser.

Mais c'est justement le moment qu'il choisit (1890) pour inaugurer son Journal, dans lequel, des années durant, il consignera les moindres faits d'une vie faite de banalité et de platitude. Et le plus bel ornement de ce journal sera la phrase suivante :

Hier, au souper du régiment, on a but cent vingt-cinq bouteilles de champagne !

Mais voici Nicolas empereur. A Moscou, où il va se faire couronner, des moujiks se font écraser par milliers sur un terrain défoncé, pour essayer de recevoir les maigres présents du « petit père ». Les autorités affolées, n'ayant pas le temps de faire disparaître tous ces corps bien orthodoxes, les empilèrent sous le pavillon où le tsar devait apparaître devant son peuple quelques heures plus tard. Et c'est ainsi que, pendant près de deux heures, Nicolas II demeura à piétiner au-dessus des restes mortels de ses sujets. Quand il

apprit le terrible accident, il fit simplement la remarque que « tout ceci était vraiment très triste, mais ne devait avoir aucune influence sur les fêtes données en l'honneur du couronnement ». Le même soir, lui et l'impératrice honorèrent de leur présence le bal offert par l'ambassadeur de France, le comte de Montebello, et y dansèrent avec un entrain inaccoutumé, nous dit la princese Radziwil.

En montant sur le trône de ses pères, Nicolas II avait le choix de suivre la politique prudente d'Alexandre III ou celle plus entreprenante et belliqueuse de ses prédécesseurs. Il choisit cette dernière, car il s'était familiarisé avec l'idée, encore qu'il fût incapable de voir les vrais intérêts de la Russie, que la Providence avait assigné à son pays la grande mission de remettre la croix sur le dôme de Sainte-Sophie de Constantinople. Et il ne concevait l'alliance franco-russe qu'uniquement sous ce jour simpliste : la France devait remettre Constantinople à la Russie, pour la récompenser de son aide contre l'Allemagne.

Non moins personnelle fut sa politique vis-à-vis des puissances de l'Extrême-Orient, principalement du Japon, qu'il détestait de tout cœur depuis son voyage dans ce pays, au cours duquel il avait été blessé à la tête par un fanatique religieux, à l'entrée d'un temple interdit aux étrangers. Car Nicolas II, tout en étant « timide et irrésolu » au dire de l'ambassadeur d'Angleterre, Sir George Buchanan, et malgré son « exquise politesse », avait la rancune tenace. Cela explique en partie pourquoi il n'opposa pas son *veto* aux agissements louches d'une bande d'aventuriers qui provoquèrent, en fin de compte, une guerre entre la Russie et le Japon.

La princesse Radziwil s'arrête longuement sur la genèse de ce conflit. Un certain Bézobrasof, ancien officier de cavalerie, ayant formé une société industrielle avec participation financière du Trésor russe, pour l'exploitation de forêts aux confins de la Mandchourie et de la Corée, sut intéresser pécuniairement à son affaire plusieurs membres de la famille impériale. Aussi, quand le Japon vint protester contre les concessions russes sur la rivière Yalou, le gouvernement russe le prit de très haut. On sait le reste. Mais si, dans la défaite, la Russie put tout de même sauver la face, c'est à

l'habileté du comte Witté qu'elle le dut. Cependant, Nicolas II ne lui en sut aucun gré; c'est qu'avec les années, à son « exquise politesse » vint s'ajouter, d'une façon bien inquiétante, une extrême jalousie de son autorité, une mesquine jalousie qui prenait souvent la forme soupçonneuse et réticente.

Cette jalousie, doublée d'une grande ingratitude, se fit bien voir après la mort tragique du ministre Stolypine, en 1911. Recevant un jour son successeur, le comte Kokovtsof, Nicolas II lui dit : « Je sens que vous ne me traitez pas comme faisait votre prédécesseur. » — « Mais, Sire, répondit Kokovtzof, Stolypine est mort pour Votre Majesté. » — « Oui, assurément, répliqua le tsar, il est mort à mon service. Mais il s'appliquait toujours à me rejeter dans l'ombre... Croyez-vous que cela m'était agréable de lire sans cesse dans les journaux : « Le président du Conseil a fait ceci... Le président du Conseil a fait cela... » Alors, moi, je ne compte pas? Je ne suis rien? »

Au cours de la grande guerre, s'étant fait nommer par sa femme, dans les mains de qui il n'était qu'un pantin, généralissime des armées russes, Nicolas avait ressenti pour son chef d'état-major, le général Alexéief, cette même jalousie qu'il manifestait envers ceux qui avaient quelque personnalité. Mais il n'osait pas la montrer ouvertement, car il se rendait tout de même compte de son incapacité de diriger les opérations militaires. Ses connaissances stratégiques étaient nulles, et ses appréciations des événements enfantines, exemple cette remarque que nous trouvons dans une de ses lettres à l'impératrice :

> La situation militaire serait améliorée si les Allemands cessaient de nous presser sur le même point pendant plusieurs jours.

Donc, généralissime *in partibus*, Nicolas II passe son temps au G. Q. G. (*Stavka*) à jouer aux dominos, à faire des réussites, aller au cinéma et lire des romans que lui envoie son épouse.

> Dans la soirée, écrit-il à l'impératrice, j'ai dévoré quelques chapitres de votre roman anglais; ils rafraîchissent grandement l'esprit.

De temps en temps, il se promène aussi avec son fils. Le 6 octobre 1915, il écrit à l'impératrice :

Avant qu'il ne fasse nuit, nous sortons en auto ou dans les bois ou sur les bords de la rivière, où on allume du feu et je me promène autour.

C'est en se promenant ainsi autour... des événements, dont d'autres que lui tiraient les ficelles, que Nicolas II perdit son trône, sa couronne, sa vie même. Certes, sa fin fut lamentable et digne de pitié, mais elle ne doit pas nous faire oublier que personne d'autre que lui n'en est responsable. Son destin fut cruel, mais le destin de la Russie fut encore plus cruel, et l'histoire ne peut absoudre des souverains qui, par leur incapacité, bêtise ou présomption, compromettent la dignité, le bien-être et la sécurité de leurs peuples.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CONTROVERSES

A propos de la « Défense et illustration de la Machine ». — M. Elie Faure est, je crois bien, le seul « intellectuel » (ce mot est déplaisant, car il enferme on ne sait quelle idée de monopole, mais il s'impose) qui n'attaque pas le machinisme. Il le constate lui-même, dans sa *Défense et illustration de la machine* (1) : la « levée de boucliers » contre elle est, parmi ses pareils, « à peu près unanime ». Ce n'est pas qu'on doive en aucune mesure faire confiance à la majorité, encore moins à l'unanimité. Un seul peut avoir raison contre tous. Mais seulement ce fait explique le ton qu'a pris l'éminent auteur de l'essai en cause : il y a une ivresse à se sentir seul contre tous. De là son outrance, son lyrisme, et presque à sa bouche l'écume des anciens prophètes.

Cette passion l'égare : n'attribue-t-il pas à la classe dirigeante l'actuelle campagne contre l'industrialisme? M. Elie Faure fait erreur, et de plus se contredit, puisqu'au début il cite, comme les ennemis de ce régime, « sociologues et philosophes, poètes et romanciers, dramaturges et même cinéastes ». Je ne sache pas qu'il y ait là beaucoup de « diri-

(1) *Mercure de France*, 1er juin 1933.

geants » — j'entends, et lui aussi, sans doute: banquiers, hommes d'affaires et capitaines d'industrie. S'il le veut bien, laissons ces apprentis sorciers qui, après avoir tout bouleversé en suscitant les puissances de la terre, ne savent plus comment les assagir et remettre les choses en place. Un seul fait est certain, c'est qu'aucun de ceux-ci ne veut avouer que la machine ou le mésusage de la machine est pour quelque chose dans la crise actuelle; et cela suffit à renverser son assertion. Au contraire, ils sont les seuls à serrer sur leur cœur la sacro-sainte technique, qui les a faits ce qu'ils sont. Et s'ils parlent d'une surproduction que j'accorde fallacieuse, c'est pour l'imputer à ce qui les blesse personnellement: réparations, armements, dettes de guerre, tarifs douaniers, plan quinquennal, crédits gelés, inflation, etc., etc...

Ailleurs encore M. Elie Faure répartit les détracteurs de la machine en plusieurs clans, l'un attaché à la mystique orientale, l'autre à la raison gréco-latine, un troisième au spiritualisme chrétien, sans compter le clan des possédants, dont il vient d'être question. De la sorte, il les enferme chacun dans de petits réduits, escomptant les écraser ensuite en détail, plus facilement. Par malheur il y en a, et je suis du nombre, qui ne veulent ni de la sédimentation bouddhique, ni des pétrifications rationaliste ou catholique, et qui en outre se croient parfaitement désintéressés. Que leur oppose-t-il, à ceux-là? Ses affirmations seules.

Mais avant d'en venir à son « illustration » du machinisme, voyons comment il le défend. Il sourit de Douglas Fairbanks qui vit tout nu sur un atoll du Pacifique, mais qui, afin de pourvoir à ses besoin, « construit des machines élémentaires avec des lianes, des épines, des pinces de crabe et des fibres de palmiers ». Il faut s'entendre. Où commence la machine? A la massue du pithécanthrope? Alors ce débat vient trois cent mille ans trop tard, et les dithyrambes auxquels il peut donner lieu sont passablement anachroniques.

Autre part, notre auteur cite, comme heureux exemples de machinisme, la pince hémostatique, le bistouri, la stérilisation du lait, le drainage des marais. Halte-là! Toutes les applications de la science, tous les fruits de l'ingéniosité

seraient-ils donc machines? Pourquoi pas une piste dans la brousse, un pieu planté dans la vase, un terrier de lapin, un nid d'oiseau?... S'arrêtera-t-on là? Les plantes aussi tirent parti des circonstances, montrent de l'initiative, se fabriquent des outils de leur propre chair. Bref, tout dans le monde constituerait une manifestation du machinisme. Jusqu'à cet admirable système solaire, si bien huilé!

Nous ne suspecterons pas la bonne foi de M. Elie Faure. Mais son engouement l'entraîne à trop de zèle. Il sait pourtant fort bien, puisqu'il en fait « le plus grand événement moral et social depuis l'apparition du Christ », que la machine dont nous parlons tous est celle qui naquit voici un siècle, *celle qui marche toute seule,* et non pas les instruments qui, de tout temps, ont prolongé le bras de l'homme. J'irai dès lors beaucoup plus loin que lui: cette synthèse si neuve, si prestigieuse, si terrifiante, est même le plus grand événement depuis l'apparition de l'homme sur la terre.

Sa fable de l'enfant qui meurt d'une crise d'appendicite parce que son père et le chirurgien, naturistes convaincus, refusent tous les secours offerts par la technique moderne — téléphone, taxis, autoclave — paraît assez bien montée. Seulement, il n'a pas pensé à cette chose si simple: l'enfant élevé dans les principes naturistes commencerait par ne pas avoir l'appendicite. Et d'ailleurs, y a-t-il des chirurgiens naturistes?

Tous les exemples de ce genre qu'on peut concevoir en faveur du machinisme ne prouvent rien parce qu'ils veulent trop prouver. Ne puis-je en imaginer tout autant dans le sens contraire? Ne puis-je montrer un autre père, celui-là fervent adepte du « progrès », périssant avec le chirurgien dans un accident d'auto, juste au moment où ils allaient arriver pour sauver le petit malade?

Notre critique raille tous ceux qui, pour aller voir une comédie *anti-mécaniste,* ne laissent pas de recourir aux engins honnis. Qu'il aille jusqu'au bout: qu'il leur refuse le blé fauché mécaniquement et la viande transportée par chemin de fer. Faudra-t-il mourir de faim pour échapper à ses faciles ironies? Et s'ils capitulent par force, en quoi leur thèse se trouverait-elle atteinte?

La discussion fragmentaire n'aboutit jamais à rien. Il faut

considérer le problème dans son tout. Qui songe à nier les facilités qu'apporte le moteur? La seule question est: si elles en compensent les méfaits. Or, M. Elie Faure semble bien reconnaître les excès, passagers selon lui, du machinisme. Mais même les bienfaits de la technique ont un revers dont il ne dit mot. A l'actif de la machine, il inscrit la hausse du niveau de la vie humaine, passé de vingt-cinq à quarante-cinq ans en moins d'un demi-siècle. Encore que l'hygiène n'ait que faire des mécaniques, ne sait-il pas que ce phénomène a pour contre-partie une baisse de la vitalité et une sorte de nivellement physiologique par le bas? Ailleurs il bénit la machine, qui rend à tous les citadins le goût de la nature: mais n'a-t-elle pas commencé par nous en priver, en facilitant l'entassement dans les villes? Et le naturisme n'est-il pas, au contraire, une réaction très nette contre elle, le geste de qui desserre la corde autour de son cou? L'immense possibilité nouvelle de culture qu'est la radiophonie ne peut se contester: seulement, *je n'entends plus,* à la lettre, la musique dispensée intarissablement par mon diffuseur.

D'ailleurs toute conquête entraîne des excès, ajoute-t-il, mais par là même elle indique la persistance de l'élan vital. « La puissance dans le mal d'un outil quelconque se mesure précisément à la puissance dans le bien », et ce qui détruit et crée dans la même action, c'est la vie même. Ces excès seraient inévitables. Ils auraient pour but de « frapper l'imagination » des masses réfractaires. L'âme ne reculera au second plan que le temps d'affermir la nouvelle foi... Magnifique et un peu verbeuse confiance en l'humanité! Le procédé est simple: il suffit de poser d'abord que la vie ne saurait se tromper. Dès lors, tout ce qu'elle fait est bien — même ce qui, en apparence, travaille à la détruire.

Elle surmontera les excès du machinisme, comme elle a fait tous les autres, ceux du christianisme par exemple, ou des hommes qui les premiers disposèrent du feu? En somme, ce qui s'est répété plusieurs fois aurait lieu cette fois-ci encore? Raisonnement bien mécanique. Ce grand fait inédit, le moteur, n'a rien de comparable avec une nouvelle religion: il change toute la vie des hommes, toute la terre et non pas

seulement la conscience de quelques peuples; d'autre part, il n'a aucun contenu mystique, on ne voit pas qu'il soit par lui-même une « bonne nouvelle ». La machine moderne n'a rien de commun non plus avec les perfectionnements techniques des temps passés, qui ne portaient que sur des faits isolés et fournis par le hasard le plus souvent, alors qu'elle est par essence un raisonnement fatal et implacable auquel la volonté de puissance a octroyé consciemment une existence propre. Nul ne peut donc dire — et l'auteur se récuse sagement — quels en seront les effets. Mais nul ne saurait prévoir non plus — et là il affirme avec aplomb — si ces effets seront heureux.

La machine, dernière incarnation de l'esprit? Certes, mais (qu'on me permettre de me citer moi-même) c'est « de l'esprit durci, une caricature, un résidu de l'esprit » (2). Celui-ci s'est renoncé pour s'abandonner à sa création morte. La machine: triomphe, et en même temps mort de l'esprit. La matière fécondée par lui le dévore ensuite. Je pense à ces cruelles noces d'insectes, qui finissent en un festin dont le mâle fait les frais.

La machine, dernière forme du beau? Et la seule à l'heure actuelle? J'y consens en partie, mais sa concurrence aux anciennes formes est déloyale, et c'est par la force qu'elle les renverse. La machine, quand elle est belle, n'a rien d'une œuvre d'art. Elle rappelle plutôt ces espèces animales parvenues à leur perfection plastique pour avoir, au cours des temps, vaincu par une lente sélection les obstacles que lui opposaient le milieu et les circonstances, et acquis la forme la plus propice à leur maintien et à leur épanouissement. Elle en garde toujours quelque chose d'inhumain, de monstrueux, d'implacable, qu'elle soit délicate comme un insecte ou plus formidable que les formidables sauriens des époques révolues.

Une telle espèce de beauté n'en souffre pas d'autre autour d'elle, et c'est pourquoi non seulement la machine ne saurait embellir tout ce qui n'est point l'univers créé en fonction d'elle (qu'on songe à sa contenance au sein de la nature), non seulement à la longue elle ferme le cœur aux beautés

(2) « Le technicien, fléau moderne » (*Grande Revue*, avril 1930).

antagonistes, mais encore elle les saccage ou les anéantit en fait: sites, verdure, vestiges d'autrefois.

M. Elie Faure ne veut pas que l'on reproche au moteur son automatisme contagieux. « Loin de nous enchaîner, allègue-t-il, tout automatisme nouveau incorporé à notre subconscient nous délivre de quelque chaîne, », par exemple les rites religieux, la parole, l'écriture, la musique. — Or, l'automatisme que nous propose ou que nous impose la machine est-il du même ordre? Il est d'abord singulièrement rudimentaire en comparaison de l'exquise richesse de ces disciplines plus anciennes, et il vise à l'être d'autant plus que la machine est plus compliquée. Mais surtout par nature il ne saurait « s'incorporer à notre subconscient », pour libérer ou nourrir notre spontanéité. En un mot, il est passif et non plus actif. Différence entre l'habitude de la pipe d'opium et celle du quart d'heure de culture physique. Il suffit de mettre en regard ce que nous demandent et ce que font de nous le piano et la T.S.F., la peinture et la photographie, le tennis et l'automobile. Un engin automatique ne nous incorpore rien: c'est nous qui nous perdons en lui.

Là réside l'écart entre la machine et les autres créations spirituelles de l'homme: c'est que celles-ci ne marchent pas à notre place. Leur puissante faiblesse, c'est que pour vivre elles ont sans cesse besoin d'une projection d'esprit sur elles, en elles : il faut un échange de tous les instants entre l'homme et l'œuvre de l'homme. Cela est si vrai que cette œuvre, suivant les époques, change de sens. Rien de semblable avec la machine, qui n'est et ne sera jamais qu'une chose. Et il en signe la condamnation, celui qui pose que pour la première fois, « nous sommes en présence de vérités qui se prouvent par leur propre efficacité, indépendamment de tous les moyens connus de démonstration et de persuasion ». Autrement dit, la machine serait à soi-même sa propre preuve. C'est bien mon avis, et voilà tout le secret de son énorme puissance et de son vice profond. Un ouragan, un obus qui éclate sont aussi leur propre preuve.

Voilà pourquoi ce jouet se trouve si facilement compris, si désastreusement accessible à toutes les intelligences (j'entends dans ses effets seuls, et non dans sa structure ou son

fonctionnement). La machine fait l'unanimité, comme l'affirme notre essayiste. Hélas! le gros péroreur de réunion publique aussi. Elle fait l'unanimité, mais en même temps l'uniformité.

M. Elie Faure se réjouit en conséquence qu'elle constitue le premier langage universel. Soit. Tous les hommes se comprennent dès qu'ils pensent « machine ». Mais s'entendent-ils? C'est une autre affaire. La technique ne fait point communier les âmes, mais seulement communiquer la partie la plus superficielle des êtres humains — une certaine sorte d'intelligence, mécanique, impersonnelle — ou bien la plus brutale — notre volonté de puissance, notre haine de l'effort. En quinze jours, on peut faire d'un sauvage un chauffeur d'automobile. Il coïncide avec nous par ce seul point. Mais l'avons-nous amené à penser, à sentir selon nos modes? Personne n'oserait l'affirmer.

Ainsi donc ce « langage universel » n'a rien qui permette de dire qu'il réalisera quelque jour ce que nous devons attendre d'un tel instrument: la paix universelle. Par contre, on ne voit que trop tout ce qu'il fait pour la détruire quand elle existe : car enfin, c'est bien à la machine que nous devons, outre les rivalités économiques, tous ces moyens qui facilitent la guerre à tel point qu'il faudrait être bien niais ou bien couard pour ne pas s'en servir. La conversation de deux métiers à tisser qui se font concurrence ou de deux avions qui se mitraillent, tel est plutôt le symbole de ce prétendu langage universel.

Comment expliquer l'illusion de M. Elie Faure? — La machine est la dernière incarnation, non pas de l'esprit, mais de la raison. Ce n'est pas la même chose. La raison était jusque-là confinée dans l'intérieur de l'homme, essayant de réduire ses hôtes d'en-bas et de fortifier ses passions bonnes, de créer en lui, du dedans, un ordre intellectuel et moral dont la machine se trouve bien incapable, parce qu'elle nous l'octroie du dehors. Maintenant, la raison nous a désertés pour fuir dans les choses. Mais n'oublions pas qu'en soi elle est hostile à l'élan vital et à toute vraie spiritualité. Et, dès lors qu'elle ne travaille plus sur de l'humain, mais sur de la matière, elle perd toute sa noblesse.

M. Elie Faure nous garantit que c'est au contraire la technique qui sauvera l'esprit. Nous ne demandons qu'à le croire, mais j'aimerais autant que ce ne fût pas sur parole. Or, que voit-on de toutes parts? Même les meilleures intentions de la technique en cette matière sont déviées. Elle nous fait des dons royaux; savoir s'ils nous profitent. Il n'est pas jusqu'au cinéma, engin théoriquement si merveilleux, qui n'ait un envers terrible pour l'esprit, car comme tous les autres instruments mécaniques et plus qu'eux, parce qu'il vise davantage à notre cerveau, il nous tire hors de nous-mêmes et fait délaisser le tabernacle individuel. Or, ce que ne veut pas voir l'éminent critique d'art, du moins en l'occurrence, c'est que, sans personnalité, il n'y a point d'esprit au sens actif et créateur. Anonyme comme au moyen âge, elle existe quand même. La machine, et le monde organisé selon elle, tuent la personnalité.

A le lire, on croirait facilement que la machine est une puissance qui sait ce qu'elle veut, et qui ne veut que ce qu'elle n'est pas et ne peut pas être elle-même. En vérité, elle ne servira l'esprit que si l'esprit de l'homme le veut bien. Or, comment soutenir que cette condition est remplie? Et le sera-t-elle jamais? D'ici là, la machine aura eu le temps de nous refaire à son image. Il aurait fallu commencer par cette méfiance ou ce contrôle de l'esprit: mais alors, peut-être que la machine ne fût jamais née...

LUCIEN DUPLESSY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Aviation

Jean-Michel Renaitour : *Les fils d'Icare*, histoires d'aviation; Nouv. Editions latines. 12 »

Ethnographie, Folklore

Emile Metzger : *Les sépultures chez les Prégermains et les Germains des âges de la pierre et du bronze;* Nourry. » »

Histoire

Marcel Chaminade : *La monarchie et les puissances d'argent, 1814-1848;* Edit. du Siècle. » »

Linguistique

Michel Honnorat : *Démonstration de la parenté des langues indo-européennes et sémitiques;* Geuthner. 65 »

Littérature

Jean Baillon et Ethel Harris : *Etat présent des études lamartiniennes;* Belles-Lettres. » »

Léon Bloy : *Lettres à Véronique.* Introduction de Jacques Maritain, avec un portrait; Desclée de Brouwer. 13.50

Amélie Fillon : *Collette*, avec 2 portraits; La Caravelle, 6, rue Bezout, Paris. 10 »

Paul de Reul : *Edmund Spencer*, avec introduction, traduction et notes et un portrait; Renaissance du Livre. 5.50

Gertrude Stein : *Américains d'Amérique*, traduit de l'anglais par la baronne J. Seillière et Bernard Fay. Préface de Bernard Fay; Stock. 24 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Claude Farrère et Paul Chack : *Sur mer, 1914*. Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Poésie

Luc Ayral : *Quatrains;* Messein. » »

Georges Bonneau : *La femme à la faucille*, ariettes japonaises; Messein. 6 »

Georges Bonneau : *L'île heureuse;* Messein. 6 »

Georges Bonneau : *Sept petits poèmes d'été pour chanter la rivière Kamo;* Messein. 6 »

Georges Bonneau : *Six grains de sable du sablier;* Messein. 6 »

Jean Missol : *La divine offrande;* Desclée de Brouwer. » »

Politique

Paul Darcy : *L'Allemagne toujours armée;* Edit. des Portiques. » »

François Le Grix : *Vingt jours chez Hitler*, tableaux d'une révolution; Grasset. 15 »

Frank H. Simonds : *L'Amérique peut-elle rester isolée?* Préface de Jacques Bainville; Edit. Excelsior. 15 »

Georges Suarez : *Les hommes malades de la paix;* Grasset. 15 »

Questions juridiques

Edouard L. de Kerdaniel : *Monitoires*, procédures en malédictions; Sirey. 12 »

Questions militaires et maritimes

André Foucault : *Le civil et l'armée*, souvenirs d'un officier de fortune aux armées de la République, 1914-1918; Renaissance du Livre. 12 »

Ernst Hashagen : *Route à l'ouest*, souvenirs d'un commandant de sous-marins, traduit de l'allemand par H. Pellé des Forges; Plon. 15 »

Questions religieuses

Divers : *Les faits mystérieux de Beauraing*, études, documents, réponses; Desclée De Brouwer. 5 »

Roman

Hermann W. Anders : *Passion;* Edit. Bergis. » »

Jean Balde : *La touffe de gui;* Plon. » »

Maryse Choisy : *Don Juan de Paris;* Flammarion. 12 »
Joseph Conrad : *Fortune*, traduit de l'anglais par Philippe Neel. Avec une introduction par G. Jean Aubry; Nouv. Revue franç. 18 »
Marie Gasquet : *Pudeur d'amour;* Flammarion. 12 »
S. Kracauer : *Genêt (Ginster)*, traduit de l'allemand par Clara Malraux; Nouv. Revue franç. 15 »
Rosamond Lehmann : *L'invitation à la valse*, traduit de l'anglais par Jean Talva; Plon. 12 »
Jack London : *Fille des neiges (A daughter of the Snows)*, traduit par Louis Postif; Hachette. 12 »
Hector Malot : *La petite sœur;* Nelson, 2 vol. 14 »
Mme Iskoui Minasse : *Races fières;* Figuière. 15 »
Emile Zavie : *Poutnick le proscrit*, nouv. édit.; Nouv. Revue franç. 15 »

Sociologie

Ecole des Parents : *De la personnalité. Formation et conquête;* Edit. Spes. » »
Fortunat Strowski : *Nationalisme ou patriotisme;* Grasset. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de l'abbé Bremond. — Quelques mots au sujet de Lénine. — Disparition d'une statue de Voltaire. — Aurélien Scholl et les « jeunes ». — La législation criminelle aux Etats-Unis. — Le Sottisier universel.

Mort de l'abbé Bremond. — L'abbé Henri Bremond est mort à Arthez-Asson (Basses-Pyrénées), le jeudi 17 août, des suites d'une longue maladie. Il était né à Aix-en-Provence le 31 juillet 1865.

Prêtre au diocèse d'Aix, il fit chez les Jésuites un long séjour et collabora à la revue *Etudes*, où il donna des articles sur Mallarmé, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin. Son premier travail, un essai de trente pages sur *Le Prêtre et la formation littéraire des enfants*, parut tout d'abord à *la Quinzaine*, puis en un « tirage à part » signé « P.-H. Bremond S. J. », en 1899, imprimé à La Chapelle-Montligeon. En 1904, il entra dans le clergé séculier.

Historien, essayiste et critique, il ne laisse pas moins de quarante-deux volumes ou plaquettes dont voici les principaux: *L'inquiétude religieuse*, 1901; *Ames religieuses*, 1902; *L'Enfant et la Vie*, 1902; *Le Bienheureux Thomas More*, 1904; *Le Charme d'Athènes*, 1905; Newman: I. *Le développement du dogme chrétien*. II. *Psychologie de la Foi*. III. *La Vie chrétienne*, 1905-1906; *Gerbet*, 1907; *La Provence mystique au XVIIe siècle*, 1908; *Apologie pour Fénelon*, 1910; *Sainte Chantal*, 1912; *Sainte Catherine d'Alexandrie*, 1918; *Pour le Romantisme*, 1923; *Les deux musiques de la Prose*, 1924; *Le Roman et l'Histoire d'une Conversion: Ulric Guttinguer et Sainte-Beuve*, 1925; *De la Poésie pure*, 1926; *L'Abbé Tempête: Armand de Rancé*, 1929; *Divertissements devant l'Arche*, 1930.

Son œuvre la plus justement célèbre: *L'Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, commença de paraître en 1916 avec l'*Humanisme dévot* (1580-1660) et ce premier volume contient des études sur saint François de Sales et Yves de Paris. La série qui, dans la pensée de l'auteur, devait comprendre quatorze volumes, s'arrête malheureusement au neuvième, publié l'année dernière.

A la fin de l'année 1925, à la suite d'une lecture faite, sur *la Poésie pure*, à la séance publique des cinq Académies, où il était délégué de l'Académie française (son élection, au fauteuil de Mgr Duchesne, est du 22 mai 1924), une vive controverse s'engagea, qui fit connaître son nom du grand public. La polémique fut particulièrement vive avec Paul Souday.

Sa rencontre avec Maurice Barrès (Athènes, 1900) eut sur celui-ci une profonde influence dont la trace est surtout sensible dans *le Jardin sur l'Oronte*.

L'abbé Bremond était membre fondateur de la Société J.-K. Huysmans : il consacra plusieurs études à l'auteur d'*En route*; son dernier article, aux *Nouvelles littéraires*, en octobre de l'an dernier, est un parallèle entre Huysmans et Bloy. — L. DX.

§

Quelques mots au sujet de « Lénine ». — M. J. Jacoby a protesté dans le *Mercure* du 1-VIII-1933 (p. 756) contre la question que j'ai posée dans le *Mercure* du 1-VII-1933 : « A-t-il bien eu raison d'écrire » certaines choses sur Lénine? Et il indique ses références sur les trois points que j'avais cités comme exemple; je ne suis pas en mesure de juger la valeur de ces références sur les points 1 (rétention de sommes par « Lénine et ses partisans » *à l'insu* du Comité central) et 3 (exagération et même inexactitude dans le récit de la dernière maladie); je discuterai seulement le point 2 sur lequel voici le texte de M. Jacoby:

> Si la police russe a un mouchard chez les bolcheviks, la police autrichienne possède le sien dans le camp des mencheviks. Trotsky, l'orgueilleux Bronstein, s'abouche, par l'intermédiaire d'un certain Branch, propriétaire de la librairie *La Liberté du Peuple*, avec le chef de l'espionnage autrichien Schleimer, qui l'engage à la solde de 300 couronnes par mois.

La référence de M. Jacoby sur ce point est un article de Bourtzef dans l'*Obchteïé Délo* du 22 juillet 1921 (et non 1922, comme l'écrit M. Jacoby). Bourtzef y écrit qu'il a reçu ces renseignements « à la fin de 1918 » et que depuis il en a reçu « confirmation catégorique » par « différentes personnes compétentes d'Allemagne et d'Autriche ». Malheureusement il ne dit pas qui étaient ces per-

sonnes, mais la partie de la dénonciation citée par M. Jacoby est absolument invraisemblable. Pourquoi Schleimer eût-il engagé Trotzky? Pour dénoncer des Russes et transmettre ces délations à la police tzarienne? M. Bourtzef, qui a eu à sa disposition les archives de l'Okhrana, savait bien que c'était faux. Pour dénoncer des socialistes autrichiens? Trotzky n'avait de relations qu'avec quelques-uns d'entre eux, socialistes quasi bourgeois, luttant *légalement*, qu'il était donc bien inutile d'espionner; par le *dépôt légal* de leurs publications, ils renseignaient Schleimer mieux que ne l'eût pu faire Trotzky. La trahison de celui-ci n'aurait eu de valeur que pour la police russe. Bourtzef ajoutait que Trotzky, qui avait d'abord occupé à Vienne une petite chambre et y avait eu faim, loua un appartement « beau et confortable » quand il commença à publier la *Pravda;* c'est possible, mais la *Pravda* n'a pas, c'est évident, été publiée avec de l'argent du gouvernement autrichien. Si donc il a pris un bel appartement quand il a commencé à la publier, c'est qu'il s'est attribué de beaux appointements, mais était-ce vrai? Je ne le crois pas, car ce que Bourtzef a ajouté est en effet à peu près sûrement faux:

> Trotsky resta agent de la police secrète autrichienne (et en même temps rédacteur de la *Pravda*), jusqu'au 8 novembre 1914. Au commencement de la guerre, ses appointements furent augmentés: il reçut alors 500 couronnes autrichiennes par mois... Il resta 3 mois et demi à Vienne après la déclaration de guerre, à un moment où tous les sujets russes étaient envoyés dans des camps de concentration.

Opposons à ce texte ce que Trotzky a écrit (*Ma Vie*, II, 89):

> C'est le 2 août que l'Allemagne déclara la guerre à la Russie. Avant cette date, les Russes quittaient déjà Vienne. Au matin du 3 août, je me rendis à la Wienzeile, pour consulter les députés socialistes... Le vieil Adler me proposa de me conduire immédiatement à la première source de renseignements, chez le chef de la police politique, un nommé Geyer... Celui-ci déclara que le lendemain matin, l'ordre pourrait être donné d'un internement des Russes et des Serbes. « Vous me recommandez donc de partir? » « Et plus vous ferez vite, mieux cela vaudra. » « C'est bon, je pars demain, avec ma famille, pour la Suisse. » « Hum... Je préférerais que vous partiez aujourd'hui. » Cette conversation eut lieu à trois heures de l'après-midi; à 6 h. 10, j'étais déjà, avec ma famille, dans le train qui partait pour Zürich...

L'Autriche ne déclara la guerre à la Russie que le 5 août, tout Russe eut le droit de partir jusqu'à ce jour-là.

Des inexactitudes de ce genre, il y en a certainement d'autres dans le livre de M. Jacoby. Je signale en particulier, page 80, le récit des voyages de Lénine à Berlin, en juin et juillet 1914, pour se mettre « au service » du ministère de la guerre. — E. LALOY.

§

Disparition d'une statue de Voltaire. — Paris comptait,

jusqu'à ces derniers temps, cinq statues de Voltaire : le Voltaire de Houdon, à la Comédie-Française, qui, reproduit en bronze, se trouve également square Monge; celui qui se dresse sur le côté droit de l'Institut; celui qui se niche sur la façade de l'Hôtel de Ville et, enfin, celui qu'on voyait dans la cour de la mairie du IXᵉ arrondissement.

Ce dernier monument représentait *Voltaire à vingt-cinq ans*. C'était un bronze sur une stèle de marbre ornée de deux bas-reliefs, l'un montrant l'auteur de la *Henriade* lisant ses premiers poèmes chez Ninon de Lenclos, l'autre, soixante ans plus tard, distribuant des secours aux pauvres de Ferney. Deux masques, « la Satire » et « la Poésie », étaient placés sur la face postérieure au-dessus de cette épigraphe : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Voltaire à vingt-cinq ans avait été inauguré fin novembre 1888 en présence du maire de l'arrondissement, M. Emile Ferry, des représentants de la municipalité et du statuaire, M. Emile Lambert.

M. Emile Lambert n'est pas un sculpteur ordinaire, racontent Paul Belon et Georges Price dans leur *Paris qui passe* (Paris, Savine 1888, pp. 334 et s.). Je ne parle pas au point de vue du talent. Sous ce rapport, il me suffirait de constater qu'il a obtenu au Salon de 1885 une mention honorable précisément pour la statue qui nous occupe. Mais ce qui le distingue de la plupart de nos artistes, c'est sa situation de fortune.

M. Lambert est le propriétaire du château de Ferney, où Voltaire passa les dernières années de sa vie, comme chacun sait. Il possède le mobilier et les œuvres d'art qui ont appartenu à celui qui fut le patriarche; il en a des portraits, entre autres le célèbre pastel de Latour qui représente Voltaire à trente ans.

C'est en regardant ce portrait que M. Lambert songea pour la première fois à sa statue. Il l'exécuta avec l'intention d'en orner plus tard le vestibule de son château, mais, sur les conseils de ses amis, il se décida à l'offrir à la ville de Paris. Comme on peut le penser, l'administration s'empressa d'accepter ce don généreux. On chercha un emplacement convenable, et M. Lambert ayant manifesté le désir qu'on mît à sa disposition la cour d'honneur de la mairie du quartier où il habite, on ne crut pas devoir lui refuser cette légère faveur.

Laquelle vient de lui être retirée...

En effet, depuis quelques semaines, *Voltaire à vingt-cinq ans* a été remplacé, dans la cour de la mairie du IXᵉ, par un génie nu en bronze, portant sur son épaule droite, en s'aidant des deux bras, une victoire ailée. Une tunique dont il s'est défait, sans doute sous le poids accablant de la victoire, est posée sur son biceps droit et traîne jusqu'à terre.

C'est le monument aux morts du IXᵉ arrondissement.

Rien de mieux. Mais où a-t-on mis Voltaire? A la mairie non plus qu'au commissariat, nous n'avons trouvé personne pour nous indiquer ce qu'il est devenu. — L. DX.

§

Aurélien Scholl et les « jeunes ». — A propos du centenaire de sa naissance, les gazettes ont surtout célébré le pilier de Tortoni que fut Aurélien Scholl. On a exalté le boulevardier, on a cité quelques-uns de ses mots — qui sont tout ce qui reste de son œuvre — mais on a oublié de rappeler qu'il fut l'ami des « jeunes ». L'un de ceux de 1880, à la veille du « procès » d'Etampes (1) a tracé de Scholl ce portrait :

Sa figure est fine, ses cheveux blonds sont un peu neigeux, à peine. Les moustaches sont élégantes, le regard est toujours sarcastique, ce qui est trop. Scholl porte le monocle à l'œil gauche et des nouvelles à la main. Chez lui, pourtant, il met de grosses lunettes rondes... Dans son cabinet de travail (2), il a, près de sa fenêtre, des fleurs, des oiseaux, une trentaine peut-être, puis, dans une cage, sur une chaise, deux petites souris blanches. Elles courent sur le bureau de Scholl, grimpent sur ses épaules, passent entre sa chemise et son gilet et arrivent à l'aisselle, montrant leurs museaux pointus armés de longs poils qui vibrent...

L'auteur de *Boule de Suif* lui envoya son volume : *Des Vers*, accompagné de cette lettre :

Monsieur,

Au moment où j'étais poursuivi par le Parquet d'Etampes, vous m'avez témoigné spontanément une grande bienveillance et apporté un puissant secours.

J'espère que mon volume de vers, que je publie aujourd'hui, ne vous déplaira point, puisque le seul poème que vous en connaissez vous a semblé bon.

S'il en est encore ainsi, oserai-je vous demander encore un peu d'appui pour ce livre d'un débutant qui a tant à redouter de l'indifférence du public pour la poésie? Votre nom est si connu et votre autorité si puissante qu'un mot de vous m'assurerait des lecteurs.

Agréez, je vous prie, Monsieur, avec l'assurance de ma vive gratitude, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

GUY DE MAUPASSANT.

Mais, s'il estimait Maupassant, Scholl ne pouvait souffrir Henry Céard. Il s'indigna qu'on l'eût nommé chevalier de la Légion d'honneur (en 1893) :

...Passons à l'œuvre capitale du nouveau décoré... *Les Résignés*, pièce en 3 actes, jouée deux fois au Théâtre Libre... écrivait-il. Qui ne se rappelle cette soirée lamentable, cette distillation de l'ennui pendant deux mortelles heures? Les *résignés* étaient dans la salle (3) et les acteurs s'en sont bien aperçus. De l'orchestre aux troisièmes galeries, ce n'a été qu'un long bâillement. Les ouvreuses s'étiraient, les contrôleurs avaient peine à tenir les yeux ouverts. Au dehors les cochers bâillaient sur leur

(1) Voyez : « 17, rue Clauzel. Un ami de Maupassant : Harry Alis. » *Mercure de France*, 1er mai 1931, p. 606-608.

(2) Scholl demeurait alors 3 *bis*, rue La Bruyère.

(3) C'est à tort que M. Clément Vautel prétend, de temps à autre, dans son « film » du *Journal*, que Scholl lança ce mot le soir de la première des *Résignés*.

siège, les garçons de café dormaient sur les divans et l'eau des carafes fut frappée jusqu'au coin du boulevard de Strasbourg. Ah! ces *Résignés*, quelle déroute! Le passage de la Bérésina en 3 actes!

A la prière de Léon Deschamps, Scholl accepta de présider la première des soirées de la *Plume*. Il ne cachait pas sa sympathie pour

toutes ces revues d'avant-garde, dont la *Plume* est le type, [qui] furent comme des pépinières où croissaient en liberté des espoirs de l'avenir. Beaucoup s'étiolèrent et disparurent, étouffés par la luxuriance des autres; mais, parmi ceux-ci, il en est dont la puissance étonne, comme dans les taillis étonnent les chênes orgueilleux qui écrasent de leurs fortes branches les frêles baliveaux. Pierre Louys, Hugues Rebell, Adolphe Retté, Laurent Tailhade, Paul-Redonnel, Albert Lantoine, Franc-Nohain, René Boylesve, Jacques des Gachons, Jean Carrère, et d'autres que la gloire attend, — ils passeront tous sous cette rubrique, — se révélèrent aux lettres dans ces revues batailleuses et hardies; et maintenant la foule connaît leurs livres et répète leur nom. Remercions les hommes tels que Deschamps d'aider de tels talents, qui honorent les lettres françaises, à se manifester.

De tels sentiments honoraient également l'ancien boulevardier qui les exprimait publiquement.

Scholl n'était déjà plus un écrivain contemporain, disait Pierre de Querlon; sa génération s'était presque entièrement éteinte... C'est pourquoi, sans contemporains, il avait des amis bien plus jeunes que lui; et c'est pourquoi ce sont des jeunes gens qui écrivent de tristes adieux le jour de sa mort.

Le plus touchant fut celui que lui adressa (4) le gentil conteur des *Joues d'Hélène*.

AURIANT.

§

La législation criminelle aux Etats-Unis. — Nous découpons les phrases suivantes dans un article, *Mon Film*, de M. Clément Vautel (*Journal* du 6 août):

L'inoubliable et tragique histoire du petit Lindbergh a révolté le monde entier...

Or, les rapts d'enfants — sans parler des adultes — se multiplient aux Etats-Unis. Les familles riches sont dans les transes...

On comprend donc que le président Roosevelt, d'accord avec le secrétaire d'Etat de la justice, ait l'intention de soumettre au Congrès américain un projet de loi aux termes duquel tout ravisseur sera invité à prendre place sur la chaise électrique.

Cette dernière phrase contient une erreur. Aux Etats-Unis, chaque Etat est souverain en matière de législation criminelle, et une loi votée sur ce sujet par le Congrès américain ne serait applicable

(4) Dans le *Magasin pittoresque* du 1er mai 1902 (pp. 208-9), recueilli dans la *Boule de Vermeil*, œuvre posthume, Paris, Société du *Mercure de France*, MCMVII (pp. 234-241).

que dans le district de Columbia, autrement dit dans la ville de Washington et dans sa banlieue.

M. Vautel a dû confondre M. Roosevelt avec M. Lehman, gouverneur de l'Etat de New-York, qui a proposé récemment (mais pour son Etat seul, bien entendu) d'appliquer aux ravisseurs la peine de mort, — peine dont ils sont déjà punis dans plusieurs Etats, le Kansas entre autres. — W. B.

§

Le Sottisier universel.

L'air est ici vif et salubre. C'est lui qui doit purifier l'atmosphère. — HENRY BORDEAUX, *Les Annales*, 14 juillet.

M. Daladier était un peu dépaysé dimanche, quand il arriva à Orange. Il interrompait sa cure de Vichy pour la seconde fois en quinze jours... Son silence bourru l'apparentait bien à Guillaume le Taciturne, au grand Taiseux, dont on célébrait le quinzième centenaire. — *Gringoire*, 4 août.

Parce que, répondit-il [le cardinal Verdier], il est dit dans l'Evangile : « Eve, ayant mangé la pomme, s'aperçut qu'elle était nue. » — *Gringoire*, 4 août.

Les appareils de tourisme français, en voyage au Portugal, et qui étaient arrivés dimanche à 20 heures à Cintra, ont assisté hier à un banquet organisé en leur honneur par le ministre de France. — *L'Auto*, 5 août.

N' apprend-on pas, en effet, que Chicago est la ville du monde qui bat, de très loin, le record du monde des assassinats — et que Paris, au contraire, est presque un véritable éden : un éden sans Caïns, bien entendu? — *Echo de Paris*, 8 août.

APRÈS AVOIR TUÉ SHAKESPEARE, M. ABEL LEFRANC VEUT ASSASSINER LA MARIE DE ROSTAND. — (Titre d'article), *Comœdia*, 27 juillet.

M. André Ferdinand Herold est né à Paris en 1865. Ses principales œuvres sont *Les Paeans et les Thrènes*, *Cavaleries sentimentales*, *Intermède pastoral*. — *Les Cahiers de Radio-Paris*, 15 juin.

Les fêtes françaises d'Ostende se sont poursuivies au Kursaal par un grand concert de musique française, sous la direction de M. François Ruhlmann, premier chef d'orchestre, avec le concours de M. André Pernet, de l'Opéra. MM. Ruhlmann et Pernet furent applaudis à tout rompre. Le premier notamment, quand il chanta en solo la « Marseillaise », accompagné en sourdine par l'orchestre. — *L'Indépendance belge*, 15 juillet.

Je pense aux vers fameux d'Auguste Barbier, reprochant à Napoléon d'avoir — brisé les reins à « la cavale indomptable et rebelle », la France. — *Le Courrier du Centre* (Limoges), 6 août.

UN AUTOMOBILISTE S'ÉVANOUIT AU VOLANT DE SA VOITURE. — ...Il se trouva incommodé au volant de sa voiture, qui alla heurter un gros camion arrêté le long de la route. Sous la violence du choc, M. Vandroy fut blessé... Une opération fut pratiquée, mais néanmoins l'état de la victime n'est pas désespéré. — *Journal d'Amiens*, 13 août.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.

